

DanMarie

# Une si belle Maman !



## « Évangile de Marie » d'après les écrits de Maria Valtorta

Fascicule 1

De la naissance de Marie à son mariage  
avec Joseph et son arrivée à Nazareth

# « Évangile de Marie »

d'après les écrits de Maria Valtorta

## Fascicule 1

De la naissance de Marie à son mariage  
avec Joseph et son arrivée à Nazareth

# « Évangile de Marie »

d'après les écrits de Maria Valtorta

## **Les dix volumes de**

**« L'Évangile tel qu'il m'a été révélé »** (4849 pages)

Publié en Italie « Il poema dell' Uomo-Dio »

par Emilio Pisani, éditeur

traduit par Félix Sauvage de 1971 à 1976

publié au Centro Editoriale Valtortiano (1985)

reimprimé en Italie en 2012

## **Les Cahiers de 1943** (630 p.)

traduits par Bianca Zagolin

## **Les Cahiers de 1944** (654 p.)

**et de 1945 à 1950** (636 p.)

traduits par Yves d'Horrer

préparés et publiés par Emilio Pisani

Centro Editoriale Valtortiano

réimpr. en Italie en 2012

## **Leçons sur l'Épître de Saint-Paul**

**aux Romains** (303 p.)

traduites par Giovanni Liani

amplement revues par le

centro editoriale valtortiano

réimpr. En Italie en 2012

## PRÉFACE

### Pourquoi Jésus donne cette Parole à Maria Valtorta ?

« [...] Par pitié pour ces pauvres hommes emportés par la tourmente de sang, de feu, de persécution, de mort, l'infinie Miséricorde fera resplendir sur cette mer de sang et d'horreur l'Étoile pure du matin, Marie qui sera l'annonciatrice de la dernière venue du Christ. Il s'ensuit que les nouveaux évangélistes enseigneront l'Évangile de Marie, en vérité trop laissée dans l'ombre par les évangélistes, les apôtres et tous les disciples, alors qu'une connaissance plus vaste d'elle aurait servi d'enseignement à bien des gens, évitant ainsi de nombreuses chutes. Elle est en effet Co-Rédemptrice et joue le rôle de maître : un maître de vie *pur, fidèle, prudent, compatissant et pieux*, chez elle comme parmi les hommes de son temps. Elle n'a cessé d'enseigner au cours des siècles et elle est digne d'être d'autant mieux connue que le monde s'enfoncé dans la boue et les ténèbres, afin d'être plus imitée pour ramener le monde vers ce qui est dégagé... »

1950-563

Jésus dit : « [...] Cet ouvrage, c'est Moi. Non seulement c'est Moi qui l'ai dicté et expliqué, mais c'est Moi qui le vis, qui me présente à vous tel que J'étais quand J'étais un mortel, dans l'environnement qui m'entourait, dans le petit monde saint de ma famille, dans celui plus large et plus divers, en fonction des individus qui le composaient de mes disciples, ou encore dans celui, plus vaste, de toute la Palestine, qui était aussi plus changeant, agité et parcouru de courants divers, semblable à une mer en mouvement autour de Moi, sous un ciel changeant de mars, parfois paisible et serein, juste après couvert de nuages et parcouru par des vents tempétueux soulevant la mer en lames qui grondaient leur rancœur contre Moi et se faisaient menaçantes jusqu'à M'assaillir, jusqu'à la violence finale de vendredi-saint. Pourquoi refusez-vous de Me reconnaître ? ... »

1945-350

« [...] Je suis le Verbe éternel, le Verbe plein de sagesse qui accomplit une nouvelle Œuvre d'amour et de salut par pitié pour tous ceux, trop nombreux, qui meurent d'inanition spirituelle... »

1945-351

Jésus dit : « [...] En tout enseignement, il n'est aucune leçon ou vision qui soit donnée sans que Je suive un dessein éducatif que vous ne comprenez pas ou que vous comprendrez en retard et partiellement. Si vous méditez avec une intuition lucide, vous vous apercevriez que les leçons que Je vous donne pour accompagner les dictées et les contemplations du porte-parole sont toujours en rapport à des événements dont la venue est proche. Je fais cela pour vous donner une aide surnaturelle. »

1944-215

Jésus dit : « [...] *Croire est un signe de pureté outre que de foi. Croire est intelligence outre que foi. Celui qui croit avec intelligence et pureté distingue ma Voix et la reçoit. Les autres ergotent, discutent, critiquent, nient. Et pourquoi ? Parce qu'ils vivent de lourdeur et non d'esprit. Ils s'accrochent encore aux choses qu'ils ont trouvées et ils oublient qu'elles sont émanées des êtres humains, lesquels n'ont pas toujours vu correctement, et même s'ils ont vu et écrit correctement, ils l'ont fait pour leur temps et ils ont été mal compris par les générations venues après. Ils ne pensent pas que Je puisse avoir autre chose à dire, adapté aux besoins des temps, et que Je suis libre de le dire à qui Je veux et comme Je le veux, car Je suis Dieu et le Verbe éternel qui ne cesse jamais d'être la Parole du Père. Je fais mes dernières tentatives pour enflammer les âmes qui ne sont plus des âmes vivantes mais des automates, dotés de mouvement mais non d'intelligence et de charité. Depuis le début du siècle, le dernier de ce deuxième millénaire, mon Œuvre est un miracle de Charité pour tenter de sauver le genre humain pour la deuxième fois, en particulier les âmes sacerdotales sans lesquelles le salut de beaucoup est impossible... »*

1943-166

Jésus dit : « [...] L'ouvrage livré aux hommes par l'intermédiaire du petit Jean<sup>1</sup> n'est

1947-330

1 "Petit Jean" surnom donné par Jésus à Maria Valtorta.

*pas un livre canonique. Néanmoins, c'est un livre inspiré que Je vous accorde pour vous aider à comprendre certains passages des livres canoniques, et en particulier ce que fut mon temps de Maître, enfin pour que vous Me connaissiez, Moi qui suis la Parole, par mes paroles... »*

Jésus dit : « [...] J'ai pitié de ces foules et Je leur donne le pain de ma Parole et de la Vie... »

1944-576

### **Qui est Maria Valtorta<sup>2</sup> pour Jésus ?**

Le Seigneur dit : « [...] Maria est ma plume, rien de plus. C'est Moi l'écrivain. Il s'agit de ma Pensée. Je peux donc en disposer comme Je l'entends. Or Je veux que ma Pensée, traduite en mots par un élan d'amour, serve à vivifier ceux qui meurent sur cette terre où les forces du mal sont si actives. »

1946-261

Jésus dit : « [...] Dans le Corps mystique, ce sont précisément ces membres, brisés par le monde des orgueilleux, qui agissent le plus. Un doigt, certes n'est pas le cerveau. Mais sans doigt, que feriez-vous ? Vous ne pourriez accomplir aucun des actes les plus ordinaires et les plus humbles de la vie, vous seriez comme un nouveau-né dans les langes qui ne peut même pas prendre le sein et en tirer le lait si sa mère ne le lui met pas dans la bouche. Bien que très savants et fort intelligents, vous seriez incapables d'immortaliser sur le papier les pensées de votre cerveau. Voilà ce qu'elle est : un doigt... Mais J'ai donné mission à ce petit membre de vous rappeler à la Lumière et de vous l'indiquer. La Lumière qui veut vous enflammer de nouveau, vous les lampes qui fumez sous les vapeurs du rationalisme, ou êtes éteintes pour bien des raisons, qui vont de l'absence d'amour à l'argent, de l'argent à la sensualité, de la sensualité au manque de charité. Allons à genoux ! Non pas devant la "petite voix" mais devant la Parole qui parle. La "petite voix" répète ses paroles, elle est un instrument de son Dieu. Adorez le Seigneur qui parle. *Le Seigneur !*

1944-538

Jésus me dit en réponse à une réflexion que je me fais : « Oui. Je t'ai donné le livre vivant et la connaissance parfaite de Moi-même et de mon époque. Tu n'as qu'à regarder en toi pour retrouver sur les pages de ta mémoire les immuables vérités de ma vie, de celle de ma Mère et des premiers chrétiens. Tu as tout un monde, mon monde de justes à contempler et à imiter ; tu as cette roseraie de vertus qu'est ma Mère à refléter en toi ; tu as surtout la connaissance qui est vie du Verbe incarné, le suprême Docteur dont la doctrine est tout. Sois en paix. Aucune pauvreté, aucune persécution, aucun aveuglement physique ne pourront te voler l'Évangile qui vit de façon indélébile dans ta mémoire. »

1947-382

« Tu n'es plus Maria Valtorta : tu es mon "porte-parole" ».

1944-545

### **Entre autres que nous dit Jésus ?**

Jésus dit : « [...] Soyez donc dignes du don que Je vous fais, vous à qui Je donne de goûter à la douceur de la parole de Dieu qui se répand de nouveau pour suppléer au trop grand silence des prêtres et à l'excès de cendres tièdes là où un feu ardent devrait brûler, qui se répand pour neutraliser chez mes nouveaux disciples le venin de Satan qui circule sur terre, vous pour qui Je lève même les voiles qui recouvrent les secrets de mon existence d'Homme et les mystères de l'avenir. Devenez des épis grenus et non de la paille sèche prête à brûler. Des épis pour le grain éternel. Vous renaîtrez dans le ciel. »

1944-217

Jésus dit : « [...] Mais dites-moi ! Est-ce donc le nombre de jours, la taille d'un village, le nombre de ses habitants qui vous intéressent, ou l'enseignement de l'ouvrage ? Dans le premier cas, des milliers d'auteurs humains peuvent vous fournir en

1947-337

<sup>2</sup> Voir Annexe 1 : Préface d'Emilio Pisani, éditeur, Livre 1, p. 7-10.

abondance de quoi vous mettre sous la dent. Dans le second, Je suis le seul à pouvoir vous procurer ce qu'il vous faudrait chercher en premier . Car c'est seulement ce que Moi, Je vous donne qui vous sert pour la vie éternelle. Le reste n'est que du foin destiné à être éliminé et à devenir immondice. Ce n'est pas parce que vous saurez combien de jours telle personne est restée à tel endroit ou combien une ville avait d'habitants que vous entrerez au ciel, *mais parce que vous vous serez perfectionnés en trouvant dans la Parole, qui est Vie et Lumière, de quoi mener une vie lumineuse.*

Préférez-Moi à la science. Bénissez-Moi et non vos connaissances. Aimez également "l'enfant" que J'ai choisi pour le placer parmi vous. Avec Moi, bénissez le Père, Seigneur du ciel et de la terre, de s'être une fois de plus révélé Lui-même à un petit, et non à des savants. Un petit, un enfant, un "*moins que rien*".

Jésus dit : « [...] Je suis le Père et le Dieu de tous. Par conséquent, les richesses d'un de mes enfants, que Je confère à un de mes enfants, doivent apporter du plaisir à tous et non à l'un d'entre eux exclusivement. Il reste à celui qui les a reçues, qui a mérité d'en être pour ainsi dire, le dépositaire, la joie de l'être. Mais le don doit circuler entre tous. Car Je parle à un pour tous. Lorsque quelqu'un trouve un trésor, s'il est honnête, il se hâte de le remettre à qui de droit et ne le garde pas coupablement pour soi. Celui qui trouve le Trésor, ma Voix, doit la remettre à ses frères et sœurs. C'est le trésor de tous. »

1943-114

### Un essai de l'Évangile de Marie. Comment ?

L'"Œuvre" comprend essentiellement les treize livres indiqués page 2. Ils comportent plus de 6400 pages.

Je ne peux qu'inviter le lecteur à lire l'ensemble de l'Œuvre. En la lisant avec le cœur, c'est une telle lumière pour l'âme !

J'ai particulièrement été touchée par tout ce qui concerne Marie, Mère de Jésus. Aussi ai-je ressenti le besoin de regrouper tout ce qui concernait cette "Maman si belle".

Dans un immense respect pour cette Œuvre, j'ai repris les écrits tels quels, en ne retenant que ceux concernant Marie et en les regroupant. La provenance de ces écrits est indiquée de la façon suivante, dans la colonne de droite :

Le premier chiffre correspond soit à l'un des 10 livres de l'Évangile tel qu'il m'a été révélé, soit à l'année de l'écrit pour les Cahiers de 1943 à 1950. Exemples :

1-137 : Livre 1, page 137

1947-337 : Cahier de 1945 à 1950, page 337

Le second chiffre correspond à la page du début du texte.

Le site concernant cette Œuvre est : <http://www.maria-valtorta.org>

Le lecteur trouvera quatre grandes parties :

L'Accueil, l'Œuvre, Maria Valtorta et les Ressources.

#### Dans **Ressources** :

- *L'Encyclopédie valtortienne* dans laquelle se trouvent de précieuses informations telles que :

L'index des personnages,

L'index de thématiques, événements et paraboles,

L'index de 179 lieux décrits et situés sur la carte de Palestine,

Scènes de la vie quotidienne,

Calendrier de la vie de Jésus reconstitué d'après l'Œuvre et les travaux de Jean Aulagnier.

- Dans la rubrique : *En savoir plus* : Travaux d'experts :

Entre autres sont remarquables :

Les 19 cartes de tous les itinéraires de Jésus, réalisées par Carlos Martinez,

Les citations de l'Ancien Testament d'après les travaux de David Amos,

L'arbre généalogique de Jésus dans les travaux de Valtortiste<sup>91</sup> ainsi que  
Le calendrier synoptique de -53 à +80,  
Les concordances bibliques : textes des Évangiles en parallèle, par évangéliste et par  
livre d'Adèle Plamondon et  
L'historicité des écrits de Maria Valtorta selon les travaux de Jean-François Lavère.

Compte tenu de la richesse de tous ces renseignements, j'ai repris ce qui pouvait  
faciliter la lecture de cet essai de l'Évangile de Marie.

C'est ainsi par exemple, que sont reprises en partie les concordances bibliques de  
David Amos et d'Adèle Plamondon qui nous permettent de mieux situer Marie dans  
son contexte.

Dans les fascicules suivants, un cadre de texte comportant les points essentiels de la  
vie publique de Jésus, sera éventuellement introduit pour bien situer les passages cités  
concernant Marie.

Enfin je tiens à remercier François-Michel Debroise, webmaster et David Amos  
pour leurs encouragements, et Carlos Martinez qui a eu la gentillesse et la compétence  
de refaire des cartes adaptées à cet « Évangile de Marie ».

DanMarie

« JOACHIM AVAIT ÉPOUSÉ LA SAGESSE DE DIEU  
RENFERMÉE AU CŒUR DE LA FEMME JUSTE »

Jésus me dit :

« Les justes sont toujours des sages : amis de Dieu, ils vivent en sa compagnie et Lui les instruit, Lui, l'infinie Sagesse. Mes grands-parents étaient justes et possédaient donc la sagesse. C'est *avec vérité* qu'ils pouvaient dire ce que dit le Livre quand il chante les louanges de la Sagesse dans le livre qui porte son nom : "Je l'ai aimée et recherchée depuis ma plus tendre jeunesse et j'ai résolu de la prendre pour épouse" (Sg 8, 2)<sup>3</sup>.

Anne d'Aaron était la femme courageuse dont parle notre aïeul. Et Joachim, descendant du roi David, n'avait pas tant recherché la grâce et la richesse que la vertu. Anne possédait une *grande* vertu. En elle toutes les vertus s'étaient rassemblées en un bouquet odorant pour former une réalité unique, la plus belle de toutes : *la Vertu*. Une vertu réelle, digne de paraître devant le trône de Dieu.

Joachim avait donc deux fois épousé la sagesse, en "l'aimant plus qu'une autre femme": la sagesse de Dieu enclose dans le cœur de la femme juste. Anne d'Aaron n'avait cherché rien d'autre que d'unir sa vie à celle d'un homme droit, sûr et certain que la droiture est la joie de la famille. Et, pour être le symbole de la femme vaillante, il ne lui manquait que la couronne d'enfants, gloire de l'épouse, justification du mariage, dont parle Salomon. À sa félicité il ne manquait que ces fils, fleurs de l'arbre qui s'est uni à l'arbre voisin d'où s'ensuit une abondance de fruits nouveaux où deux bontés se fondent en une, parce que de la part de son époux aucune déception ne lui était arrivée.

Anne, désormais une vieille femme, épouse de Joachim depuis tant de lustres, était toujours pour lui "l'épouse de sa jeunesse, sa joie, la biche bien-aimée, la gracieuse gazelle", dont les caresses avaient toujours la fraîcheur de la première soirée nuptiale et charmaient doucement sa tendresse, en la conservant fraîche comme une fleur humide de rosée et ardente comme un feu qu'on ne cesse d'alimenter. Aussi, dans leur affliction de n'avoir pas d'enfants, ils se disaient l'un à l'autre "des paroles de consolation dans leurs soucis et leur tristesse". Et sur eux se leva la Sagesse éternelle : quand l'heure fut venue, après les avoir instruits le long de leur vie, elle les illumina par les songes de la nuit, diane du poème glorieux qui devait naître d'eux et qui était Marie, la toute Sainte, ma Mère.

Si dans leur humilité, ils ne s'arrêtèrent pas à ce rêve, leur cœur pourtant trembla d'espoir à la première annonce de la promesse de Dieu. C'est déjà une certitude dans les paroles de Joachim :

"Espère, espère... Nous vaincrons Dieu par la fidélité de notre amour."

Ils rêvaient d'un fils, ils eurent la Mère de Dieu. Les paroles du Livre de la Sagesse paraissent écrites pour eux : "Par elle j'acquerrai la gloire devant le peuple... Par elle j'obtiendrai l'immortalité et laisserai un éternel souvenir de moi à ceux qui viendront après moi". Mais, pour obtenir tout cela, il leur fallait acquérir la royauté d'une vertu véritable, immuable, qu'aucun événement ne saurait atteindre. Vertu de foi, vertu de charité, vertu d'espérance, vertu de chasteté.

<sup>3</sup> D'après les travaux de David Amos : Citations de l'Ancien Testament.



Chasteté des époux ! Ils la possédèrent, car il n'est pas nécessaire d'être vierge pour être chaste. Les ménages chastes sont gardés par les anges et d'eux descendent de bons fils, qui font de la vertu de leurs parents la règle de leur propre vie. Mais à présent où sont-ils ? Maintenant on ne veut pas d'enfants, mais pour autant on ne veut pas de chasteté ; donc je vous dis que l'amour et le thalame sont profanés. »

1-23

## ANNE AVEC UN CANTIQUÉ, ANNONCE SA MATERNITÉ

Je revois la maison de Joachim et d'Anne. Rien de changé à l'intérieur, à part une multitude de branches fleuries disposées çà et là dans des amphores et qui proviennent certainement de la taille des arbres du jardin, tout en fleurs. C'est une nuée de bouquets dont la couleur varie du blanc neige au rouge de certains coraux.

Le travail d'Anne, aussi, est différent. Sur un métier plus petit que l'autre, elle tisse de belles toiles de lin et chante en marquant avec son pied le rythme du chant. Elle chante et sourit... À qui ? À elle-même, à quelque vision en son intérieur. Le chant est lent et pourtant joyeux. Je l'ai écrit à part pour l'avoir complet, car elle le répète plusieurs fois y trouvant une sorte de béatitude. Elle le chante avec toujours plus de force et d'assurance, comme si elle en avait trouvé le rythme en son cœur. D'abord elle le murmure en sourdine et puis, plus assurée, elle le chante sur un ton plus haut et plus rapidement. Je le transcris parce qu'il est si doux dans sa simplicité :

« Gloire au Seigneur tout puissant qui a aimé la descendance de David.

Gloire au Seigneur !

Sa suprême grâce, depuis le Ciel, m'a visitée,

la vieille plante a poussé une nouvelle branche, et je suis bienheureuse.

Pour la fête des lumières l'espérance a jeté sa semence ;

l'air embaumé du mois de Nisam<sup>4</sup> la voit germer.

Ma chair au printemps est comme l'amandier en fleurs.

Au soir de la vie, elle sent qu'elle porte son fruit.

Sur cette branche est une rose, un fruit des plus doux.

Une étoile qui scintille, une jeune vie innocente.

C'est la joie de la maison, de l'époux et de l'épouse.

Louange à Dieu, au Seigneur, qui de moi a eu pitié.

Sa lumière me l'a annoncé : une étoile viendra vers toi.

Gloire, gloire ! C'est à toi que sera le fruit de la plante,

le premier fruit et le dernier, saint et pur comme un don du Seigneur.

C'est à toi qu'il sera, et par lui arrive joie et paix sur la terre.

Vole, navette. Ton fil tissera la toile de l'enfant.

Il va naître ! À Dieu, dans l'allégresse, va le chant de mon cœur. »

Joachim entre quand pour la quatrième fois elle va redire son chant.

« Tu es heureuse, Anne ? Tu me sembles un oiseau qui prélude au printemps.

Qu'est-ce que ce chant ? Je ne l'ai jamais entendu de personne. D'où vient-il ? »

« De mon cœur, Joachim. » Anne s'est levée et maintenant va vers son époux toute riante. Elle paraît plus jeune et plus belle.

« Je ne te savais pas poète » dit son mari en la regardant avec une admiration manifeste. On ne croirait pas deux vieux époux. En leur regard c'est une tendresse de jeunes mariés.

4 Nisam : début du printemps ( mars/avril ) .

« Je viens du fond du jardin t'ayant entendu chanter. Cela fait des années que je n'avais entendu ta voix de tourterelle enamourée. Veux-tu me répéter ce chant ? »

« Je te le redirais, même si tu ne le demandais pas. Les fils d'Israël ont toujours confié au chant les cris les plus vrais de leurs espérances, de leurs joies, de leurs peines. J'ai confié à mon chant le soin de me dire et de te dire une *grande* joie. Oui, même de me la redire; c'est chose si grande que, bien qu'en étant certaine, elle me semble encore irréaliste. » Et elle recommence le chant, mais arrivée à ce passage : « Sur cette branche est une rose, est un fruit des plus doux, c'est une étoile... » sa voix vibrante de contralto devient d'abord tremblante et puis se brise. Avec un sanglot de joie, elle regarde Joachim et levant les bras elle crie : « Je suis mère, mon aimé ! » et elle se réfugie sur son cœur, entre les bras qu'il lui tend et que maintenant il resserre autour de son heureuse épouse.

Le plus chaste et le plus heureux embrassement que j'aie jamais vu depuis que je suis au monde. Chaste et ardent dans sa chasteté. Puis le doux reproche à travers la chevelure grisonnante d'Anne : « Et tu ne me l'as pas dit ? »

« C'est que je voulais en être certaine. Vieille comme je suis... Me savoir maman... Vraiment je ne pouvais le croire... Et je ne voulais pas te causer une déception plus amère que tout. C'est depuis la fin de décembre que je sens un renouveau de mes entrailles, la poussée d'un nouveau rameau. Mais, maintenant, sur ce rameau c'est le fruit, c'est sûr... Tu vois ? Cette toile est déjà pour celui qui va arriver. »

« N'est-ce pas le lin que tu as acheté à Jérusalem en octobre ? »

« Oui. Puis je l'ai filé dans l'attente et l'espoir... J'espérais : le dernier jour, pendant que je priais au Temple, le plus près possible de la maison de Dieu qu'il soit permis à une femme, il se faisait tard... Tu te souviens que j'ai dit : "Encore, encore un peu", je ne pouvais m'arracher à ce lieu sans avoir obtenu la grâce. Eh bien ! dans l'ombre qui déjà descendait de l'intérieur du lieu sacré, dont je sentais une forte attraction de toute mon âme pour y arracher un "oui" du Dieu qui y est présent, j'ai vu partir une lumière, une merveilleuse étincelle de lumière. Claire et douce comme la lumière lunaire, pourtant elle portait avec elle l'éclat de toutes les perles et gemmes de la terre. Il me semblait qu'une des étoiles précieuses du Voile, les étoiles qui sont sous les pieds des Chérubins, se détachait et prenait la splendeur d'une lumière surnaturelle... Il semblait que de l'au-delà du Voile sacré, de la Gloire elle-même, un feu, rapide, était venu vers moi et en traversant l'air disait comme une voix céleste : "Ce que tu as demandé t'arrive". C'est pour cela que je chante : "Une étoile viendra vers toi". Quel fils sera-ce jamais que le nôtre, qui se manifeste comme la lumière d'une étoile dans le Temple et qui dit : "C'est moi" dans la fête des Lumières ? Je pense que tu avais vu juste en me regardant comme une nouvelle Anne d'Elqana (1 S 1, 19-20). Comment l'appellerons-nous, notre créature que doucement, comme le murmure d'un ruisseau, je sens en mon sein et qui me parle par les battements de son petit cœur comme une tourterelle que l'on tient au creux de la main ? »

« Si c'est un garçon, nous l'appellerons Samuel. Si c'est une fille, Étoile, le mot qui a terminé ton chant pour me donner la joie de me savoir père, la forme qu'elle a prise pour se manifester dans l'ombre sacrée du Temple. »

« Étoile, notre étoile. Oui, je ne sais pas, je pense, je pense que ce sera une fille. Il me semble que des caresses si douces ne peuvent venir que d'une très douce petite. En effet, je ne la porte pas, je ne souffre pas. C'est elle qui me porte sur un sentier d'azur et de fleurs, comme si j'étais la petite sœur des anges saints et que la terre fût déjà lointaine... J'ai souvent entendu dire à des femmes que concevoir et porter l'enfant était douloureux. Mais moi, je n'éprouve pas de douleur. Je me sens forte, jeune,

fraîche, plus que lorsque je t'ai donné ma virginité à l'époque de ma jeunesse lointaine. Fille de Dieu - car elle est de Dieu plus que de nous, cette fleur éclore sur un tronc desséché - elle ne cause pas de peine à sa maman. Elle ne lui apporte que paix et bénédiction : fruits de Dieu, son vrai Père. »

« Alors nous l'appellerons Marie. Étoile de notre mer, perle, bonheur. C'est le nom de la première grande femme d'Israël. Mais elle n'offensera jamais le Seigneur. À Lui seul elle chantera le poème de sa vie, car elle Lui est offerte : hostie avant de naître. »

« C'est notre offrande à Lui, oui. Garçon ou fille, lorsqu'elle aura fait notre joie pendant trois années, nous donnerons notre créature au Seigneur, hosties nous aussi avec elle pour la gloire de Dieu.

1-26

## « LA SANS-TACHE NE FUT JAMAIS PRIVÉE DU SOUVENIR DE DIEU »

Jésus dit :

« La Sage, après les avoir éclairés par les songes de la nuit, descendit, Elle-même, "Émanation de la puissance de Dieu et de la gloire du Tout-Puissant" (Sg 7,25), et se fit Parole pour la stérile. Celui qui voyait désormais très proche le temps de la rédemption - Moi, le Christ, petit-fils d'Anne - opéra des miracles sur les stériles et les malades, les possédés, les affligés, sur toutes les misères de la terre.

Mais cependant, dans la joie d'avoir une Mère, voici que Je murmure une parole cachée dans l'ombre du Temple qui renfermait les espérances d'Israël, du Temple qui était désormais à la limite de son existence, puisque le nouveau Temple, le vrai qui ne contient plus les espérances d'un peuple mais la certitude du Paradis pour la population *de toute* la terre, à travers la succession des siècles jusqu'à la fin du monde, est sur le point d'être sur la terre. Cette Parole opère le miracle de rendre fécond le sein stérile. Elle me donne une Mère qui n'eut pas seulement une parfaite nature, comme ce devrait être puisqu'elle naissait de deux saints. Elle n'aurait pas seulement une âme bonne comme beaucoup d'autres, un développement continu de cette bonté par les excellentes dispositions de sa volonté, pas seulement un corps immaculé, mais, seule entre toutes les créatures, Elle eut l'esprit immaculé.

Tu as vu la génération continue des âmes par Dieu. Maintenant pense quelle devait être la beauté de cette âme qui était objet des prédilections du Père avant que le temps existât, de cette âme qui faisait les délices de la Sainte Trinité, la Trinité qui brûlait de l'orner de ses dons pour s'en faire don à Elle-même. Ô Toute Sainte que Dieu créa pour Lui-même et après pour le salut des hommes ! Devant porter le Sauveur, tu fus l'origine du salut. Paradis vivant, par ton sourire, tu as commencé de sanctifier la terre.

L'âme créée pour être celle de la Mère de Dieu ! Quand, d'un plus vivant tressaillement du Triple Amour, jaillit cette étincelle vitale, les anges en éprouvèrent une joie extraordinaire, puisque le Paradis n'avait jamais vu une lumière aussi vive. Comme un pétale d'une rose céleste, un pétale immatériel et précieux qui semble gemme et flamme, qui était le souffle de Dieu qui descendait pour animer une chair bien autrement que pour les autres, qui descendait si puissante en son incandescence que la Fauté ne put l'atteindre, elle traversa les espaces et alla s'enfermer en un sein sanctifié.

La terre possédait, elle ne le savait pas encore, sa Fleur. La vraie, la Fleur unique dont l'épanouissement est éternel : lys et rose, violette et jasmin, hélianthe et cyclamen fondus ensemble, et avec eux toutes les fleurs de la terre, fondues en une seule Fleur,

Marie, en qui s'unissent toutes les vertus et toutes les grâces. En avril, la terre de Palestine paraissait un immense jardin où parfums et couleurs étaient au cœur des hommes un don délicieux. Mais elle était encore ignorée, la Rose la plus belle. Déjà elle fleurissait pour Dieu dans le secret du sein maternel, car *ma Mère aima dès le premier instant de sa conception*. C'est seulement le moment où la vigne donne son sang pour en faire du vin, quand le moût sucré et fort emplît l'air et les narines qu'Elle avait souri, d'abord à Dieu puis au monde, disant en cet ineffable sourire : La voilà ! La vigne qui donnera la Grappe destinée à être foulée au pressoir pour devenir à votre mal une Médecine éternelle, voilà, Elle est au milieu de vous"

J'ai dit : "Marie aima dès le premier instant de sa conception". Qu'est-ce qui donne à l'esprit lumière et connaissance ? La Grâce. Qu'est-ce qui les fait disparaître ? Le péché d'origine et le péché mortel.

Marie, la Sans-Tache, ne fut jamais privée du souvenir de Dieu, de son voisinage, de son amour, de sa lumière, de sa sagesse. Elle put donc comprendre et aimer quand elle n'était encore qu'une chair qui se formait autour d'une âme immaculée *qui continuait d'aimer*.

Plus tard Je te ferai contempler en esprit les abîmes de la virginité en Marie. Tu en éprouveras un vertige céleste, comme quand Je t'ai fait considérer notre éternité. Déjà considère comment le fait de porter en son sein une créature exempte de la Tache qui prive de Dieu, puisse donner à la mère qui l'a seulement conçue naturellement, humainement, une intelligence supérieure et en fait un prophète. Le prophète de sa fille, qu'elle déclare : "Fille de Dieu"»[...]

1-29

## NAISSANCE DE LA VIERGE MARIE<sup>5</sup>

Je vois Anne qui sort du jardin potager. Elle s'appuie au bras d'une parente, sûrement, parce qu'elle lui ressemble. Elle est très grosse et paraît fatiguée peut-être aussi du fait de la chaleur, toute pareille à celle qui m'accable.

Bien que le jardin soit ombragé, pourtant l'air est brûlant, accablant. Un air à couper au couteau comme une pâte molle et chaude, tellement il est lourd, sous un ciel impi-toyablement azuré, que la poussière en suspension dans l'air assombrit légèrement. Depuis longtemps ce doit être la sécheresse, parce que la terre, là où elle n'est pas arrosée, est littéralement réduite en une très fine poussière presque blanche, d'un blanc qui tend légèrement vers le rose sale tandis qu'elle est marron rouge foncé, à cause de l'arrosage, au pied des plantes ou le long des plates-bandes où poussent des rangs de légumes et autour des rosiers, des jasmins et autres fleurs et fleurettes, qui se trouvent surtout devant et en bordure d'une belle tonnelle qui coupe en deux le verger jusqu'au commencement des champs, dont les avoines sont récoltées. Même l'herbe du pré qui marque l'extrémité de la propriété est sèche et rase. À la limite seulement, là où se trouve une haie d'aubépine sauvage déjà toute constellée des rubis de ses petits fruits, l'herbe est plus verte et épaisse, et là, à la recherche de pâture et d'ombre, il y a des brebis avec un petit berger.

Joachim est autour des rangées de légumes et d'oliviers. Il a avec lui deux hommes pour l'aider. Mais, malgré son âge, il est alerte et travaille avec goût. Il sont en train d'ouvrir de petites rigoles aux limites d'un champ pour donner de l'eau aux plantes assoiffées. Et l'eau se fraye un chemin en bouillonnant à travers l'herbe et la terre sèche, et forme des boucles qui pendant un moment ont l'aspect d'un cristal jaunâtre et puis

5 Voir Annexe 2 : Carte1 de Carlos Martinez : Naissance et vie cachée de Jésus et de Marie.

ils ne sont plus que des cercles obscurs de terre humide, autour des pieds de vigne et des oliviers lourdement chargés.

À travers la tonnelle ombragée sous laquelle des abeilles d'or bourdonnent, avides du suc des grains blonds du raisin, lentement Anne se dirige vers Joachim qui l'apercevant se hâte d'aller à sa rencontre.

« Tu es venue jusqu'ici ? »

« La maison est chaude comme un four. »

« Et tu en souffres. »

« L'unique souffrance de mes derniers moments de grossesse. C'est la souffrance de tous : hommes et bêtes. Ne reste pas trop à la chaleur, Joachim. »

« L'eau qu'on espère depuis si longtemps et qui depuis trois jours semblait être proche, n'est pas encore venue, et la campagne brûle. Heureusement qu'il y a pour nous la source au débit si abondant. J'ai ouvert des canaux d'arrosage : faible soulagement pour les plantes dont les feuilles sont fanées et couvertes de poussière, mais ce n'est que pour les empêcher de mourir. S'il pouvait pleuvoir !... » Joachim, avec l'angoisse de tous les cultivateurs, scrute le ciel, pendant qu'Anne s'évente avec un éventail qui semble fait d'une feuille sèche de palmier entrelacée de fils multicolores qui la tiennent rigide.

La parente dit : « Là-bas, au-delà du Grand Hermon, surgissent des nuages rapides. Le vent vient du nord, il rafraîchira et peut-être donnera de l'eau. »

« Cela fait trois jours qu'il se lève et qu'il tombe au lever de la lune. Ce sera encore la même chose. » Joachim est découragé.

« Retournons à la maison » dit Anne. « Ici aussi on a du mal à respirer, et puis je pense qu'il vaut mieux revenir... » Elle semble encore plus olivâtre à cause d'une pâleur qui a envahi son visage.

« Tu souffres ? »

« Non, mais j'éprouve cette grande paix que j'ai éprouvée au Temple quand me fut faite la grâce et que j'ai ressentie aussi quand j'ai su que j'allais être mère. C'est comme une extase. Une douce somnolence corporelle pendant que l'esprit jubile et s'apaise en une paix à laquelle rien n'est humainement comparable. Je t'ai aimé, Joachim, et quand je suis entrée dans ta maison et que je me suis dit : "Je suis l'épouse d'un homme juste", j'ai eu un sentiment de paix et de même toutes les fois que ton amour prévoyant prenait soin de ton Anne. Mais cette paix que j'éprouve, ce n'est pas la même chose. Vois : je crois que c'est une paix comme celle qui, à la manière de l'huile qui suavement s'étend, devait envahir l'esprit de Jacob notre père après son songe des anges (Gn 28, 12) et, mieux encore, semblable à la paix délicieuse des deux Tobie quand Raphaël se manifesta à eux. Elle me pénètre profondément, et à mesure que je la goûte, elle grandit de plus en plus. C'est comme si je m'élevais dans les espaces azurés du ciel... Et, je ne sais pourquoi, depuis l'instant où j'ai cette paisible joie au cœur, un cantique naît en mon cœur : celui de Tobie (Tb 13,1-17). Il me semble qu'il a été écrit pour cette heure... Pour cette joie... Pour la terre d'Israël qui la reçoit... Pour Jérusalem pécheresse et maintenant pardonnée... Mais... - ne riez pas des délires d'une mère - mais quand je dis : "Remercie le Seigneur pour les biens qu'Il t'a accordés et bénis l'Éternel pour qu'Il reconstruise en toi son Tabernacle", je pense que Celui qui reconstruira en Jérusalem le Tabernacle du Vrai Dieu ce sera cette créature qui va naître... et je pense encore que ce n'est plus de la cité sainte, mais de l'être qui va naître de moi que le destin a prophétisé quand le cantique dit : "Tu brilleras d'une lumière éclatante, tous les peuples de la terre se prosterneront devant Toi, les nations viendront vers Toi pour T'apporter des présents, ils adoreront en Toi le Sei-

gneur et garderont ta terre comme une terre sainte parce que, en Toi, elles invoqueront le *Grand Nom*. Tu seras heureuse en tes fils, parce que tous seront bénis et se réuniront près du Seigneur. Heureux ceux qui T'aiment et jouissent de ta paix !..." Et la première à en jouir c'est moi, sa bienheureuse mère... »

Anne change de couleur en disant ces paroles et resplendit comme un être qui passe de lumière lunaire à un grand feu et vice versa. Des douces larmes coulent le long de ses joues. Elle ne les remarque pas et sourit à son bonheur et tout en parlant, elle se dirige vers la maison entre son époux et sa parente qui l'écoutent silencieusement, saisis par l'émotion.

Ils se hâtent, parce que les nuages poussés par un vent violent courent et s'accablent à travers le ciel, et la plaine s'assombrit et s'agite annonçant la tempête. Quand ils arrivent au seuil de la maison, un premier éclair bleuâtre déchire le ciel et la rumeur d'un premier coup de tonnerre rappelle le roulement d'une énorme grosse caisse qui se mêle au bruissement des premières gouttes sur les feuilles brûlées.

Tout le monde rentre et Anne se retire pendant que Joachim, rejoint par ses aides, parle, sur le seuil, de l'eau tant attendue qui est bénédiction pour la terre desséchée. Mais la joie fait place à la crainte parce qu'il s'élève une effroyable tempête qu'accompagnent les éclairs et des nuages chargés de grêle. « Si la nuée se déchire, le raisin et les olives seront broyés comme sous la meule. Malheur pour nous ! »

Une autre angoisse saisit ensuite Joachim, pour son épouse pour qui le moment est venu d'accoucher. La parente lui donne la nouvelle rassurante qu'Anne ne souffre pas du tout. Mais lui est troublé. La parente ou d'autres femmes, et parmi elles la mère d'Alphée, sortent de l'appartement d'Anne pour revenir ensuite avec des bassins d'eau chaude et des linges séchés à la flamme du feu, qui jaillit joyeux et splendide du foyer au milieu de la grande cuisine, et à chacune Joachim demande des nouvelles et ne se tranquillise pas à leurs déclarations. Même l'absence de cris de la part d'Anne le préoccupe. Il dit : « Je suis un homme et n'ai jamais assisté à un enfantement, mais je me souviens avoir entendu dire que l'absence de douleurs est un très mauvais signe. »

La nuit arrive, avancée par la tempête qui est d'une extraordinaire violence. Torrens d'eau, vent, éclairs, tout à la fois, sauf la grêle qui est allée s'abattre ailleurs.

Un des garçons remarque cette violence et déclare : « On dirait que Satan est sorti de l'enfer avec tous ses diables. Regarde ces nuées noires ! Sens l'odeur de soufre répandue dans l'air, ces sifflements sinistres, ces cris de lamentation et de malédiction. Si c'est *lui*, il est furieux ce soir ! »

L'autre garçon rit et répond : « Une grande proie lui aura échappé, ou bien Michel l'a frappé d'un coup de foudre de Dieu et il en a les cornes et la queue tranchées et brûlées. »

Passe en courant une femme et elle crie : « Joachim, il va naître ! Et tout a été aisé et heureux ! » et elle disparaît avec une petite amphore dans les mains.

La tempête tombe tout d'un coup, après un dernier coup de foudre si violent qu'il lance contre le mur les trois hommes et sur le devant de la maison, dans le sol du jardin, il en reste en souvenir un trou noir et fumant. Cependant un vagissement, qui semble être la plainte d'une tourterelle qui pour la première fois ne criaille plus mais roucoule, traverse la porte de la chambre d'Anne, en même temps un gigantesque arc-en-ciel déploie son demi-cercle sur toute l'étendue du ciel. Il sort, ou du moins paraît sortir, de la cime de l'Hermon qui, baisée par un coup de soleil, semble d'une couleur d'albâtre d'un blanc rose des plus délicats. Il s'élève jusqu'au très clair ciel de septembre et, passant par des espaces purifiés de toute souillure, survole les collines de la Galilée et de la plaine qui apparaît au sud entre deux figuiers et encore une autre

montagne, et semble poser son extrémité au bout de l'horizon, là où une chaîne de montagnes abruptes arrête totalement la vue.

« Quel spectacle jamais vu ! »

« Regardez ! Regardez ! »

« Il semble qu'il encercle toute la terre d'Israël, et déjà, mais regardez, voilà une étoile alors que le soleil n'est pas encore disparu. Quelle étoile ! Elle brille comme un énorme diamant !... »

« Et la lune, voilà. C'est la pleine lune alors qu'il manque encore trois jours pour y arriver. Mais regardez quelle splendeur ! »

Les femmes surviennent joyeuses avec un poupon rose dans un linge tout blanc.

C'est Marie, la Maman ! Une Marie toute petite qui pourrait dormir entre les deux bras d'un enfant. Une Marie pas plus longue que le bras, une petite tête d'ivoire teinté légèrement de rose et des petites lèvres de carmin qui déjà ne pleurent plus mais esquissent l'instinctive succion, mais si petites qu'on ne voit pas comment elles pourront faire pour saisir l'extrémité du sein, un petit bout de nez entre deux joues arrondies et, quand avec une sensation lui font ouvrir ses petits yeux, deux morceaux de ciel, deux points innocents qui ont la couleur de l'azur, qui regardent, sans voir, entre des cils si fins et d'un blond presque rose à force d'être blond. Même les petits cheveux sur la tête ronde ont la teinte rose blonde de certains miels blancs.

Pour oreilles, deux petites coquilles rosées et transparentes, parfaites. Et comme mains... Qu'est-ce que ces deux petites choses qui s'agitent en l'air et vont vers la bouche ? Elles sont fermées maintenant comme deux boutons de rose mousse qui ont fendu les sépales verts et présentent leur soie de rose pâle; et ouvertes on dirait deux bijoux d'ivoire ou d'albâtre à peine rosée avec cinq ongles grenat clair. Comment feront-elles ces mains pour essuyer tant de larmes ?

Et les pieds, où sont-ils ? Pour l'instant, ce ne sont que de petits petons enfouis dans les langes de lin. Mais voilà que la parente s'assied et les découvre. Oh ! les petits pieds ! Quatre centimètres et leur plante c'est une coquille couleur de corail, le dessus c'est encore une coquille comme de la neige veinée d'azur. Les doigts sont des chefs-d'œuvre de sculpture lilliputienne couronnés aussi de petites écailles grenat clair. Mais, comment trouvera-t-on des sandalettes quand ces petits pieds de poupée feront leurs premiers pas, ces pieds si petits qu'on se demande comment peuvent-ils permettre de rester debout ? Et comment feront-ils ces petits pieds pour faire un si dur chemin et soutenir tant de douleur sous une croix ?

Mais maintenant, cela ne se sait pas, et on rit et sourit en regardant s'agiter et se démener de belles jambettes, des cuisses en miniature qui toutes grassouillettes forment avec le petit ventre des fossettes et des replis, une nuque qui surgit d'une petite poitrine parfaite. Sous la soie très blanche on voit le mouvement de la respiration et si, comme le père heureux, on applique la bouche pour la baiser, on entend battre un petit cœur... Un petit cœur qui est le plus beau que la terre ait possédé au cours des siècles : l'unique cœur humain immaculé.

Et le dos ? Voici qu'on la retourne et qu'on voit la courbure des reins, puis les épaules grassouillettes et la nuque rose. Mais voici : la petite tête se dresse sur l'arc des vertèbres et on dirait la tête d'un oiseau qui regarde autour de lui le monde nouveau qu'elle découvre. Elle pousse un petit cri pour protester qu'on la montre ainsi, elle la pure, la chaste, aux yeux de bien des personnes, elle qu'on ne verra plus jamais nue, la Toute Vierge, la Sainte et Immaculée. Couvrez, couvrez ce bouton de lys qui ne s'ouvrira jamais sur la terre et qui donnera sa Fleur encore plus belle qu'elle, tout en restant un bourgeon. Ce n'est qu'au Ciel que le lys du Dieu Trine ouvrira tous ses pé-

tales, parce que là-haut il n'y a pas la poussière des fautes qui pourrait involontairement profaner cette candeur. Parce que là-haut on aura à accueillir, à la vue du Ciel entier, Celui qui maintenant, sous peu d'années, caché dans un cœur sans tache, habitera en Elle : Père, Fils, Époux.

La voilà de nouveau entre les linges et dans les bras de son père de la terre à qui elle ressemble. Pas maintenant. Maintenant elle n'est qu'une ébauche d'être humain. Je veux dire qu'elle lui ressemblera devenue femme. De la mère, elle n'a rien. Du père le teint et la couleur des yeux et aussi des cheveux qui, blanchis maintenant, étaient assurément blonds, comme l'indiquent les sourcils. Du père, les traits, plus parfaits et plus affinés parce que c'est une femme, et cette Femme ! Du père, le sourire et le regard, les gestes et la taille. En pensant à Jésus, comme je Le vois, je trouve qu'Anne a donné sa taille à son Petit-Fils et la couleur plus ivoire foncé de la peau. Marie n'a pas la prestance d'Anne - un palmier élevé et souple - mais la gentillesse du père.

Les femmes parlent encore de la tempête et du prodige de la lune, de l'étoile, du gigantesque arc-en-ciel, pendant qu'avec Joachim, elles entrent dans la chambre de l'heureuse mère et lui remettent la petite créature.

Anne sourit à sa pensée : « C'est l'Étoile » dit-elle. « Son signe est dans le ciel. Marie, arc-en-ciel de la paix ! Marie, mon étoile ! Marie, lune brillante ! Marie, notre perle ! »

« Tu l'appelles Marie ? »

« Oui. Marie, étoile, perle, lumière, paix... »

« Mais ce nom veut dire aussi amertume... »

« Ne crains-tu pas qu'il lui porte malheur ? »

« Dieu est avec elle. Elle est à Lui avant d'exister. Il la conduira par ses chemins et toute amertume se transformera en un miel paradisiaque. Maintenant, tu es chez ta maman... Encore un peu de temps avant d'être toute à Dieu... »

## « SON ÂME APPARAÎT BELLE ET INTACTE COMME QUAND DIEU LA PENSA »

1-35

Jésus dit :

« Lève-toi en hâte, ma petite amie. J'ai un ardent désir de te porter avec Moi dans l'azur paradisiaque de la contemplation de la Virginité de Marie. Tu en sortiras avec l'âme aussi fraîche que si tu venais d'être créée par le Père, petite Ève, encore ignorante de la chair. Tu en sortiras avec l'esprit illuminé, parce que tu seras plongée dans le chef-d'Œuvre de Dieu. Tu en sortiras avec tout ton être débordant d'amour, parce que tu auras compris comme Dieu sait aimer. Parler de la conception de Marie, la Sans Tache, cela signifie plonger dans l'azur, dans la lumière, dans l'amour. Viens et lis ses gloires dans le livre de l'Ancêtre.

"Dieu m'a possédée dès le commencement de ses Œuvres, dès le commencement, avant la création. Il m'a établie à l'origine des êtres, avant que fut créée la terre. Lorsque les abîmes n'existaient pas encore, Il m'avait déjà conçue. Les sources d'eau vive ne coulaient pas encore et les montagnes ne s'étaient pas dressées avec leurs masses imposantes et les collines n'étaient pas exposées au soleil, que j'étais engendrée. Dieu n'avait pas encore fait la terre, les fleuves et l'axe du monde, et moi j'étais. Quand Il préparait le ciel, j'étais présente ; quand, par l'effet d'une loi immuable, Il enferma l'abîme sous la voûte des cieux ; quand dans les hauteurs, Il assura la stabilité de la voûte céleste et Il fit les sources d'eau vive ; quand Il fixait à la mer ses limites et imposait des lois à ses masses d'eau ; quand Il ordonnait aux eaux de ne pas franchir



leurs limites ; quand Il jetait les fondements de la terre, j'étais avec Lui pour organiser toutes les choses. Dans une joie sans fin, je jouais au milieu de l'univers..."(Pr 8, 22-31)

Vous avez appliqué ces paroles à la Sagesse, mais elles parlent d'Elle : la Mère toute belle, toute sainte, la Vierge Mère de la Sagesse que Je suis personnellement, Moi, qui te parle. J'ai voulu que tu écrives le premier vers de cet hymne en tête du livre qui parle d'Elle, pour qu'on reconnaisse et que l'on sache qu'Elle est la consolation et la joie de Dieu, la raison de la constante, parfaite, intime joie de ce Dieu Un et Trine qui vous gouverne et vous aime et à qui l'homme a donné tant de motifs de tristesse, la raison pour laquelle Il a perpétué la race humaine alors qu'à la première épreuve elle méritait la destruction, la raison du pardon que vous avez obtenu.

Avoir Marie pour en être aimé. Oh ! cela valait bien la peine de créer l'homme, de le laisser vivre, de décréter qu'il serait pardonné, pour avoir la Vierge belle, la Vierge sainte, la Vierge immaculée, la Vierge possédée par l'amour, la Fille bien-aimée, la Mère toute pure, l'Épouse aimante ! Dieu vous a donné et vous aurait encore donné davantage pour posséder la Créature qui fait ses délices, le Soleil de son soleil, la Fleur de son jardin. Et Il continue à vous donner tellement par Elle, sur ses demandes, pour sa joie, parce que sa joie va se confondre avec la joie de Dieu et l'augmente des lueurs qui font étinceler la lumière, la grande lumière du Paradis, et toute étincelle est une grâce pour l'univers, pour la race humaine, pour les bienheureux eux-mêmes, qui répondent dans un cri étincelant d'alléluia pour tout miracle de Dieu, créé par le désir du Dieu Trine de voir l'étincelant sourire de joie de la Vierge.

Dieu a voulu donner un roi à l'univers qu'Il avait créé du néant. Un roi qui fût le premier de nature matérielle parmi toutes les créatures sorties de la matière et elles-mêmes matérielles. Un roi qui fût un peu moins que divin par sa nature spirituelle, uni à la Grâce comme il l'était dans l'innocence de sa première journée. Mais l'Intelligence suprême, qui connaît tous les événements les plus lointains dans les profondeurs des siècles, qui découvre incessamment tout ce qui *était*, *est* et *sera* - et pendant qu'Elle contemple le passé et observe le présent, voilà qu'Elle plonge son regard dans l'avenir le plus lointain et n'ignore pas comme sera la mort du dernier homme, tout cela sans confusion ni discontinuité - Elle n'a jamais ignoré que le roi qu'Elle avait prévu, créé pour être semi-divin à ses côtés dans le Ciel, héritier du Père, arrivé adulte dans son royaume après avoir vécu dans la maison de sa mère - la terre dont il a été formé - durant son enfance de fils de l'Éternel pendant son séjour terrestre, Elle n'a pas ignoré qu'il aurait commis contre lui-même le crime de tuer en lui la Grâce, et le vol de se dérober du Ciel.

Pourquoi, alors, l'avoir créé ? Certes beaucoup se le demandent. Auriez-vous préféré ne pas exister ? Ne méritait-elle pas pour elle même, bien que pauvre et nue, et devenue âpre par votre méchanceté, d'être vécue, cette journée terrestre, pour connaître et admirer l'infinie beauté que la main de Dieu a répandue dans l'univers ?

Pour qui aurait-il fait ces étoiles et ces planètes qui se déplacent comme des flèches en rayant la voûte du firmament ou s'avancent avec une lenteur apparente mais majestueuse dans leur course de bolides, vous procurant lumières et saisons et vous donnant, éternels, immuables et pourtant toujours changeants, une nouvelle page à lire sur l'azur, chaque soir, chaque mois, chaque année ? C'est comme s'ils voulaient vous dire : "Oubliez la prison, laissez de côté vos publications remplies de choses obscures, putrides, sales, venimeuses, menteuses, blasphématoires, corruptrices, et élevez-vous, au moins par le regard, vers la liberté sans limites des cieux, faites-vous une âme d'azur en regardant tant de sérénité, faites-vous une provision de lumière

pour l'emporter dans votre noire prison, lisez la parole que nous écrivons en chantant notre chœur sidéral, plus harmonieux que celui des orgues d'une cathédrale, la parole qu'écrit notre splendeur, la parole qu'écrit notre amour, parce qu' Il nous est toujours présent Celui qui nous a donné la joie d'exister, et nous L'aimons pour nous avoir donné cette existence, cette splendeur, ce soleil, ce mouvement, cette liberté et cette beauté au milieu de cet azur plein de suavité au-delà duquel nous voyons un azur encore plus sublime : le Paradis. C'est notre être qui nous donne d'accomplir la seconde partie du commandement de l'amour en vous aimant, vous, notre universel prochain, en vous aimant par le don que nous vous faisons en vous procurant direction et lumière, chaleur et beauté. Lisez la parole que Nous vous disons, c'est celle qui inspire notre chant, notre splendeur, notre joie : Dieu".

Pour qui aurait-Il fait cet azur liquide, miroir du ciel, chemin vers la terre, sourire des eaux, voix des flots, parole aussi qui, par ce bruissement de soie, ces rires d'enfants paisibles, ces soupirs des vieux qui se souviennent et pleurent, ces soufflets de violence, ces coups de corne, ces mugissements et grondements, toujours ne cesse de parler et dit : "Dieu" ? La mer est pour vous comme les cieux et les astres et, avec la mer, les lacs et les fleuves, les ruisseaux et les étangs et les sources claires, tout ce qui sert à vous porter, à vous nourrir, à vous désaltérer et à vous purifier, et qui vous servent en servant le Créateur, sans sortir de leur lit pour vous submerger comme vous le méritez.

Pour qui aurait-Il fait toutes les innombrables familles des animaux, qui sont des fleurs qui volent en chantant, qui sont des serviteurs qui courent et travaillent pour vous, qui vous nourrissent et vous égaient, vous, les rois de la création ?

Pour qui aurait-Il fait toutes les innombrables familles des plantes et des fleurs qui semblent des papillons, des gemmes et des oiseaux immobiles, des fruits qui paraissent des colliers et des écrins de perles, tapis pour vos pieds, repos pour vos têtes, loisirs, utilités, joie pour l'esprit, pour les membres, la vue, l'odorat ?

Pour qui aurait-Il fait les minéraux dans les profondeurs de la terre, les sels dissous dans les sources bouillantes ou glacées, le soufre, l'iode, le brome, sinon pour le plaisir de quelqu'un qui n'est pas Dieu mais fils de Dieu, *un être unique : l'homme* ?

À la joie de Dieu, aux besoins de Dieu, rien n'était nécessaire. Lui se suffit à Lui-Même. Sa contemplation est sa béatitude, sa nourriture, sa vie, son repos. Toute la création n'a pu accroître d'un atome l'infini de sa joie, de sa beauté, de sa vie, de sa puissance. Tout cela, Il l'a fait pour sa créature, pour celui dont Il a voulu faire le roi des choses créées, pour l'homme.

Pour voir tant d'œuvres divines et Le remercier de la puissance qu'Il vous donne, cela valait la peine de vivre et de votre vie vous devez être reconnaissants. Vous auriez dû l'être, même si vous n'aviez été rachetés qu'à la fin des temps. En effet, bien qu'ayant été dans les premiers et que vous soyez toujours, chacun en particulier, prévaricateurs, orgueilleux, luxurieux, homicides, Dieu vous accorde encore de jouir de la beauté de l'univers et vous traite comme si vous étiez bons, de bons fils auxquels on apprend et accorde tout pour rendre plus douce et plus saine la vie. Ce que vous savez, vous le savez par lumière de Dieu. Tout ce que vous découvrez, c'est sur les indications de Dieu. Dans le Bien. Les autres connaissances et les autres découvertes qui portent le signe du mal, viennent du Mal suprême : Satan.

L'Intelligence suprême, qui n'ignore rien, savait avant que l'homme existât qu'il aurait été, par son libre vouloir, voleur et homicide. Et parce que l'éternelle Bonté n'a pas de limites dans sa bonté, avant que la faute se produisît, Elle pensa au moyen pour la détruire. Le moyen : *Moi*, le Verbe. L'instrument pour faire du moyen un instrument effi-

cace : *Marie*. Et la Vierge fut créée dans la sublime pensée de Dieu. Toutes choses ont été créées pour et par Moi, Fils bien-aimé du Père.

Moi comme Roi, J'aurais dû avoir sous mes pieds de Roi divin des tapis et des bijoux tels que nulle cour royale n'en eut jamais, et des chants et des voix et des serviteurs pour entourer mon existence tels que n'en eut jamais aucun souverain, et des fleurs et des gemmes, tout le sublime, tout le grandiose, tout ce qui est gentil, plaisant, tout ce qu'il est possible de tirer de la pensée d'un Dieu. Mais je devais être chair et non seulement esprit. Chair pour sauver la chair. Chair pour sublimer la chair, en la portant au Ciel beaucoup de siècles avant l'heure. Parce que la chair habitée par l'Esprit est le chef-d'œuvre de Dieu et que c'est pour elle qu'avait été créé le Ciel.

Pour être chair, j'avais besoin d'une mère. Pour être Dieu, j'avais besoin d'un père qui fut Dieu. Voilà pourquoi Dieu créa l'Épouse et lui dit : "Viens avec Moi. À mes côtés, vois tout ce que Je fais pour *notre* Fils. Regarde et réjouis-toi, éternelle Vierge, Enfant éternelle, et que ton sourire emplisse ce Ciel et donne aux anges la note initiale et qu'il enseigne au Paradis l'harmonie céleste. Je te regarde et Je te vois telle que tu seras, ô Femme immaculée qui maintenant n'est qu'esprit : l'esprit en qui Je me complais. Je te regarde et donne l'azur de ton regard à la mer et au firmament, la couleur de tes cheveux au grain saint, ta blancheur au lys et ton rose à la rose, semblable à ton épiderme soyeux, les perles sont tes dents minuscules. Je fais les douces fraises en regardant ta bouche, Je mets au gosier des rossignols les notes de ton chant et à la tourterelle ta plainte. En lisant tes futures pensées, en écoutant les battements de ton cœur, Je possède le modèle et le guide de la création. Viens, ma Joie, pour toi les mondes sont comme des amusements jusqu'à ce que tu sois dans ma pensée la lumière dansante, voilà les mondes pour ton sourire, pour toi les guirlandes des étoiles et les colliers d'astres, la lune sous tes pieds gentils, fais-toi une écharpe des étoiles de la voie lactée. Elles sont pour toi, les étoiles et les planètes. Viens et réjouis-toi à la vue des fleurs qui amuseront ton Enfant et feront de ton sein, un oreiller au Fils. Viens et contemple la création des troupeaux et des agneaux, celle des aigles et des colombes. Sois-Moi toute proche pendant que Je fais les vasques des mers et des fleuves, que Je dresse les montagnes et les couvre de neige et de forêts, pendant que Je sème les blés et plante les arbres et les vignes, et l'olivier pour toi, ma Pacifique, et la vigne pour toi, mon Sarment qui porteras le Grappe eucharistique. Accours, vole, jubile, ô ma Belle, et l'univers, qui se crée d'heure en heure, prépare-le à m'aimer, Amoureuse, et qu'il devienne plus beau par ton sourire, Mère de mon Fils, Reine de mon Paradis, Amour de ton Dieu".

Et encore, en voyant l'Erreur et en admirant la Sans-Erreur : "Viens vers Moi, toi qui effaces l'amertume de la désobéissance humaine, de la fornication humaine avec Satan et de l'humaine ingratitude. Je prendrai avec toi ma revanche sur Satan."

Dieu, le Père Créateur, avait créé l'homme et la femme avec une loi d'amour si parfaite que vous ne pouvez plus en aucune façon en comprendre la perfection. Et vous vous égarez en pensant comment aurait été l'espèce humaine si l'homme ne l'eût pas soumise aux directives de Satan.

Considérez les plantes dans leurs fruits et leurs graines. Obtiennent-elles semences et fruits par suite de fornication et par l'effet *d'une* fécondation entre *cent* unions ? Non. De la fleur mâle sort le pollen. Dirigé par un ensemble de lois météoriques et magnétiques, il va vers l'ovaire de la fleur femelle. Celle-ci s'ouvre, le reçoit et produit. Elle ne se souille pas, le refusant ensuite comme vous faites, pour éprouver le lendemain la même sensation. Elle produit. Jusqu'à la nouvelle saison elle ne fleurit pas, et quand elle fleurit c'est en vue de la reproduction.

Considérez les animaux, *tous* les animaux. Avez-vous jamais vu un mâle et une femelle aller l'un vers l'autre pour un stérile embrassement et une relation impure ? Non. De près ou de loin, en volant ou en rampant, en sautant ou en courant, ils accomplissent le rite de la fécondation sans s'y soustraire en s'arrêtant à la jouissance, mais ils vont jusqu'aux conséquences sérieuses et saintes de la perpétuation de la race, l'unique but. L'homme, demi-dieu par son origine divine d'une grâce que Je lui ai donnée entière, devrait accepter uniquement dans le même but l'acte animal qui s'impose, depuis que vous êtes descendus d'un degré dans l'ordre de l'animalité.

Vous n'agissez pas comme les plantes et les animaux. Vous avez eu comme maître Satan, *vous l'avez voulu comme maître et le voulez encore*. Et les actes que vous faites sont dignes du maître que vous avez voulu. Mais si vous aviez été fidèles à Dieu, vous auriez eu la joie d'avoir des enfants saintement, sans douleur, sans vous livrer à des unions obscènes, indignes, qu'ignorent les animaux eux-mêmes, les animaux sans âme raisonnable et spirituelle.

À l'homme et à la femme pervertis par Satan, Dieu a voulu opposer l'Homme né d'une Femme super sublimée par Dieu, au point d'engendrer sans avoir connu l'homme : Fleur qui engendre Fleur sans besoin de fécondation matérielle, mais qui devient Mère par l'effet d'un seul baiser du Soleil sur le calice inviolé du Lys-Marie.

La revanche de Dieu !

Siffle, ô Satan, ta haine pendant qu'Elle naît. Cette petite fille t'a vaincu ! Avant que tu fusses le rebelle, le tortueux, le corrupteur, tu as déjà été le vaincu et Elle est ta victorieuse. Mille armées rangées en bataille ne peuvent rien contre ta puissance. Les armes tombent des mains des hommes contre tes écailles, ô perpétuel corrupteur, et il n'est pas de vent assez fort pour dissiper la puanteur de ton haleine. Et pourtant, ce talon d'enfant, si rose comme l'intérieur d'un camélia rosé, si lisse et délicat que la soie paraît rugueuse en comparaison, qui est si petit qu'il pourrait entrer dans le calice d'une tulipe et se faire de ce satin végétal une chaussure, voilà qu'il t'écrase sans peur et te renferme en ton antre. Voilà que son seul vagissement te met en fuite, toi qui ne redoutes pas les armées, et que son souffle purifie le monde de ta puanteur. Tu es vaincu. Son nom, son regard, sa pureté sont : lance, foudre et pierre qui te transpercent, te clouent par terre, te renferment dans ta tanière infernale, ô Maudit, qui as enlevé à Dieu la joie d'être Père de *tous* les hommes créés !

C'est inutilement désormais que tu les as corrompus, ceux qui avaient été créés dans l'état d'innocence, en les portant à s'unir et à concevoir au travers de détours luxurieux, privant Dieu, dans sa créature aimée, de leur accorder des enfants selon des règles qui, si elles avaient été respectées, auraient maintenu sur la terre un équilibre entre les sexes et les races, capable d'empêcher les guerres entre les peuples et les malheurs dans les familles.

En obéissant, ils auraient pourtant connu l'amour et ils l'auraient eu. Une possession pleine et tranquille de cette émanation de Dieu, qui du surnaturel descend au naturel pour que la chair aussi en éprouve une joie sainte, elle qui est unie à l'esprit et créée par le Même qui a créé l'esprit.

Maintenant votre amour, ô hommes, vos amours, que sont-ils ? Ils sont ou luxure qui prend les apparences de l'amour, ou peur inguérissable de perdre l'amour du conjoint à cause de sa luxure et des autres. Vous n'êtes jamais plus certains de posséder le cœur de l'époux ou de l'épouse depuis que la luxure a envahi le monde. Et vous tremblez et pleurez et devenez fous de jalousie, assassins parfois, pour venger une trahison, et désespérés en d'autres cas, frappés d'aboulie ou de démence.

Voilà ce que tu as fait, Satan, aux fils de Dieu. Ceux que tu as corrompus auraient connu la joie d'avoir des enfants sans douleur, la joie de venir au jour et de mourir sans crainte. Mais, maintenant, tu es vaincu en une Femme et par la Femme. À partir de cette heure, qui l'aimera retournera à être de Dieu, surmontant tes tentations pour pouvoir conserver sa pureté immaculée. Désormais, ne pouvant être mère sans douleur, les femmes auront son réconfort. Désormais Elle sera pour les époux un guide et pour les mourants une mère, grâce à laquelle il sera doux de mourir sur ce sein qui les défendra contre toi, Maudit, et contre le jugement de Dieu.

Maria (Valtorta), petite voix (de Dieu), tu as vu la naissance du Fils de la Vierge et la naissance au Ciel de sa Mère. Tu as donc vu *qu'en dehors de la faute*, la peine de mettre au monde et celle de mourir est inconnue. Mais si à la super-innocente Mère de Dieu a été réservée la perfection des dons célestes, à tous ceux qui, descendant des premiers parents, seraient restés innocents et fils de Dieu, il aurait été donné d'engendrer sans douleur - comme il se devait, pour avoir su s'unir et concevoir sans luxure - et de mourir sans angoisse.

La sublime revanche de Dieu sur la vengeance de Satan a été de porter la perfection de la créature aimée à une super-perfection qui, *au moins dans une créature*, a neutralisé tout souvenir d'humanité, susceptible de donner accès au poison de Satan. C'est ainsi que, non pas à la suite d'une chaste union humaine, mais par un divin embrassement qui transfigure l'esprit dans l'extase du Feu, est venu au monde le Fils.

La Virginité de la Vierge !...

Viens. Médite les profondeurs de cette virginité dont la contemplation donne le vertige de l'abîme ! Qu'est-ce que la pauvre virginité forcée de la femme qu'aucun homme n'a épousée ? Moins que rien. Qu'est-ce que la virginité de celle qui veut être vierge pour être à Dieu mais ne sait l'être que dans son corps, pas dans son esprit en qui elle laisse pénétrer tant de pensées étrangères et caresse et accepte la caresse de pensées humaines ? Cela commence à être une larve de virginité, mais c'est bien peu de chose encore. Qu'est-ce que la virginité d'une claustrée qui ne vit que de Dieu ? Beaucoup. Mais ce n'est toujours pas une virginité parfaite à l'égard de celle de ma Mère.

Une connivence inconsciente existe toujours, même chez le plus saint : celle-là originelle de l'esprit avec le péché. C'est celle dont le Baptême affranchit. Il en affranchit, mais de même qu'une femme séparée de son époux par la mort ne retrouve pas une virginité totale, ainsi le Baptême ne rend pas cette virginité totale qui était celle de nos premiers parents avant la faute. Une cicatrice persiste, douloureuse, qui ne s'oublie pas et se trouve toujours en situation de ramener une plaie, comme certaines maladies dont périodiquement les virus redeviennent actifs.

Chez la Vierge, il n'y a pas trace de connivence avec la faute. Son âme se manifeste belle et intacte comme quand le Père la pensa, réunissant en Elle toutes les grâces. C'est la Vierge, c'est l'Unique, c'est la Parfaite, c'est la Complète. Telle que pensée, telle qu'engendrée, Elle demeure. Telle Elle est couronnée et demeure éternellement. C'est la Vierge. C'est l'abîme de l'intangibilité, de la pureté, de la grâce, qui se perd dans l'Abîme d'où Elle est jaillie, en Dieu, Intangibilité, Pureté, Grâce absolues au superlatif.

Voici la revanche du Dieu Trine et Un. À l'encontre de toutes les créatures profanées Il dresse cette Étoile de perfection. Contre la curiosité malsaine, cette Réserve qui se satisfait du seul amour de Dieu. Contre la science du mal, cette sublime Ignorante. En Elle, non seulement ignorance d'un amour avili, non seulement ignorance de l'amour que Dieu avait accordé au couple humain, mais davantage encore. En Elle

c'est l'ignorance d'une fièvre pernicieuse, héritage du péché. En Elle il n'y a que la sagesse à la fois gelée et incandescente de l'amour divin. Feu qui glace la chair pour en faire un miroir parfait à l'autel où Dieu épouse une Vierge et ne s'avilit pas, parce que sa perfection enveloppe Celle qui est, ainsi qu'il convient à une épouse, d'un degré seulement inférieure à l'Époux, soumise à Lui en tant que Femme, mais comme Lui sans tache. »

« D'ICI TROIS ANNÉES TU SERAS LÀ, MON LYS »

1-44

Je vois Joachim et Anne<sup>6</sup> avec Zacharie et Élisabeth<sup>7</sup>. Ils sortent d'une maison de Jérusalem, certainement maison d'amis ou de parents. Ils se dirigent vers le Temple pour la cérémonie de la purification.

Anne a entre ses bras l'enfant, bien emmaillottée mais surtout enveloppée dans une couverture de laine légère qui doit être douce et chaude. Et avec quelle précaution et quel amour elle porte et surveille sa petite créature, soulevant de temps à autre le bord du fin et chaud tissu pour voir si Marie respire bien et la recouvrant ensuite pour l'abriter de l'air froid d'une belle mais froide journée de plein hiver !

Élisabeth a des paquets entre les mains. Joachim amène avec une corde les deux agneaux gros et très blancs, des moutons déjà plutôt que des agneaux. Zacharie ne porte rien. Il est très beau dans son habit de lin qu'un lourd manteau de laine, aussi blanche, laisse entrevoir. Un Zacharie beaucoup plus jeune que celui que j'ai déjà vu à la naissance du Baptiste et en pleine force. Élisabeth aussi est une femme d'âge mûr mais qui semble encore fraîche. Chaque fois qu'Anne regarde le bébé, elle se penche extasiée sur le petit visage endormi. Elle aussi est très belle dans un vêtement d'azur qui tend au violet foncé avec un voile qui lui couvre la tête et descend sur les épaules et sur le manteau plus foncé que la robe.

Mais Joachim et Anne, surtout, sont solennels dans leur habit de fête. Contrairement à son habitude, il n'a pas sa tunique marron foncé, mais un long habit d'un rouge très foncé - comme nous dirions maintenant : rouge Saint-Joseph - et les franges de son manteau sont toutes neuves et jolies. Sur la tête, il porte aussi une sorte de voile rectangulaire entouré d'une bande circulaire de cuir. Tous ses effets sont neufs et fins.

Anne ! Oh ! ce n'est pas un habit foncé, aujourd'hui ! Elle a un vêtement d'un jaune très clair, presque couleur de vieil ivoire, serré à la ceinture, au cou et aux poignets, d'une bande qui semble d'argent et d'or. La tête est couverte d'un voile très fin qui semble damassé et aussi retenu sur le front par une mince lame précieuse. Au cou un collier d'orfèvrerie et aux poignets des bracelets. On dirait une vraie reine pour la dignité avec laquelle elle porte le vêtement et surtout le manteau d'un jaune clair bordé d'une grecque en très belle broderie, teinte sur teinte.

« Il me semble te voir le jour de ton mariage. Je n'étais qu'une fillette, alors, mais je me souviens encore comme tu étais belle et heureuse » lui dit Élisabeth.

« Mais maintenant, je le suis encore davantage... J'ai voulu mettre la même parure pour cette cérémonie. Je l'avais gardée pour ce jour de fête... Et je n'espérais plus la mettre pour un jour pareil. »

« Le Seigneur t'a beaucoup aimée... » dit Élisabeth, avec un soupir.

« C'est pour cela que je Lui donne ce que j'aime le plus : cette fleur... Ma fleur. »

« Comment feras-tu pour l'arracher de ton sein quand l'heure sera venue ? »

6 Anne d'Aaron est la tante d'Élisabeth.

7 Élisabeth, cousine de la Vierge Marie, est mariée à Zacharie, prêtre du temple avec qui elle réside à Hébron.

« Je me rappellerai que je ne l'avais pas et que c'est Dieu qui me l'a donnée. Je serai toujours plus heureuse à cette heure là, quand je la saurai au Temple, je me dirai : "Elle prie près du Tabernacle, elle prie le Dieu d'Israël pour sa maman, aussi". J'en ressentirai la paix. Et j'éprouverai une plus grande paix en me disant : "Elle est toute à Lui. Quand ces deux vieillards qui l'ont reçue du Ciel ne seront plus, Lui, l'Éternel sera encore son Père". Crois-moi, j'en ai la certitude. Cette enfant ne nous appartient pas. Je n'étais plus en état de rien faire... Lui l'a mise en mon sein, don divin, pour essuyer mes larmes, raffermir notre espérance et notre prière. Elle est donc à Lui. Pour nous, nous en sommes les heureux gardiens... Qu'il en soit béni ! »

On arrive aux murs du Temple.

« Pendant que vous allez à la porte Nicanore, je vais prévenir le prêtre; ensuite, je viendrai, moi aussi » dit Zacharie. Et il disparaît derrière une arcade qui donne accès dans une grande cour entourée de portiques.

Le groupe continue à avancer par les terrasses successives. Parce que - je ne sais si j'en ai jamais parlé - l'enclos du Temple n'est pas au même niveau, mais il monte par paliers successifs de plus en plus élevés. On accède par des marches à chaque palier et à chaque palier il y a des petites cours, des portiques et des entrées magnifiquement travaillées, de marbre, bronze et or.

Avant de rejoindre le lieu du rendez-vous, on s'arrête pour sortir de leur emballage les choses apportées : à savoir des galettes, me semble-t-il, larges et plates bien beurrées, de la farine blanche, deux colombes dans une cage d'osier et deux grosses pièces d'argent : certaines pièces de monnaies tellement lourdes qu'heureusement qu'à cette époque il n'y avait pas de poches, elles les auraient défoncées.

Voici la belle porte de Nicanore, tout un travail de broderie en bronze massif laminé d'argent. Zacharie est déjà là à côté d'un prêtre, majestueux dans son habit de lin. Anne reçoit l'aspersion d'une eau, lustrale je suppose, ensuite on lui ordonne d'avancer vers l'autel du sacrifice.

L'Enfant n'est plus dans les bras de la mère. Élisabeth l'a prise et elle reste en dehors de l'entrée. À son tour, Joachim entre derrière sa femme, tirant à reculons un malheureux agneau qui bêle...

Maintenant Anne est purifiée.

Zacharie dit doucement quelques mots à son collègue qui les écoute avec un sourire. Et puis ce dernier rejoint le groupe qui s'est reformé et, félicitant le père et la mère pour leur joie et leur foi aux promesses, reçoit le deuxième agneau, la farine et les galettes.

« Cette fille est donc consacrée au Seigneur ? Sa bénédiction l'accompagnera et vous pareillement. Voici (une autre) Anne qui arrive. Ce sera une de ses maîtresses : Anne de Phanuel<sup>8</sup> de la tribu d'Azer. Viens, femme, cet enfant on l'offre au Temple, tu seras sa maîtresse et sous ta garde elle croîtra en sainteté. Comme une hostie de louange. »

Anne de Phanuel, déjà toute blanche, caresse l'enfant qui s'est éveillée et regarde de ses yeux innocents et étonnés toute cette blancheur, tout cet or qui brille au soleil.

La cérémonie doit être achevée. Je n'ai pas vu de rite spécial pour l'offrande de Marie. Peut-être suffisait-il de le dire au prêtre et surtout à Dieu, auprès du lieu sacré.

« Je voudrais faire l'offrande au Temple et me rendre là où j'ai vu la lumière l'an dernier » dit Anne.

Ils y vont, accompagnés d'Anne de Phanuel. Ils n'entrent pas dans le Temple proprement dit. On le comprend. Il s'agit de femmes et d'une fille. Ils ne vont donc pas à

---

8 Anne, fille de Phanuel, prophétesse, est une des maîtresses de novices du Temple.

l'endroit où Marie alla offrir son Fils. Mais, tout près de la porte grand ouverte, ils regardent l'intérieur semi-obscur d'où arrivent de doux chants de jeunes filles et où brillent des lumières précieuses qui répandent une clarté dorée sur la tête des deux rangées voilées de blanc : deux vraies rangées de lys.

« Dans trois ans, tu seras là aussi, mon Lys » promet Anne à Marie qui regarde comme fascinée vers l'intérieur et sourit au lent cantique.

« Elle semble comprendre » dit Anne de Phanuel. « C'est une belle petite. Elle me sera chère comme si elle était à moi. Je t'en fais la promesse, mère, si l'âge me permet de la réaliser. »

« Tu seras là, femme » dit Zacharie. « Tu la recevras parmi les jeunes filles consacrées. Moi aussi, j'y serai. Je veux y être ce jour là pour lui dire de prier pour nous dès son entrée... » et il regarde sa femme qui comprend et pousse un soupir.

La cérémonie est terminée et Anne de Phanuel se retire, pendant que les autres sortent du Temple, parlant entre eux.

J'entends Joachim qui dit : « Pas seulement mes deux meilleurs agneaux, mais je les aurais tous donnés pour cette joie et pour louer Dieu ! »

#### « VOILA LA PARFAITE ENFANT AU COEUR DE COLOMBE »

1-47

Jésus parle :

« Salomon fait dire à la Sagesse : "Si quelqu'un est tout petit, qu'il vienne à moi" (Pr 9, 4) . Et réellement de sa forteresse, des murs de sa cité, l'Éternelle Sagesse disait à l'Éternelle Enfant :

"Viens à Moi". Il brûlait de la posséder. Plus tard, le Fils de la Toute Pure Enfant dira :

"Laissez venir à Moi les petits enfants car le Royaume des Cieux est à eux et qui ne leur devient semblable n'aura pas de place en mon Royaume."

Les voix se rencontrent et pendant que la voix du Ciel crie à la toute petite Marie :

"Viens à moi", la voix de l'Homme dit et pense à sa Mère en disant : "Venez à Moi si vous savez être de tout petits enfants".

Le modèle, je vous le donne en ma Mère.

Voici la parfaite Enfant, au cœur de colombe, simple et pur, Celle que les années et le contact du monde n'ont pas atteinte par la barbarie de leur corruption, de leurs voies tortueuses et mensongères. Marie a repoussé ce contact. Venez vers Moi en la regardant.

Toi qui la vois, dis-moi : son regard d'enfant est-il bien différent de celui que tu lui as vu au pied de la Croix ou dans la jubilation de la Pentecôte ou à l'heure où ses paupières ont voilé ses yeux de gazelle pour le dernier sommeil ? Non. Ici c'est le regard incertain et étonné de l'enfant, puis ce sera le regard étonné et respectueux de l'Annonciation, et puis le bienheureux de la Mère de Bethléem, et puis le regard d'adoration de ma première sublime Disciple, puis le regard déchirant de la Torturée du Golgotha, puis le regard radieux de la Résurrection et de la Pentecôte, puis celui voilé, du sommeil extatique de la dernière vision. Mais aussi soit qu'il s'ouvre pour la première vision, soit qu'il se ferme épuisé sur la dernière lumière, après la vision de *tant* de joies et d'horreurs, l'œil est serein, pur, tranquille pan de ciel qui resplendit, toujours égal, sous le front de Marie. Colère, mensonge, orgueil, impureté, haine, curiosité, ne l'ont jamais souillé de leurs nuages fumeux.



C'est l'œil qui regarde Dieu avec amour, au milieu des pleurs ou des rires et qui, pour l'amour de Dieu, caresse et pardonne, supporte tout, et l'amour envers son Dieu le rend invulnérable aux assauts du Mal, qui tant de fois a utilisé l'œil pour pénétrer dans le cœur. L'œil pur, paisible, bénissant que possèdent les purs, les saints, ceux qui sont enamorés de Dieu.

Je l'ai dit : "La lumière de ton corps, c'est l'œil. Si l'œil est pur, tout ton corps sera dans la lumière, mais si l'œil est trouble, toute ta personne sera dans les ténèbres". Les saints ont eu cet œil qui est lumière pour l'esprit et salut pour la chair parce que, comme Marie, pendant toute leur vie ils n'ont regardé que Dieu et même plus encore : ils se sont *souvenus* de Dieu.

Je t'expliquerai, petite voix, le sens de cette dernière parole que Je t'ai dite. »

### « MA JOIE, COMMENT SAIS-TU CES CHOSES SAINTES ? QUI DONC TE LES DIT ? »

1-49

Je vois encore Anne. Et depuis hier soir, je la vois ainsi. Elle est assise à la sortie d'une tonnelle qui fait de l'ombre, elle est appliquée à un travail de couture. Elle est toute vêtue de couleur gris sable. Son vêtement est très simple et dégagé peut-être à cause de la grande chaleur qu'il devait faire.

Au bout de la tonnelle on aperçoit des faucheurs qui coupent le foin. Mais, ce ne doit pas être pourtant pas le foin de la première coupe car le raisin est en train de prendre une couleur d'or, et un gros pommier montre, à travers un feuillage sombre, ses fruits qui sont en train de prendre une coloration claire comme une cire jaune et rouge. Et puis le champ au blé n'est plus que chaumes où ondulent légèrement les flammes des coquelicots et où se dressent, rigides et immobiles, les bleuets rayés comme une étoile et azurés comme le ciel d'Orient.

De la tonnelle ombragée arrive une Marie toute petite, mais déjà vive et assurée. Sa démarche ne connaît pas d'hésitation et ses sandalettes blanches ne trébuchent pas au milieu des pierres. Elle commence déjà à avoir sa douce démarche légèrement ondulante de colombe. Elle est toute blanche, comme une petite colombe, dans un petit vêtement de lin qui lui descend jusqu'aux chevilles, ample, ajusté au cou par un cordonnet bleu ciel, avec des petites manches courtes qui laissent voir ses avant-bras roses et grassouillets. Avec ses cheveux soyeux de couleur claire comme le miel, pas trop frisés mais ondulant légèrement et qui se terminent en boucles, ses yeux de ciel, son doux visage, un peu rose et souriant, on dirait un petit ange. Et même la brise qui entre par les larges manches et gonfle aux épaules son vêtement de lin contribue à lui donner l'aspect d'un petit ange aux ailes à demi-ouvertes pour le vol.

Elle a aux mains des coquelicots et des bleuets et d'autres fleurettes qui poussent au milieu des blés, mais dont je ne connais pas le nom. Elle marche et, quand elle est tout près de sa mère, elle pique une courte course. Elle pousse un cri joyeux et, comme une petite tourterelle, arrête son vol aux genoux maternels qui s'écartent un peu pour la recevoir. À ce moment, la mère a mis de côté son travail, pour que l'enfant ne se pique pas et elle a tendu les bras pour l'embrasser.

« Maman ! Maman ! » la petite tourterelle blanche est blottie dans le nid des genoux maternels, avec ses petits pieds sur l'herbe courte et son petit visage sur le sein maternel. On ne voit plus que l'or clair de sa chevelure sur la petite nuque et Anne s'incline pour la baiser avec amour. Puis la tourterelle lève sa tête et donne les fleurs à sa

mère. Elles sont toutes pour la maman et pour chaque fleur elle raconte une histoire qu'elle a imaginée.

Cette grande fleur, couleur d'azur c'est une étoile qui est descendue du ciel pour apporter à sa maman le baiser du Seigneur. Voilà, qu'elle la serre sur son cœur, sur son cœur, cette petite fleur céleste et elle y trouvera le goût de Dieu.

Mais cette autre, d'un azur plus pâle, comme sont les yeux du papa, porte inscrit sur ses feuilles que le Seigneur aime beaucoup son papa à cause de sa bonté.

Et cette petite, toute petite, l'unique trouvée, (c'est un myosotis) c'est celui que le Seigneur a fait pour dire à Marie qu'Il l'aime beaucoup.

Et ces rouges, maman le sait-elle que sont-ils ? Ce sont des morceaux du vêtement du roi David, trempés dans le sang des ennemis d'Israël et semés sur le champ de bataille et de victoire. Ils sont nés de ces morceaux même de l'habit royal déchirés dans le combat héroïque pour le Seigneur.

Mais pour celle-là, blanche et gentille qui paraît faite de sept coupes soyeuses qui regardent le ciel, pleines de parfums et qui est née là, près de la source - c'est papa qui l'a cueillie pour elle au milieu des épines - elle est faite avec l'habit qu'avait le roi Salomon lorsque, le même mois où sa petite nièce était née, il y a tant d'années - oh ! combien d'années ! combien d'années ! - tant d'années auparavant, lui, dans la blanche splendeur de ses vêtements, il marcha devant la multitude d'Israël, devant l'Arche et le Tabernacle et jubila à cause de la nuée retournée à environner sa gloire et entonna le chant et la prière de sa joie :

« Je veux être toujours comme cette fleur et comme le sage roi, je veux chanter toute ma vie un chant et une prière devant le Tabernacle » acheva de dire la petite bouche de Marie.

« Ma joie ! Comment sais-tu ces choses saintes ? Qui te les a dites ? Ton père ? »

« Non. Je ne sais qui c'est. Il me semble les avoir toujours sues. Mais peut-être c'est quelqu'un qui me les dit et que je ne vois pas. Peut-être un des anges que Dieu charge de parler aux hommes qui sont bons. Maman, m'en racontes-tu encore ?... »

« Oh ! ma fille ! Quelle histoire veux-tu encore savoir ? »

Marie pense, sérieuse et recueillie. Il faudrait la peindre pour en éterniser l'expression. Sur le petit visage enfantin se reflète l'ombre de ses pensées. Sourires et soupirs, rayons de soleil et ombres des nuages, en pensant à l'histoire d'Israël. Puis elle choisit : « Encore la parole de Gabriel à Daniel où le Christ est promis » (Dn 9, 21-27).

Et elle écoute, les yeux fermés, répétant lentement les paroles que sa mère a dites comme pour s'en mieux rappeler. Quand Anne termine elle demande : « Combien de temps faut-il encore pour avoir l'Emmanuel ? »

« Trente années environ, chérie. »

« Que de temps encore ! Et je serai au Temple... Dis-moi : si je priais *tant, tant, tant*, jour et nuit, nuit et jour et que dans ce but je ne voudrais être que de Dieu, toute la vie, l'Éternel me ferait-Il la grâce de donner avant, le Messie à son peuple ? »

« Je ne sais pas, mon aimée. Le Prophète a dit : « Soixante dix semaines ». « Je crois que la prophétie ne ment pas, mais le Seigneur est si bon » se hâte d'ajouter Anne en voyant s'emperler d'une larme le cil d'or de sa petite. « Je crois que si tu priais, *tant, tant, tant*, Il t'exaucera. »

Le sourire revient sur le petit visage légèrement levé vers sa mère et un éclair de soleil qui passe entre deux pampres, fait briller des pleurs déjà arrêtés, comme seraient les gouttelettes de rosée suspendues aux tiges très fines de mousse alpin.

« Et alors, je prierai et me ferai vierge pour cela. »

« Mais sais-tu ce que cela veut dire ? »

« Cela veut dire ne pas connaître amour d'homme, mais seulement de Dieu. Cela veut dire n'avoir de pensée que pour le Seigneur. Cela veut dire rester enfant dans sa chair et ange dans son cœur. Cela veut dire n'avoir d'yeux que pour regarder Dieu, d'oreille que pour L'écouter, de bouche que pour Le louer, de mains que pour s'offrir en hostie, des pieds que pour Le suivre rapide, de cœur et de vie que pour les Lui donner.

« Bénie toi ! Mais alors, tu n'auras jamais d'enfants, toi qui aimes tant les petits, et les agneaux et les petites tourterelles... Sais-tu ? Un enfant pour une femme est comme un petit agneau blanc et frisé, ou comme une petite colombe au plumage de soie et au bec de corail que l'on peut aimer, couvrir de baisers et qu'on entend vous dire : "Maman" ».

« N'importe. Je serai de Dieu. Au Temple, je prierai. Et peut-être, un jour, je verrai l'Emmanuel. La Vierge qui doit être sa mère, comme dit le grand Prophète (Is 7,14), doit être déjà née et elle est au Temple... Je lui serai compagne... et servante. Oh ! oui, si je pouvais la connaître, par lumière divine, je voudrais la servir, cette bienheureuse ! Et puis, elle me porterait son Fils, m'emmènerait à son Fils et je Le servirais, Lui aussi. Pense, maman !... Servir le Messie !... » Marie est sur-exaltée à cette pensée qui la "sublimise" et l'anéantit à la fois. Avec ses petites mains croisées sur sa poitrine et sa tête penchée un peu en avant, elle est toute allumée, elle paraît être une reproduction enfantine de la Vierge de l'Annonciation (de Florence) que j'ai vue. Elle reprend : « Mais est-ce que le Roi d'Israël, l'Oint de Dieu, me permettra-t-Il de Le servir ? »

« N'en doute pas. Le roi Salomon ne dit-il pas : "Il y a soixante reines et quatre-vingts autres épouses, *et innombrables, les jeunes filles*" (Ct 6, 8) ? Tu vois, qu'à la cour du Roi *seront innombrables les vierges* qui serviront leur Seigneur. »

« Oh ! tu vois alors que je *dois* être vierge ? *Je le dois*. Si Lui veut pour mère une vierge, cela veut dire qu'Il aime par-dessus tout la virginité. Je veux qu'Il m'aime, moi, sa servante pour la virginité qui me fera un peu semblable à sa Mère bien-aimée... Oui, c'est cela que je veux... Je voudrais aussi être pécheresse, si *grande pécheresse*, si je ne craignais d'offenser le Seigneur... Dis-moi, maman, peut-on être pécheresse *pour l'amour de Dieu* ? »

« Mais que dis-tu, mon trésor ? Je ne comprends pas. »

« Je veux dire : pécher pour pouvoir être aimée de Dieu qui devient Sauveur. On sauve ce qui est perdu, n'est-ce pas ? *Je voudrais être sauvée par le Sauveur pour avoir son regard d'amour. C'est pour cela que je voudrais pécher, mais sans faire de péché qui Le dégoûte. Comment peut-Il me sauver si je ne me perds ?* »

Anne est abasourdie. Elle ne sait plus quoi dire.

Joachim vient à son secours, en marchant sur l'herbe, il s'était approché sans bruit derrière la haie des petits plants de vigne. « Il t'a aimée auparavant, parce qu'Il sait que tu L'aimes et veux n'aimer que Lui seul. C'est pour cela que tu es déjà rachetée et tu peux être vierge, comme tu le veux » dit Joachim.

« Vraiment, mon père ? » Marie se serre à ses genoux et le regarde avec les claires étoiles de ses yeux si semblables à ceux de son père et si heureuse de l'espérance que son père lui donne.

« En vérité, petit amour. Regarde. Je t'ai apporté ce petit passereau qui a fait son premier vol près de la fontaine. J'aurais pu le laisser aller, mais ses faibles ailes et ses pattes trop grêles n'avaient pas assez de force pour le soulever à nouveau et le retenir sur les pierres glissantes de la margelle. Il serait tombé dans l'eau. Je n'ai pas attendu que ce malheur se produise. Je l'ai pris et je te le donne. Tu en feras ce que tu voudras. En effet il a été sauvé avant d'encourir le danger. C'est la même chose que Dieu a fait avec toi. Maintenant, dis-moi, Marie : ai-je aimé le passereau en le sauvant avant

qu'il ne tombe ou bien l'aurais-je aimé davantage en le tirant du danger après la chute ? »

« C'est *maintenant* que tu l'as le mieux aimé, n'ayant pas permis qu'il périsse dans l'eau froide. »

« Eh bien ! Dieu t'a aimée davantage, car Il t'a sauvée avant que tu ne pêches. »

« Et moi, alors, je L'aimerai de toutes mes forces. Joli petit passereau, je serai comme toi. Le Seigneur nous a aimés semblablement en nous faisant cadeau du salut... Maintenant, je te soignerai et puis je te laisserai aller. Toi, tu chanteras dans le bois et moi au Temple les louanges de Dieu, et nous dirons : "Envoie, envoie Celui que tu as promis à ceux qui L'attendent". Oh ! mon papa, quand me conduiras-tu au Temple ? »

« Bientôt ma perle, mais cela ne te fait-il pas de la peine de laisser ton père ? »

« Tellement ! Mais tu viendras... et puis, si cela ne faisait pas mal, quel sacrifice serait-il ? »

« Et tu te rappelleras de nous ? »

« Toujours. Après la prière pour l'Emmanuel, je prierai pour vous. Que Dieu vous donne joie et longue vie... jusqu'au jour où Lui sera Sauveur. Puis, je Lui dirai qu'Il vous prenne et vous emmène à la Jérusalem du Ciel. »

La vision disparaît avec l'image de Marie que Joachim serre dans ses bras...

#### « LE FILS N'AURAIT-IL PAS MIS SUR LES LÈVRES DE SA MÈRE SA PROPRE SAGESSE ? »

1-54

Jésus dit :

« J'entends déjà les commentaires des maîtres de la chicane :

"Comment une enfant qui n'a pas encore trois ans peut-elle parler ainsi ? C'est une exagération". On ne réfléchit pas qu'on fait de moi un phénomène en attribuant à mon enfance la conduite de l'âge adulte.

L'intelligence ne vient pas à tous de la même façon et au même âge. L'Église a fixé à 7 ans l'âge de la responsabilité parce que c'est l'âge où un enfant, même retardé, peut distinguer, au moins d'une façon rudimentaire, le bien et le mal. Mais il y a des enfants qui, bien plus tôt, peuvent *discerner, se proposer et vouloir* avec une raison déjà suffisamment développée. Les petites Imelde Lambertini, Rose de Viterbe, Nellie Organ, Nennolina vous donnent un exemple probant, ô docteurs exigeants, pour amener à croire que ma Mère ait pu penser et parler ainsi. Je n'ai pris que quatre noms au hasard, parmi des milliers d'enfants saints qui peuplent mon Paradis, après avoir raisonné comme des adultes sur la terre pendant plus ou moins d'années.

Qu'est-ce que la raison ? Un don de Dieu. Dieu peut l'accorder dans la mesure qu'Il veut, à qui Il veut et quand Il veut la donner. La raison est aussi une des choses qui nous font le plus ressembler à Dieu : Esprit doué d'intelligence et de Raison. La raison et l'intelligence furent des dons gratuits accordés à l'Homme au Paradis Terrestre. Et comme elles étaient vivantes quand la Grâce vivait encore, encore intacte et active dans l'esprit des deux premiers parents !

Dans le livre de Jésus Bar Sirac, il est dit : "Toute sagesse vient du Seigneur Dieu et elle a été toujours avec Lui même avant tous les siècles" (Si 1, 1). Quelle sagesse auraient donc possédé les hommes s'ils étaient restés des fils à Dieu ?[...]

Mais Marie n'était pas seulement la Pure, la nouvelle Ève récréée pour la joie de Dieu : *c'était la Super Ève*, le chef d'œuvre du Très- Haut, c'était la Pleine de Grâce, c'était la Mère du Verbe dans la pensée de Dieu.

"La source de la Sagesse" dit Jésus Bar Sirac "est le Verbe" (Si 1, 5). Le Fils n'aurait-Il donc pas mis sur les lèvres de la Mère, sa propre Sagesse ?

Si à un prophète, chargé de dire les paroles que le Verbe, la Sagesse en personne, lui inspirait de dire aux hommes, les lèvres ont été purifiées avec un charbon ardent, est-ce que l'Amour n'aurait pas donné à son Épouse encore enfant qui devait porter en elle la Parole, la précision et l'élévation du langage ? Car il ne s'agit plus d'enfant et puis de femme, mais d'une créature céleste fusionnée en la grande lumière et sagesse de Dieu.

Le miracle ne réside pas dans l'intelligence supérieure manifestée dès l'enfance par Marie, comme ensuite par Moi ; le miracle est dans le fait de contenir l'Intelligence Infinie, qui y habitait, sans qu'elle frappe d'émerveillement les foules et sans qu'elle éveille l'attention satanique... »

## MARIE PRÉSENTÉE AU TEMPLE

1-56

Je vois Marie entre son père et sa mère et qui chemine par les rues de Jérusalem.

Les passants s'arrêtent pour regarder la belle Enfant toute vêtue d'un blanc de neige et enveloppée dans un très léger tissu. Avec ses dessins de feuillage et de fleurs, plus épais, sur le fond léger du tissu, il me semble que c'est le même qu'avait Anne le jour de sa Purification. Seulement tandis que pour Anne il ne dépassait pas la ceinture, pour Marie, il descend presque jusqu'à terre et l'entoure d'un voile blanc léger et lumineux d'un rare charme.

Le blond des cheveux épars sur les épaules et mieux sur la nuque délicate transparaît là où il n'y a pas de damassure sur le voile, mais seulement le fond très léger. Le voile est maintenu sur le front par un ruban de couleur d'azur très pâle sur lequel, certainement la maman a brodé de petits lys d'argent.

Le vêtement, comme déjà dit, très blanc, descend jusqu'à terre et quand elle marche c'est tout juste si l'on aperçoit ses petits pieds dans les sandalettes blanches. Les petites mains semblent deux pétales de magnolia qui sortent des longues manches. Hors le cercle d'azur du ruban, il n'y a pas d'autre couleur. Tout est blanc. Marie semble vêtue de neige.

Joachim et Anne sont vêtus, lui du même habit qu'à la Purification et Anne d'un violet très sombre. Même le manteau, qui lui couvre la tête, est d'un violet foncé. Elle le tient très baissé sur les yeux. Deux pauvres yeux de maman, rouges pour avoir trop pleuré, qui ne voudraient pas pleurer et ne voudraient surtout pas être vus en larmes, mais qui ne peuvent s'empêcher de pleurer sous le couvert du manteau. Cette précaution vaut pour les passants et même pour Joachim dont du reste l'œil habituellement serein est aujourd'hui mouillé et obscurci par les larmes déjà versées ou qui coulent encore. Il chemine très courbé sous un voile disposé comme un turban dont les ailes latérales descendent le long du visage. Il fait très vieux en ce moment Joachim. À le voir on le prendrait pour le grand-père ou même le bisaïeul de la toute petite qu'il tient par la main. Le chagrin de la perdre donne au pauvre père une démarche traînante, une lassitude de tout son maintien qui le vieillit de vingt ans. Son visage semble, non seulement vieilli, mais celui d'un malade tant il est accablé et triste. La bouche tremble

légèrement, entre deux replis de la peau, très marqués aujourd'hui de chaque côté du nez.

Ils essayent tous les deux de cacher leurs larmes mais, s'ils y réussissent pour beaucoup de gens, c'est impossible pour Marie. À cause de sa petite taille, elle regarde de bas en haut et son regard se porte alternativement sur son père et sa mère. Eux essaient de sourire de leur bouche tremblante et augmentent l'étreinte de leur main sur la petite main de Marie, chaque fois que leur enfant les regarde en souriant. Ils doivent penser : « Voilà une autre fois de moins à voir ce sourire. »

Ils marchent lentement, doucement; ils semblent vouloir allonger le plus possible la route. Tout leur est prétexte pour un arrêt... Mais le parcours doit finalement finir ! Il est sur le point de se terminer. Voilà à ce dernier bout de chemin montant, le mur d'enceinte du Temple. Anne fait entendre un gémissement et serre plus fort la petite main de Marie.

« Anne, aimée, je suis avec toi ! » dit une voix qui sort de l'ombre d'une arcade basse à un croisement de route. Et Élisabeth qui certainement l'attendait, la rejoint et la serre au cœur et, comme Anne pleure, elle lui dit : « Viens, viens un peu dans cette maison amie, puis nous irons ensemble. Zacharie est là. »

Ils entrent tous dans une pièce basse et obscure où brille un grand feu. La maîtresse, une amie certainement d'Élisabeth mais inconnue d' Anne, se retire par politesse pour laisser libre le petit groupe.

« Ne crois pas que je me sois repentie ou que je donne à regret mon trésor au Seigneur » explique Anne à travers ses larmes... « Mais c'est le cœur... Oh ! mon cœur, quelle souffrance il éprouve, mon vieux cœur qui va retourner à sa solitude de mère sans enfants... Si tu le sentais... »

« Je le comprends, mon Anne... Mais tu es bonne et Dieu te reconfortera dans ta solitude. Marie priera pour que Dieu donne la paix à sa mère, n'est-ce pas ? »

Marie caresse les mains maternelles et les baise, elle se les passe sur le visage pour en être caressée et Anne serre entre ses deux mains ce petit visage et le baise, le baise. Elle ne lui a pas encore donné assez de baisers.

Zacharie entre et salue : « Aux justes, la paix du Seigneur. »

« Oui » dit Joachim, « demande pour nous la paix car notre cœur tremble de l'offrir. C'est comme l'offrande d'Abraham (Gn 22, 6) quand il gravissait la montagne, et nous ne trouverons pas une autre offrande pour racheter celle-là. Nous ne le voudrions pas parce que nous sommes fidèles à Dieu. Mais, nous souffrons, Zacharie. Prêtre de Dieu, comprends-nous et ne te scandalise pas. »

« Jamais, au contraire votre douleur, qui sait ne pas dépasser les bornes de ce qui est permis et vous porter à l'infidélité, m'enseigne à aimer le Très-Haut. Mais ayez confiance. La prophétesse Anne aura grand soin de cette fleur de David et d'Aaron. En ce moment, c'est l'unique lys de sa descendance sainte que David ait au Temple. On en prendra soin comme d'une perle de roi. Le temps vient à son terme et les mères de la descendance de David devraient avoir souci de consacrer leurs filles au Temple, puisque c'est d'une vierge de la race de David que sortira le Messie ; à cause de la diminution de la foi, les places réservées aux vierges sont vides. Il y en a trop peu au Temple, et de race royale aucune depuis qu'en est sortie, il y a maintenant trois ans, Sara d'Élisée qui s'est mariée. Il est vrai qu'il manque encore six lustres pour arriver à l'époque, mais... Eh bien ! Espérons que Marie sera la première de plusieurs vierges "davidiennes" devant le Voile Sacré. Et puis... qui sait ?... » Zacharie n'ajoute rien d'autre, mais pensif il regarde Marie. Puis il reprend : « Moi aussi je veillerai sur elle. Je

suis prêtre et j'ai mes entrées. J'en profiterai pour cet ange. Et Élisabeth viendra souvent la voir... »

« Oh ! pour sûr ! J'ai grand besoin de Dieu et je viendrai le dire à cette Enfant pour qu'elle le dise à l'Éternel. »

Anne a repris son courage. Élisabeth, pour la remonter encore plus, lui demande : « N'est-ce pas ton voile d'épouse ? Ou bien as-tu filé du nouveau byssus ? »

« C'est mon voile, je le consacre avec elle au Seigneur. Je n'y vois plus clair... et puis les ressources ont bien diminué à cause des impôts et des revers de fortune... Je ne pouvais faire de lourdes dépenses. J'ai seulement préparé un riche trousseau pour son séjour à la Maison de Dieu et pour après... parce que je pense que ce ne sera pas moi qui l'habillerai pour ses noces... et je veux que ce soit toujours la main de sa maman, même froide et inerte, qui la pare pour son mariage et lui file les linges et les vêtements d'épouse. »

« Oh ! pourquoi ces tristes pensées ? »

« Je suis vieille, cousine. Jamais, comme sous le poids de cette douleur, je ne l'avais ressenti. Les dernières forces de ma vie, je les ai données à cette fleur, pour la porter et la nourrir, et maintenant... maintenant... la douleur de la perdre souffle sur ces dernières forces et les dissipe. »

« Il ne faut pas parler comme ça, à côté de Joachim. »

« Tu as raison. Je penserai à vivre pour mon homme. »

Joachim a fait semblant de ne rien entendre, attentif à Zacharie, mais il a entendu et pousse un profond soupir, les yeux mouillés de larmes.

« Nous sommes exactement entre la troisième et la sixième heure, je crois que ce serait le moment d'aller » dit Zacharie.

Ils se lèvent pour remettre les manteaux et partir. Mais, avant de sortir, Marie s'agenouille sur le seuil, bras ouverts : un petit chérubin qui implore :

« Père ! Mère ! Votre bénédiction ! »

Elle ne pleure pas, la courageuse petite, mais ses petites lèvres tremblent et la voix, brisée par un sanglot retenu, a plus que jamais le gémissement tremblant de la tourterelle. Le visage est plus pâle et l'œil a un regard d'angoisse résignée. Plus fort, jusqu'à devenir insoutenable, sans en souffrir profondément, je le verrai au Calvaire et au Sépulcre.

Les parents la bénissent et la baisent, une, deux, dix fois. Ils ne peuvent s'en rassasier... Élisabeth pleure silencieusement et Zacharie bien qu'il ne veuille pas le montrer est profondément remué.

Ils sortent, Marie entre son père et sa mère comme auparavant. Par devant, Zacharie et sa femme. Les voilà à l'intérieur des murs du Temple.

« Je vais chez le Souverain Prêtre. Vous, montez jusqu'à la grande terrasse. »

Ils traversent trois cours et trois porches superposés. Les voilà au pied d'un vaste cube de marbre couronné d'or. Chaque coupole convexe qui ressemble à une moitié d'une énorme orange resplendit au soleil qui, maintenant, sur le midi, tombe à pic sur une vaste cour entourant un bâtiment majestueux, et remplit le vaste palier et l'escalier monumental qui conduit au Temple. Seul le portique qui fait face au perron le long de la façade est à l'ombre et la gigantesque porte de bronze et d'or est encore plus sombre et solennelle contrastant avec tant de lumière.

Marie paraît encore plus comme neige sous ce grand soleil. La voilà au pied de l'escalier. Entre son père et sa mère. Comme le cœur doit leur battre à tous les trois ! Élisabeth est à côté d'Anne, mais un peu en retrait d'un demi pas.

Un son de trombe argentin et la porte tourne sur ses gonds. On dirait le son d'avertissement d'une cithare pendant que la porte tourne sur les sphères de bronze. L'intérieur du Temple apparaît avec ses lampes au fond et un cortège s'avance vers la porte, venant de l'intérieur. Un cortège majestueux avec sonnerie de trompettes d'argent, nuages d'encens et lumières.

Le voilà au seuil. En avant, celui qui devait être le Souverain Prêtre. Un vieillard solennel, vêtu de lin très fin et par-dessus ce premier vêtement une tunique plus courte, de lin aussi, et pardessus encore une sorte de chasuble, quelque chose d'intermédiaire entre la chasuble et l'habit des diacres, multicolore : pourpre et or, violet et blanc s'y alternent et brillent comme des gemmes au soleil ; deux gemmes authentiques, par-dessus tout cela brillent encore plus vivement à la hauteur des épaules. Ce sont peut-être des boucles avec leurs chatons précieux. Sur la poitrine, une large plaque toute étincelante de gemmes soutenue par une chaîne d'or. Des pendentifs et autres ornements brillent en bas de la tunique courte et l'or éclate sur le front à la partie supérieure d'une coiffure qui me rappelle celle des prêtres orthodoxes, leur mitre arrondie au lieu d'être pointue comme celle des catholiques.

Le solennel personnage avance seul, en avant jusqu'au commencement du perron, dans la lumière dorée du soleil qui le rend encore plus splendide. Les autres attendent, rangés en cercle en dehors de la porte, sous le portique ombragé. À gauche, il y a un groupe de jeunes filles en vêtements blancs avec la prophétesse Anne et d'autres femmes âgées, certainement des maîtresses.

Le Souverain Prêtre a regardé la Petite et sourit. Elle devait lui paraître bien petite au pied de ce perron digne d'un temple égyptien ! Il lève, en priant, les bras au ciel. Tous baissent la tête comme anéantis devant la majesté sacerdotale en communion avec la Majesté Éternelle. Puis, voilà. Un signe à Marie.

Et elle se sépare de son père et de sa mère et elle monte, comme fascinée, elle gravit les marches. Elle sourit. Elle sourit à l'ombre du Temple là où descend le Voile précieux... Elle est en haut du perron aux pieds du Souverain Prêtre qui lui pose les mains sur la tête. La victime est agréée. Quelle hostie plus pure avait jamais vu le Temple ?

Puis, il se retourne et lui mettant la main sur l'épaule comme pour la conduire à l'autel, elle, l'Agnelle sans tache, il la mène vers la porte du Temple. Avant de la faire entrer, il lui demande :

« Marie de David, est-ce ton vœu ? ».

Un « oui » argentin lui répond, il s'écrie : « Entre, alors, marche en ma présence et sois parfaite. »

Et Marie entre et l'ombre l'engloutit, puis le groupe des vierges et des maîtresses, suivi de celui des lévites, la dérobe toujours plus, la sépare...

Elle n'y est plus... Maintenant, avec un son harmonieux, la porte roule sur ses gonds. Une ouverture, de plus en plus étroite laisse voir le cortège qui se dirige vers le Saint. Maintenant, ce n'est plus qu'une fente, puis plus rien, c'est la clôture.

Au dernier accord des gonds sonores répond un sanglot des deux vieillards et un cri unique : « Marie ! Fille ! » et puis deux gémissements qui s'entrecroisent :

« Anne ! », « Joachim ! » et ils concluent : « Rendons gloire au Seigneur qui la reçoit dans sa Maison et la conduit sur sa route ».



« L'ÉTERNELLE VIERGE N'A EU QU'UNE SEULE PENSÉE :  
ADRESSER VERS DIEU SON CŒUR »

1-61

Jésus dit :

« Le Souverain Prêtre avait dit : "Marche en ma présence et sois parfaite", Le Souverain Prêtre ne savait pas qu'il parlait à la Femme, qui pour la perfection n'était inférieure qu'à Dieu seul. Mais il parlait au nom de Dieu et pour cette raison, sacré était l'ordre qu'il donnait. Toujours sacré, mais spécialement pour celle qui était la Pleine de Sagesse.

Marie avait mérité que la "Sagesse la prévînt et se montrât à Elle tout d'abord" parce que "dès le commencement de sa journée, Elle avait veillé à sa porte, et désirant s'instruire, *pour amour*, Elle voulait être pure pour obtenir l'amour parfait et mériter d'avoir la Sagesse pour maîtresse".

Dans son humilité, elle ne savait pas qu'elle la possédait avant d'être née, et que son union avec la Sagesse ne faisait que continuer les divins battements de son cœur au Paradis. Elle ne pouvait pas imaginer cela. Et quand dans le silence de son cœur, Dieu lui disait des paroles sublimes, elle s'humiliait à l'idée que c'était des pensées d'orgueil et, levant vers Dieu un cœur innocent, elle disait : "Aie pitié de ta servante, Seigneur" !

Oh ! vraiment la Vraie Sage, l'Éternelle Vierge n'a eu qu'une seule pensée dès l'aube de sa journée : "Adresser vers Dieu son cœur, dès le matin de sa vie et veiller pour le Seigneur, en priant en présence du Très-Haut" , demandant pardon pour la faiblesse de son cœur, comme son humilité le lui suggérait de croire, ne sachant pas qu'elle anticipait les demandes de pardon pour les pécheurs, qu'elle ferait plus tard au pied de la Croix, en même temps que son Fils mourant.

"Quand plus tard le Grand Seigneur Le voudra, Elle sera remplie de l'Esprit d'intelligence" et comprendra alors sa sublime mission. Pour l'heure, ce n'est qu'une petite fille, qui dans la paix sacrée du Temple lie, "relie" de plus en plus étroitement, ses conversations, ses affections, ses souvenirs à Dieu.

Ceci pour tout le monde. »

MORT DE JOACHIM ET D'ANNE

1-62

Jésus dit :

« Comme un rapide crépuscule d'hiver où un vent de neige accumule les nuages dans le ciel, la vie de mes grands-parents connut rapidement la nuit, depuis que leur Soleil s'était fixé, pour y resplendir devant le Rideau Sacré du Temple.

Mais n'est-il pas dit : "La Sagesse inspire la vie en ses fils, prend sous sa protection ceux qui la cherchent... Qui l'aime, aime la vie et qui veillera pour elle se réjouira de sa paix. Qui la possède aura la vie en héritage... Qui la sert obéira au Saint et qui l'aime est bien aimé de Dieu... S'il croit en elle, il l'aura en héritage, héritage qui sera confirmé aux descendants pour qu'elle l'accompagne dans l'épreuve. Il sera d'abord l'objet d'un choix de Dieu, puis Dieu lui enverra craintes, peurs et épreuves, la flagellation de sa discipline pour le former jusqu'à ce qu'il l'ait éprouvé dans ses pensées et puisse se fier de Lui. Mais après cela Il l'affermira, reviendra à lui par des chemins droits et le

rendra content. Il lui découvrira ses secrets, mettra en lui des trésors de science et d'intelligence au sein de la justice" (Si 4, 11-18) ?

Oui, tout cela a été dit. Les Livres sapientiaux conviennent à tous les hommes qui y trouvent le miroir de leur conduite et un guide, mais heureux ceux que l'on peut reconnaître parmi les amants spirituels de la Sagesse.

Je me suis entouré de sages, dans ma parenté mortelle. Anne, Joachim, Joseph, Zacharie et plus encore Élisabeth et puis le Baptiste, ne sont-ils pas là de vrais sages ? Je ne parle pas de ma Mère en qui la Sagesse possédait sa demeure.

De la jeunesse à la tombe, la Sagesse avait inspiré une manière de vivre agréable à Dieu à mes grands-parents. Comme une tente qui protège de la fureur des éléments déchaînés, elle les avait protégés contre le danger du péché. La sainte crainte de Dieu est à la base de l'arbre de la sagesse d'où s'élançe avec toutes ses branches pour rejoindre à son sommet l'amour tranquille dans sa paix, l'amour paisible dans sa sécurité, l'amour sûr de lui dans sa fidélité, l'amour fidèle dans sa force, l'amour total, généreux, actif des saints.

"Qui aime la Sagesse, aime la vie et possède en héritage la Vie" dit l'Ecclésiastique. Mais cela se rattache à ma parole : "Qui perdra sa vie par amour de Moi, la sauvera" (Mt 8, 35 ; Mc 16, 25 ; Lc 9, 24 ; 17, 33 ; Jn 12, 25)<sup>9</sup>. C'est qu'il n'est pas question de la pauvre vie de cette terre, mais de la vie éternelle, non des joies d'une heure, mais des joies immortelles.

En ce sens Joachim et Anne l'ont aimée et elle fut avec eux dans leurs épreuves. Combien, parmi vous, sans être complètement mauvais voudraient n'avoir jamais à pleurer ni à souffrir ! Combien d'épreuves ne rencontrèrent pas ces justes qui méritèrent d'avoir pour fille Marie !

La persécution politique qui les chassa de la terre de David en les appauvrissant sans mesure. La tristesse de voir s'écouler les années sans qu'une fleur leur dise : "Je vous continue". Et après, la crainte que l'ayant eue à un âge avancé, il était certain qu'ils ne verraient pas s'épanouir en elle la femme. Et puis devoir l'arracher de leur cœur pour la porter à l'autel de Dieu. Et encore vivre, dans un silence plus pesant, alors qu'ils s'étaient habitués au chant de leur petite tourterelle, au bruit de ses petits pas, aux sourires et aux baisers de leur créature... et attendre avec ces souvenirs l'heure de Dieu. Et encore, et encore. Maladies, calamités des intempéries, insolences des puissants... tant de coups de bélier dans le faible castel de leur modeste prospérité. Et ce n'est pas tout : le souvenir pénible de leur enfant si lointaine qui reste seule et pauvre et qui, malgré leur sollicitude et leurs sacrifices, n'aura qu'un reste du bien paternel. Et en quel état le trouvera-t-elle si, pendant des années encore il reste inculte, fermé, attendant qu'elle revienne ? Craintes, peurs, épreuves et tentations. Et fidélité, fidélité, fidélité toujours à Dieu. La tentation la plus forte : ne pas se refuser le réconfort de la présence de leur fille auprès de leur vie à son déclin.

*Mais les enfants appartiennent à Dieu, d'abord, avant d'appartenir à leurs parents.* Et tout fils peut dire ce que j'ai dit à ma Mère : "Ne sais-tu pas que je dois veiller aux intérêts du Père du Ciel" (Lc 2, 49) ? Et chaque mère, chaque père doit, pour savoir quelle attitude observer, regarder Marie et Joseph au Temple, Anne et Joachim dans leur maison de Nazareth qui se fait chaque jour plus vide et plus triste, mais dans laquelle une seule chose ne s'affaiblit pas, mais ne cesse de grandir : la sainteté de deux cœurs, la sainteté de leur union.

Que reste-t-il à Joachim infirme et à Anne sa dolente épouse pour éclairer leurs longues et silencieuses soirées de vieillards qui attendent la mort ? Les petits vête-

<sup>9</sup> D'après les travaux d'Adèle Plamondon : Concordances bibliques.

ments, les premières sandalettes, les pauvres joujoux de leur petite qui est si loin et puis les souvenirs, les souvenirs, les souvenirs. Et avec eux une paix qui vient leur dire : "Je souffre, mais j'ai accompli mon devoir d'amour envers Dieu".

Et alors voilà une joie surhumaine qui brille d'une lumière céleste, inconnue aux gens du monde. Elle ne pâlit pas du fait qu'elle tombe sur paupières flétries, sur deux yeux qui se meurent, mais à la dernière heure resplendit davantage et illumine des vérités restées au dedans de leur âme tout le temps de la vie, enfermées comme des papillons dans leurs cocons, ne manifestant leur existence que par des suaves mouvements faits de légers éclairs ; mais maintenant elles ouvrent leurs ailes de soleil et montrent les paroles qui les décorent. Et la vie s'éteint dans la connaissance d'un avenir bienheureux pour eux et pour leur descendance pendant que sur leurs lèvres s'épanouit une dernière bénédiction pour leur Dieu.

Telle fut la mort de mes grands-parents, comme la méritait leur sainte vie. À cause de leur sainteté, ils ont mérité d'être les premiers gardiens de l'Aimée de Dieu. Ce n'est que quand un Soleil vint les éclairer au déclin de leur vie qu'ils eurent la pleine vision de la grâce que Dieu leur avait faite. À cause de leur sainteté Anne n'éprouva pas les souffrances de l'enfantement mais donna extatiquement le jour, après l'avoir portée, à la Sans Faute. Pour tous deux, ce ne fut pas l'agonie, mais la langueur d'une vie qui s'éteint comme s'éteint une étoile quand le soleil se lève à l'aurore. Et s'ils n'eurent pas la consolation de me posséder, Moi, la Sagesse Incarnée, comme l'eut Joseph, J'étais près d'eux, Invisible Présence, leur disant de sublimes paroles, penché sur leur oreiller pour les endormir dans la paix, en attendant le triomphe.

Quelqu'un dira : "Pourquoi n'ont-ils pas dû souffrir pour engendrer et mourir puisqu'ils étaient fils d'Adam" ? Je leur répons : "Si pour s'être approchés de Moi présent dans le sein de ma Mère, le Baptiste, fils d'Adam et conçu avec le péché d'origine, fut sanctifié avant de naître, n'aurait-elle eu aucune grâce la mère sainte de la Toute Sainte que la Tache n'avait pas touchée, de Celle qui était la Préservée de Dieu et qui portait Dieu avec elle en son esprit presque divin et en son cœur encore embryonnaire, jamais séparée de Dieu depuis le moment où le Père la pensa, qui fut conçue dans un sein qui revint à posséder Dieu en plénitude au Ciel pour une éternité glorieuse" ?

À celui-ci je répons : "La droiture de la conscience procure une mort sereine et les prières des saints vous obtiennent pareille mort".

Joachim et Anne avaient derrière eux toute une vie de droiture. Au moment de la mort, elle se découvrait à eux comme un panorama paisible, comme un chemin qui les amenait au Ciel. Et puis, ils avaient la Sainte en oraison devant le Tabernacle de Dieu. Elle priait pour ses parents éloignés d'elle qui venaient pour elle après Dieu, le Bien Suprême, mais aimés, comme le veut la Loi et aussi le cœur humain, mais d'un amour surnaturellement parfait. »

Jésus dit : [...]

« *La sainteté ne supprime pas la douleur.* Marie dans sa sainteté immaculée souffrit cruellement à la mort de ses parents qu'elle ne put consoler de ses baisers. Tu vois comme tu lui ressembles ? Dans son âme si parfaite que seul Dieu surpasse, Marie sut aimer et souffrir comme nul autre, *car la sainteté, étant le perfectionnement de toutes les bonnes sensibilités du cœur, elle apporte une augmentation de la capacité d'aimer et de souffrir, d'autant plus grande que l'âme est plus sainte.* Et l'âme de Marie était supérieurement sainte.

Eh bien ! Je te donne cette Femme, à *qui ne fut épargnée aucune douleur* - et personne comme elle ne méritait davantage d'en être exemptée, puisqu'elle était immacu-

lée et donc libre du poids de la souffrance causée par la faute d'Adam - cette Femme qui a versé tant de larmes pour tant de deuils et qui s'est vu enlever père, mère, époux et Fils par la mort, Je te la donne pour Véronique et Je te la donne pour maman. »

1-66

### « TU DEVRAIS ÊTRE LA MÈRE DU CHRIST »

C'est seulement hier soir, vendredi, que mon âme a été éclairée pour la vision. Je n'ai vu autre chose que :

Une toute jeune Marie, une Marie de douze ans au plus. Son petit visage n'a plus la rondeur qui caractérise l'enfance, mais déjà on devine les traits de la femme dans l'ovale qui se dessine. Les cheveux aussi ne tombent plus épars sur la nuque avec leurs boucles légères ;

mais ils sont rassemblés en deux lourdes tresses d'un or très pâle - ils paraissent mêlés d'argent tellement ils sont clairs - sur les épaules et descendent jusqu'aux hanches. Le visage est plus réfléchi, plus mûr, bien que ce soit toujours le visage d'une enfant, d'une belle et pure enfant. Elle est toute vêtue de blanc. Elle coud dans une toute petite pièce, petite et toute blanche. De la fenêtre ouverte on découvre l'édifice imposant et central du Temple et puis toute la descente des escaliers des petites cours, des portiques et, au-delà de la muraille d'enceinte, la cité avec ses rues, ses maisons, ses jardins et au fond le sommet bosselé du Mont des Oliviers.

Elle coud et chante à mi-voix. Je ne sais si c'est un chant sacré. Le voici :

« Comme, en un clair miroir d'eau, une étoile,  
Tout au fond de mon cœur, brille et se dévoile.  
Depuis mon enfance elle est en moi toujours  
Et, avec toute suavité, me guide avec amour.  
C'est un chant au fond de mon cœur  
Mais d'où peut-il jamais venir ?  
Ô homme tu ne le sais pas.  
Il vient d'où le Saint repose.  
Je regarde mon étoile claire  
Tout en ne voulant pas aucune chose qui n'est pas  
même si c'était la plus douce et plus chère.  
Rien pour moi que sa douce clarté qui est tout à moi.  
Tu m'as portée du haut des Cieux,  
Étoile, en un sein maternel.  
En moi Tu vis, à présent, mais au-delà des voiles,  
Je te vois, glorieuse image du Père.  
Quand me donneras-Tu l'honneur  
D'être l'humble servante du Sauveur ?  
Envoie du Ciel, envoie-nous le Messie.  
Reçois, ô Père Saint, l'offrande de Marie. »

Marie se tait, sourit et soupire, puis se plie à genoux en prière. Son petit visage n'est que lumière. Le regard levé vers l'azur merveilleux d'un beau ciel d'été, elle semble en attirer sur elle toute la lumière et en être irradiée. Ou, mieux encore, il semble que de l'intérieur un soleil caché illumine de ses clartés et allume la neige à

peine rosée de la chair de Marie et puis se répand sur les choses et sur le soleil qui illumine la terre, en la bénissant et lui promettant tant de bien.

Pendant que Marie va se lever après sa prière d'amour, sur son visage persiste la clarté de l'extase. À ce moment entre la vieille Anne de Phanuel. Elle s'arrête interdite ou, pour le moins, surprise de l'acte et de l'aspect de Marie. Elle l'appelle : « Marie » et l'adolescente se retourne avec un sourire, différent, mais toujours si beau ; elle salue : « Anne, la paix pour toi. »

« Tu priais ? Tu n'as jamais assez prié ? »

« La prière me suffirait. Mais je parle avec Dieu. Anne, tu ne peux savoir comme je Le sens près de moi. Plus que proche : en mon cœur. Que Dieu me pardonne pareil orgueil, mais je ne me sens jamais seule. Tu vois ? Là, dans cette Maison d'or et de neige, derrière le double Rideau, se trouve le Saint des Saints. Et jamais aucun œil, si ce n'est celui du Souverain Prêtre, ne peut s'arrêter sur le Propitiatoire sur lequel repose la gloire du Seigneur. Mais je n'ai pas besoin de regarder avec tout le respect de mon âme qui le vénère ce double Voile brodé que font vibrer les ondes des chants des vierges et des lévites, et qui répand les effluves des précieux encens comme pour en percer l'épaisseur et permettre de voir le Témoignage. Bien sûr que je le regarde ! Ne crains pas que je ne le regarde pas avec respect, comme un fils d'Israël. Ne crains pas que l'orgueil m'aveugle en me faisant penser ce que je te dis maintenant. Je le regarde et il n'y a pas d'humble serviteur du peuple de Dieu qui regarde plus humblement la maison de son Seigneur, plus humblement que moi qui suis convaincue d'être la plus insignifiante de tous. Mais que vois-je ? Un voile. Qu'est-ce que je me représente au delà du Voile ? Un Tabernacle. Et quoi dans le Tabernacle ? Mais si je porte mes regards au fond de mon cœur, je vois Dieu resplendir dans sa gloire d'amour qui me dit : "Je t'aime" et moi, je Lui dis : "Je t'aime" et je me fonde et me renouvelle à chaque battement de mon cœur en ce baiser réciproque...

Je suis au milieu de vous, maîtresses et compagnes bien chères, mais un cercle de flamme m'isole de vous. Dans le cercle : Dieu et moi. Et je vous vois à travers le Feu de Dieu et c'est ainsi que je vous aime... Mais, je ne puis pas vous aimer selon la chair ni je pourrai aimer personne selon la chair. Mon seul amour est Celui-là qui M'aime et selon l'esprit. Je connais mon sort. La Loi séculaire d'Israël veut faire de toute vierge une épouse et de toute épouse une mère. Mais moi qui suis soumise à la Loi, j'obéis à la Voix qui me dit : "Je te veux". Vierge je suis et resterai. Comment le pourrai-je ? Cette voix, Invisible Présence près de moi, M'apportera son aide car c'est Elle qui le veut. Je ne crains pas.

Je n'ai plus de père, ni de mère... Et il n'y a que l'Éternel qui sache en quelle douleur s'est consumé ce que j'avais d'humain. Ça été une douleur cruelle, plus que cruelle. Maintenant je n'ai plus que Dieu. Je Lui obéis donc aveuglément... Mais je l'aurais fait, contre père et mère, parce que la Voix m'enseigne que qui veut La suivre doit passer au-delà des ordres des parents, amoureuses gardes de ronde autour des murs qui protègent leur enfant mais qui la veulent conduire au bonheur par leur chemin à eux, ne sachant pas qu'il y a d'autres voies qui conduisent à une joie infinie... J'aurais abandonné vêtements et manteau pour suivre la Voix qui me dit : "Viens, ô mon Aimée, ô mon Épouse". J'aurais tout laissé ; et les perles de mes larmes, car j'aurais pleuré de devoir désobéir, et les rubis de mon sang, car j'aurais même défié la mort pour suivre la Voix qui appelle, ils leur auraient dit qu'il y a quelque chose de plus grand de l'amour d'un père et d'une mère et plus doux encore : c'est la Voix de Dieu. Mais, maintenant sa volonté m'a dégagée aussi des liens de la piété filiale. D'ailleurs ils ne m'auraient pas tenue captive. Mes parents étaient deux justes et Dieu leur parlait au

fond du cœur comme Il me parle à moi. Ils auraient suivi le chemin de la justice et de la vérité. Quand je pense à eux, je les vois dans le repos, auprès des Patriarches et je hâte par mon sacrifice l'avènement du Messie qui leur ouvrira les portes du Ciel. Sur la terre, c'est moi qui me tiens debout, ou plutôt c'est Dieu qui dirige sa pauvre servante en lui disant ses ordres. Et moi, je les accomplis, car c'est mon bonheur de les accomplir. Quand l'heure sera venue, je dirai à l'époux mon secret... et lui l'accueillera. »

« Mais Marie... quelles paroles trouveras-tu pour le persuader ? Tu auras contre toi l'amour d'un homme, la Loi et la vie. »

« Avec moi j'aurai Dieu... Dieu ouvrira à la lumière le cœur de mon époux... La vie perdra l'aiguillon des sens et deviendra une fleur pure qui exhalera le parfum de la charité. La Loi... Anne ne m'appelle pas blasphématrice, mais je pense que la Loi va changer. Qui le fera, si elle est divine ? Celui qui seul en a le pouvoir : Dieu. Le temps est proche, plus que vous ne le pensiez, je vous le dis. En lisant Daniel (Dn 9, 24-27) une grande clarté s'est faite en moi, venant du centre de mon cœur et mon esprit a compris le sens de ses secrètes paroles. Elles seront abrégées, les soixante dix semaines à cause des prières des justes. Il sera changé le nombre des années ? Non. La Prophétie ne ment pas. Mais non pas le cours du soleil, mais celui de la lune est la mesure du temps prophétique. Pour cela je vous dis : "Toute proche est l'heure où on entendra vagir le Fils d'une Vierge".

Oh ! que je voudrais que cette Lumière qui m'aime et qui me dit tant de choses, me dise où est l'heureuse Vierge qui enfantera le Fils de Dieu et le Messie de son Peuple ! Je marcherais pieds nus et je parcourrais la terre. Ni froid, ni gel, ni poussière, ni canicule, ni fauves, ni faim ne m'arrêteraient pour la rejoindre et lui dire : "Accorde à ta servante et à la servante des serviteurs du Christ de vivre sous ton toit. Je tournerai la meule et le pressoir, mets-moi comme esclave à la meule, comme bergère à ton troupeau, à laver les langes de ton Enfant, aux cuisines, aux fours... où tu veux, mais accueille-moi. Que je le voie ! Que j'entende sa voix ! Que j'en reçoive un regard". Et, si elle ne veut pas de moi, mendicante, à sa porte, je vivrai d'aumônes et de railleries sans un toit, exposée au bivouac et aux grandes chaleurs, pour entendre la voix du Messie enfant et l'écho de ses éclats de rire. Et puis, Le voir passer... et peut-être un jour recevrai-je de Lui l'aumône d'un pain... Oh ! si la faim me torture l'estomac et si je me sens défaillir après un si long jeûne, *je ne mangerai pas ce pain*. Je le serrerai comme un sachet de perles contre mon cœur et je le baiserais pour sentir le parfum de la main du Christ et je n'aurai plus ni faim, ni froid, parce que ce contact me donnerait extase et chaleur, extase et nourriture... »

« Tu devrais être la Mère du Christ, toi qui L'aimes à ce point ! C'est pour cela que tu veux rester vierge ? »

« Oh ! non. Je suis misère et poussière. Je n'ose lever le regard vers la Gloire. C'est pour cela que, plus que le double Voile derrière lequel je sais qu'est l'invisible Présence de Jéhovah, j'aime regarder au dedans de mon cœur. Là est le Dieu terrible du Sinaï ; ici, en moi, je vois notre Père, un Visage qui resplendit d'amour, qui me sourit et me bénit parce que je suis toute petite comme un oisillon que le vent soulève sans en sentir le poids et faible comme la tige du muguet sauvage qui ne sait que fleurir et parfumer et n'oppose au vent que la douceur de sa force parfumée et pure. Dieu, mon vent d'amour ! Non, je n'ai pas cette ambition, mais à celui qui naîtra de Dieu et d'une Vierge, au Saint du Très Saint ne peut plaire que ce que au Ciel il a choisi pour sa Mère, et ce qui sur la terre Lui parle du Père céleste : la Pureté. Si la Loi méditait cela, si les rabbis qui l'ont amplifiée avec toutes les subtilités de leur enseignement, tournaient leurs esprits vers des horizons plus élevés et se plongeaient dans le surna-

turel, laissant de côté l'humain et l'utile, oubliant le But suprême de leurs recherches, ils devraient surtout orienter leur enseignement vers la Pureté pour que le Roi d'Israël la trouve à son arrivée. Avec l'olivier du Pacifique, les palmes du Triomphateur, répandez des lys et des lys et des lys...

Que de Sang devra-t-Il répandre pour nous racheter, le Sauveur ! Combien ! Des mille et mille blessures qu'Isaïe vit sur l'Homme des douleurs (Is 53, 5), voici que tombe, comme la rosée d'un vase poreux, une pluie de Sang. Qu'il ne tombe pas où il y a profanation et blasphèmes, ce Sang divin, mais dans les calices d'odorante pureté qui L'accueillent et Le recueillent pour Le répandre sur les malades d'esprit, sur les âmes lépreuses, sur tous ceux qui, pour Dieu, sont morts. Donnez des lys, donnez des lys pour essuyer, avec la blanche robe des pures pétales, la sueur et les larmes du Christ ! Donnez des lys, donnez des lys, pour l'ardeur de sa fièvre de Martyr ! Oh ! Où sera-t-il le Lys qui Te portes ? Où celui qui éteindra ta soif ? Où sera-t-il celui qui se teindra de ton Sang et mourra de douleur Te voyant mourir ? Où celui qui pleurera sur ton Corps exsangue ? Oh ! Christ ! Oh ! Christ ! Mon Soupir !... » Marie se tait fondue en pleurs, effondrée.

Anne se tait quelque temps, puis de sa voix blanche de femme âgée, émue elle dit : « As-tu autre chose à m'enseigner, Marie ? » Marie revient à elle. Elle doit croire dans son humilité que sa maîtresse la blâme et dit : « Oh ! pardon ! Tu es maîtresse, je suis un pauvre rien, mais cette parole me jaillit du cœur. J'ai beau la surveiller pour ne pas parler. Mais c'est comme un fleuve qui dans son impétuosité croissante rompt les digues. Je suis prise et voilà elle a débordé. Ne tiens pas compte de mes paroles et mortifie ma présomption. Les paroles mystérieuses devraient rester dans l'arche secrète du cœur que Dieu bénéficie par sa bonté. Je le sais. Mais elle est si douce cette Invisible Présence que j'en suis toute ivre... Anne, pardonne à ta petite servante ! »

Anne la serre contre son cœur. Tout le vieux visage ridé tremble et brille sous les pleurs. Les larmes s'insinuent entre les rides comme fait l'eau sur un terrain accidenté avant de se transformer en un tremblotant marécage. Mais la vieille maîtresse ne provoque pas le rire : bien plutôt, elle fait naître la plus grande vénération.

« ELLE REVOYAIT TOUT CE QUE SON ESPRIT AVAIT VU EN DIEU »

1-71

Jésus dit :

« Marie se rappelait de Dieu. Elle rêvait Dieu. *Elle croyait rêver. Elle ne faisait que revoir tout ce que son esprit avait vu dans la splendeur du Ciel de Dieu, à l'instant où elle avait été créée pour être unie à la chair conçue sur la terre.* Elle partageait avec Dieu, bien que d'une manière très inférieure, comme la justice l'exigeait, une des propriétés de Dieu : celle de se souvenir, de voir et de prévoir par l'attribut d'une intelligence puissante et parfaite parce qu'elle n'était pas blessée par la Faute.

L'homme est créé à l'image et à la ressemblance de Dieu. Une des ressemblances réside dans la possibilité pour l'esprit de se souvenir, de voir et de prévoir. Ceci explique la possibilité de lire dans le futur. Cette faculté s'exerce de par le vouloir de Dieu, très souvent d'une manière directe, d'autres fois par un souvenir qui se lève comme le soleil sur une matinée, éclairant un point précis de l'horizon des siècles, déjà observé au sein de Dieu. Ce sont des mystères qui sont trop élevés pour que vous puissiez les comprendre pleinement.

Mais réfléchissez. Cette Intelligence Suprême, cette Pensée qui connaît tout, cette Vue qui voit tout, qui vous a créés d'un acte de sa volonté et d'un souffle de son amour

infini, en vous faisant ses fils par votre origine, ses fils aussi par votre destinée, peut-Elle vous donner une chose qui soit différente de Lui ? Il vous la donne en partie infinitésimale, parce que la créature ne saurait contenir le Créateur. Mais cette participation est complète et parfaite en son infinie petitesse.

Quel trésor d'intelligence Dieu n'avait-Il pas donné à l'homme, à Adam ! La faute l'a amoindri, mais mon Sacrifice le rétablit et ouvre les splendeurs de l'Intelligence, ses fleuves, sa science. Oh ! sublimité de l'esprit humain uni par la Grâce à Dieu, partageant avec Lui sa capacité de connaissance !... *De l'esprit humain uni par la Grâce à Dieu.*

Il n'existe pas d'autre mode de connaissance. Qu'ils le rappellent ceux qui recherchent curieusement des secrets qui dépassent les capacités humaines. Toute connaissance de ce genre qui ne vient pas d'une âme en état de grâce - et elle n'est pas en grâce une âme qui s'oppose à la Loi de Dieu dont les ordres sont bien clairs - ne peut venir que de Satan. Il est difficile qu'elle corresponde à la vérité dans la mesure où elle se réfère aux arguments humains et n'y correspondent *jamaïs* dans la mesure où elle se réfère au supra humain, parce que le Démon est le père du mensonge et il entraîne avec lui sur le sentier du mensonge. Il n'y a aucune autre méthode pour connaître le vrai, que celle qui vient de Dieu. Il nous parle et dit ou rappelle à notre mémoire, comme un père rappelle à son fils un souvenir qui a trait à la maison paternelle et nous dit : "Te rappelles-tu quand avec moi tu as fait telle chose, tu as vu ceci, entendu cela ? Te rappelles-tu quand tu as reçu mon baiser à ton départ ? Te rappelles-tu quand tu as vu pour la première fois le soleil éclatant de mon visage sur ton âme vierge sitôt créée et encore pure, parce qu'à peine sortie de Moi, de la souillure qui t'a ensuite amoindri ? Te souviens-tu quand tu as compris dans un battement d'amour de ton cœur, ce que c'est que l'Amour ? Quel est le mystère de notre Être et Procéder" ? Et là, où la capacité limitée de l'homme en état de grâce ne peut parvenir, voilà l'Esprit de science qui parle et instruit.

Mais pour posséder l'Esprit, il faut la Grâce. Mais, pour posséder la Vérité et la Science, il faut la Grâce. Pour avoir avec soi le Père, il faut la Grâce. C'est la Tente où les Trois Personnes établissent leur demeure, le Propitiatoire sur lequel se pose l'Éternel et parle, non pas de l'intérieur d'une nuée, mais en dévoilant sa Face à son fils fidèle.

Les saints se ressouviennent de Dieu, des paroles entendues dans la Pensée Créatrice, et que la Bonté fait ressusciter en leurs cœurs pour les élever comme des aigles, dans la contemplation du Vrai, dans la connaissance du Temps.

Marie était la Pleine de Grâce. Toute la Grâce Une et Trine était en Elle. Toute la Grâce Une et Trine la préparait comme Épouse aux Noces, comme Lit Nuptial pour sa Descendance, comme Divine pour sa Maternité et à sa mission. C'est Elle qui ferme le cycle des Prophétesses de l'Ancien Testament et ouvre celui des "porte-parole de Dieu" dans le Nouveau Testament.

Arche véritable de la Parole de Dieu, en regardant en son sein, éternellement inviolé, Elle découvrait, tracées par le Doigt de Dieu sur son cœur immaculé, les paroles de la Science éternelle et se souvenait, comme tous les saints, de les avoir entendues lorsqu'Elle avait été engendrée avec son esprit immortel par Dieu, Père Créateur de tout ce qui a la vie. Et si Elle ne se rappelait pas tout de sa future mission, c'était pour cette raison qu'en toute perfection humaine Dieu laisse des lacunes, dues à une divine prudence qui est bonté pour sa créature en lui fournissant des occasions de mérites. Seconde Ève, Marie a dû conquérir sa part de mérite pour être la Mère du Christ par



sa fidèle bonne volonté, que Dieu a voulue même de la part de son Christ pour en faire un Rédempteur.

L'esprit de Marie était au Ciel. Son état moral et sa chair sur la terre, et il lui fallait fouler aux pieds la terre et la chair pour rejoindre l'esprit et l'unir à l'Esprit dans un embrassement fécond. »

« DIEU TE DONNERA TON ÉPOUX ET IL SERA SAINT  
PUISQUE TU T'ES CONFIÉE À DIEU. TU LUI DIRAS TON VŒU »

1-74

Marie est toujours au Temple. En ce moment elle sort avec les autres vierges du Temple proprement dit.

Il doit y avoir une cérémonie, parce que l'odeur de l'encens se répand dans l'atmosphère toute rouge d'un beau crépuscule. On dirait que l'automne est avancé parce que c'est un ciel doucement mélancolique comme en un mois d'octobre serein qui s'incline sur les jardins de Jérusalem et où le jaune ocre des feuilles qui vont bientôt tomber met des taches jaune-rouge clair dans le vert argenté des oliviers.

La troupe, l'essaim pourrait-on dire des vierges, traverse une petite cour en arrière, monte les gradins, passe un petit portique, entre dans une autre cour moins splendide, carrée, et qui n'a d'autre ouverture que celle par où elles viennent d'entrer. Ce doit être celle qui est destinée à conduire aux petites demeures des vierges employées au Temple, parce que chaque jeune fille se dirige vers sa cellule, comme une colombe vers son nid. On dirait bien un vol de colombes qui se séparent après s'être rassemblées. Beaucoup, je pourrais dire toutes, parlent entre elles avant de se quitter, à voix basses mais joyeuses. Marie se tait. Seulement, avant de se séparer des autres, elle les salue affectueusement et puis se dirige vers sa petite pièce dans un coin à droite.

Elle y est rejointe par une maîtresse qui n'est pas vieille comme Anne de Phanuel, mais déjà âgée. « Marie, le Grand Prêtre t'attend. »

Marie la regarde, légèrement étonnée mais ne pose pas de questions. Elle répond seulement : « J'y vais, tout de suite. »

Je ne sais si la grande salle où elle entre appartient à la maison du Prêtre ou fait partie des appartements des femmes employées au Temple. Je sais qu'elle est vaste, bien éclairée, bien rangée et que Zacharie et Anne de Phanuel s'y trouvent avec le Grand Prêtre magnifiquement vêtu.

Marie, arrivée au seuil, s'incline profondément et n'avance que lorsque le Grand Prêtre lui dit : « Avance, Marie. N'aie pas peur. » Marie se redresse et avance lentement, non par manque d'empressement mais d'instinct, par un je ne sais quoi de solennel qui la fait paraître plus femme.

Anne lui sourit pour l'encourager et Zacharie la salue : « La paix à toi, cousine. »

Le Pontife l'observe attentivement et, puis, à Zacharie : « Elle est visible en elle la race de David et d'Aaron. »

Fille, je connais ta grâce et ta bonté. Je sais que chaque jour tu as grandi en science et en grâce aux yeux de Dieu et des hommes. Je sais que la voix de Dieu murmure à ton cœur les plus douces paroles. Je sais que tu es la Fleur du Temple de Dieu et qu'un troisième Chérubin se trouve devant le Témoignage depuis que tu y es. Et je voudrais que le parfum de ta vie continuât de monter avec l'encens à chaque nouvelle journée. Mais la Loi dit d'autres paroles. Tu n'es plus une fillette désormais, mais une femme. Et chaque femme en Israël doit être épouse pour porter son fils au Seigneur. Tu suivras le commandement de la Loi. Ne crains pas, ne rougis pas. J'ai présente à

l'esprit ta descendance royale. Déjà te protège la Loi qui ordonne qu'à chaque homme soit donné une femme de sa race. Mais, même si cette prescription n'existait pas, je le ferais pour ne pas porter atteinte à la noblesse de ton sang. Ne connais-tu aucun homme de ta race, Marie, qui puisse être ton époux ? »

Marie lève un visage tout rouge de pudeur. Sur ses cils brille un premier diamant et d'une voix tremblante, elle répond : « Personne. »

« Elle ne peut connaître personne car elle est entrée ici toute enfant » dit Zacharie « et la race de David a été trop persécutée et dispersée pour permettre à ses différentes branches de se réunir pour faire une frondaion au palmier royal. »

« Alors, nous laisserons le choix à Dieu. »

Les larmes, jusque là retenues, jaillissent et coulent jusqu'à la bouche tremblante et Marie jette vers sa maîtresse un regard suppliant.

« Marie s'est promise au Seigneur, pour sa gloire et le salut d'Israël. Ce n'était qu'une petite, à peine capable d'épeler, et déjà elle s'était liée par un vœu... » dit Anne pour lui venir en aide.

« Tes larmes, c'est alors pour cela ? Pas pour résister à la Loi ? »

« Pour cela... pour rien d'autre. Je t'obéis, Prêtre de Dieu. »

« Ceci confirme tout ce qui m'a été dit de toi. Depuis combien d'années es-tu vouée à la virginité ? »

« Depuis toujours, je crois. Je n'étais pas encore venue au Temple et déjà, je m'étais donnée au Seigneur. »

« Mais n'es-tu pas la petite qui, il y a maintenant douze hivers, est venue me demander d'entrer ? »

« C'est moi. »

« Et comment peux-tu dire, alors, qu'à ce moment déjà tu appartenais à Dieu ? »

« Si je regarde en arrière, je me retrouve vouée à Dieu... Je ne me souviens pas de l'instant où je suis née, ni comment je commençai à aimer ma mère et à dire à mon père : "Ô père je suis ta fille"... Mais je me souviens et je ne sais quand cela a commencé, d'avoir donné mon cœur à Dieu. Peut-être ce fut avec le premier baiser que je sus donner, la première parole que je sus prononcer, le premier pas que je sus faire... Oui, voilà : je crois que mon premier souvenir d'amour, je le trouve dans ma première démarche assurée... Ma maison... ma maison avait un jardin rempli de fleurs... elle avait un verger et des champs... et il y avait là une source au fond, au pied d'un monticule et elle jaillissait d'un rocher creusé qui formait une grotte... elle était pleine d'herbes longues et minces qui descendaient de tous côtés en vertes petites cascades et semblaient pleurer. En effet les petites feuilles légères, le feuillage qui semblait être une broderie, tout portait en suspension des gouttelettes d'eau qui en tombant faisaient entendre un petit, tout petit carillon. Et la source aussi chantait. Et il y avait des oiseaux sur les oliviers et les pommiers qui se trouvaient là, sur la pente, au-dessus de la source et des colombes blanches venaient se laver dans le miroir limpide de la fontaine... Je ne me rappelais pas de tout cela parce que j'avais mis tout mon cœur en Dieu et, hormis mon père et ma mère, aimés de leur vivant ou après leur mort, mon cœur ne s'est attaché à aucun objet terrestre... Mais tu me fais penser, Prêtre... Je dois chercher *quand* je me suis donnée à Dieu... et ce sont les souvenirs des premières années qui me reviennent...

J'aimais cette grotte, parce que, plus douce que le chant de l'eau et des oiseaux, j'entendais une voix qui me disait : "Viens mon Aimée". J'aimais ces gouttes de diamants sonores parce que j'y voyais le signe de mon Seigneur. Et je me perdais à me dire :

"Vois-tu mon âme, comme il est grand, ton Dieu ? Celui qui a fait pour l'aiglon les cèdres du Liban, a fait ces folioles qui ploient sous le poids d'un moucheron pour la joie de tes yeux et un tapis pour ton petit pied" . J'aimais ce silence des choses pures : la brise légère, l'eau avec ses reflets argentins, la propreté des colombes... J'aimais la paix qui veillait sur la petite grotte semblant retomber des pommiers et des oliviers, tantôt en fleurs et tantôt chargés de fruits précieux... Et, je ne sais, il me semblait que la voix me disait à moi, oui, c'était bien à moi : "Viens, toi, olive magnifique ; viens toi, douce pomme ; viens toi, fontaine scellée ; viens toi, ma colombe"... Doux est l'amour du père et de la mère... douce était leur voix qui m'appelait... mais cette voix ! Cette voix ! Oh ! au Paradis terrestre, je pense que c'est ainsi que l'entendit celle qui fut coupable et je ne sais comment elle put préférer un sifflement à cette voix d'amour, comment il put désirer une connaissance qui ne fut pas Dieu... Avec mes lèvres qui ne connaissaient encore que le lait maternel, mais avec mon cœur enivré par le miel céleste, j'ai dit alors : "Me voici, je viens. Je suis à Toi. Et nul autre maître n'aura ma chair, hormis Toi, Seigneur, comme mon esprit n'a pas d'autre amour"... Et, en le disant, il me semblait redire des choses déjà dites et accomplir un rite déjà accompli. Il ne me semblait pas étranger l'Époux que j'avais choisi car je connaissais déjà l'ardeur de son amour, ma vue s'était exercée en sa lumière et ma puissance d'aimer s'était développée entre ses bras. Quand ?... Je ne sais. Hors de la vie présente, dirais-je, car j'avais le sentiment de L'avoir toujours possédé et que Lui m'a toujours possédée et que j'existe parce que Lui-même m'a voulue, pour la joie de son Esprit et du mien...

Maintenant j'obéis, Prêtre. Mais dis-moi comment je dois agir... Je n'ai plus ni père, ni mère. Toi, sois mon guide. »

« Dieu te donnera l'époux, un époux saint puisque tu T'es confiée à Lui. Tu lui diras ton vœu. »

« Acceptera-t-il ? »

« Je l'espère. Prie, ô fille, qu'il puisse comprendre ton cœur. Va maintenant, que Dieu t'accompagne toujours. »

Marie se retire avec Anne, et Zacharie reste avec le Pontife.

Marie dit :

« L'ardent désir de mon âme était de rester vierge au Temple ma vie durant, pour louer le Seigneur et prier pour que l'Emmanuel soit accordé à ceux qui attendent depuis des siècles sa venue de grâce.

Par conséquent, lorsque le grand-prêtre me fit part de sa volonté d'arranger mon mariage, ma vie intérieure fut troublée pour la première fois. La seconde fois, ce fut lors de l'annonce de l'ange.

Je connus un moment de désarroi, d'accablement car, Maria, il me semblait que le Seigneur refusait mon offrande de vierge parce qu'Il ne la trouvait pas digne de sa Perfection. Je m'examinai moi-même pour trouver ce en quoi j'avais déplu au Seigneur puisque, naturellement, jamais je n'aurais pu penser le moindre instant que la Justice divine puisse être injuste. Mais je trouvai la réponse et la paix dans cet humble examen de conscience.

L'Esprit me dit, avec sa lumineuse voix d'amour, que cette volonté du grand-prêtre qui correspondait à la volonté de Dieu, n'était pas une régression aux yeux de Dieu, mais une avancée dans les degrés de l'esprit ; Il ajouta que, *puisque c'était la volonté du Seigneur, le simple fait de l'accueillir avec une prompte obéissance me mériterait*

*des bénédictions et des mérites ainsi qu'une union plus intense à mon saint Seigneur Dieu.*

C'est alors avec une joyeuse obéissance que je dis à Dieu, par l'intermédiaire de son prêtre :

"Me voici, Seigneur, pour faire ta volonté et non la mienne".

Ces mots de mon Fils avaient fleuri, bien des années avant, sur les lèvres et dans le cœur de sa Mère.

En échange de mon obéissance, je demandai seulement que Dieu accorde à sa servante un époux qui ne représente pas, pour ma virginité consacrée au Seigneur, une violence perturbatrice et un mépris ironique, mais qu'il soit un compagnon respectueux et saint pour qui la crainte et l'amour de Dieu soient lumière au cœur pour comprendre l'âme de sa femme. Je n'ai rien demandé d'autre. La beauté, la jeunesse, une position sociale, la richesse, tout cela était à mes yeux tellement négligeable que cela ne méritait pas la moindre pensée. *J'ai demandé que mon futur époux soit "saint"*. Et je ne me suis occupée de rien d'autre. »[...]

## JOSEPH DÉSIGNÉ COMME ÉPOUX POUR LA VIERGE

1-78

Je vois une riche salle, bien parée, avec des tentures, des tapis et des meubles de marqueterie. Elle doit encore faire partie du Temple, parce qu'il s'y trouve des prêtres et, parmi eux Zacharie et beaucoup d'hommes de tout âge de vingt à cinquante ans plus ou moins.

Ils parlent entre eux doucement, mais la conversation est animée. Ils paraissent inquiets pour une raison que j'ignore. Tous sont en habit de fête avec des vêtements neufs ou au moins très rafraîchis comme s'ils étaient venus pour une fête. Beaucoup ont enlevé le turban qui leur sert de couvre-chef, d'autres l'ont encore, surtout les plus âgés pendant que les jeunes montrent leurs têtes nues, aux cheveux blonds foncé, d'autres bruns, quelques uns très noirs, un seul avec des cheveux rouges cuivrés. Les chevelures sont courtes en majeure partie mais il y en a de longues arrivant même jusqu'aux épaules. Ils ne doivent pas se connaître tous entre eux car ils s'observent avec curiosité. Mais ils semblent parents car on se rend compte qu'une seule pensée les préoccupe.

Dans un coin, je vois Joseph. Il parle avec un vieillard bien portant. Joseph est sur les trente ans. Un bel homme aux cheveux courts et plutôt épais, d'un brun châtain comme la barbe et les moustaches qui ombragent un beau menton et montent vers les joues brun rouges, pas olivâtres comme chez les autres bruns. Il a les yeux sombres, bons et profonds, très sérieux, je dirais presque un peu tristes. Mais pourtant quand il sourit, comme à présent, ils expriment la joie et la jeunesse. Il est entièrement vêtu de marron clair, tenue simple mais très correcte.

Un groupe de jeunes lévites entre. Ils se rangent entre la porte et une table longue et étroite qui est près du mur au centre duquel se trouve la porte qui reste ouverte. Il y a seulement une tenture qui pend jusqu'à vingt centimètres de terre et qui recouvre l'entrée.

La curiosité du public s'aiguise et plus encore quand une main écarte le rideau pour donner passage à un lévite qui porte dans ses bras un faisceau de branches sèches sur lequel est posé délicatement un rameau fleuri. De légers flocons de pétales blancs

à peine teintées d'une nuance rose qui à partir du centre s'irradie de plus en plus tendre jusqu'à l'extrémité des pétales légers. Le lévite dépose le faisceau de branches sur la table avec de délicates précautions pour ne pas abîmer ce rameau miraculeusement fleuri au milieu de tant de branches sèches.

Un bruit se répand dans la salle. Les cous s'allongent, les regards se font plus attentifs pour mieux voir. Zacharie lui-même, avec les prêtres plus proches de la table cherche à voir, mais il ne voit rien. Joseph dans son coin donne à peine un coup d'œil au faisceau de branches et quand son interlocuteur lui dit quelque chose, il fait un signe qui veut dire : "Impossible" ! et il sourit.

Un son de trompette derrière le rideau. Silence complet, et tous se rangent en bel ordre, la figure tournée vers la sortie qui maintenant apparaît toute découverte parce qu'on a fait courir le rideau sur ses anneaux. Entouré d'autres anciens le Grand Prêtre fait son entrée. Tous s'inclinent profondément. Le Pontife va auprès de la table et parle tout en restant debout.

« Hommes de la race de David, qui êtes venus à mon appel, écoutez. Le Seigneur a parlé, louange à Lui ! De sa Gloire un rayon de lumière est descendu comme un soleil de printemps et a donné vie à un rameau sec. Il a fleuri miraculeusement, alors qu'aucun rameau sur la terre n'est fleuri en ce moment, dernier jour de l'Encénie<sup>10</sup>, bien que la neige tombée ne soit pas encore disparue sur les hauteurs de Juda. C'est l'unique blancheur entre Sion et Béthanie. Dieu a parlé en se faisant père et tuteur de la Vierge de David qui n'a que Lui comme seule protection. Sainte enfant, gloire du Temple et de sa race, elle a mérité que la parole de Dieu lui fasse connaître le nom de l'époux agréable à l'Éternel. Vraiment juste doit être celui-là, l'Élu du Seigneur pour être le tuteur de la Vierge qui lui est si chère ! Aussi notre peine de la perdre s'apaise et nous n'avons plus de préoccupations sur son destin d'épouse. À celui que Dieu a désigné nous confions en toute sécurité la Vierge sur laquelle repose la bénédiction de Dieu et la nôtre. Le nom de l'époux est Joseph<sup>11</sup> de Jacob, de Bethléem de la tribu de David, charpentier à Nazareth de Galilée. Joseph, avance. C'est le Grand Prêtre, qui te l'ordonne. »

Beaucoup de bruit. Têtes qui se retournent, des mains, des yeux qui se font signe, déceptions et satisfactions. Il en est, surtout parmi les plus âgés, qui doivent être heureux que le sort ne soit pas tombé sur eux.

Joseph tout rouge et gêné s'avance. Il est maintenant devant la table en face du Pontife qu'il a salué respectueusement.

« Venez tous et regardez le nom inscrit sur le rameau, que chacun prenne sa propre branche pour s'assurer qu'il n'y a pas de fraude. »

Les hommes obéissent. Ils regardent le rameau délicatement tenu par le Grand Prêtre, chacun prend le sien. Les uns le brisent, d'autres le gardent. Tous regardent Joseph. Certains le regardent en silence, d'autres le félicitent. Le petit vieux avec lequel il parlait au début de la séance lui dit : « Je te l'avais dit, Joseph. C'est celui qui se sent le moins assuré qui gagne la partie. » Maintenant tous ont défilé.

Le Grand Prêtre donne à Joseph le rameau fleuri et puis lui met la main sur l'épaule en disant : « Elle n'est pas riche, et tu le sais, l'épouse que Dieu te donne. Mais en elle est toute vertu. Sois-en toujours plus digne. Il n'y a pas une fleur aussi belle et pure comme elle en Israël. Sortez tous maintenant. Joseph reste. Et toi, Zacharie, son parent, amène l'épouse. »

Tous sortent sauf le Grand Prêtre et Joseph.

10 Encénie : Fête Hanuka célébrée le 25 du 9ème mois (nov/déc) en mémoire de la purification du Temple par Judas Macchabée. Fête de la Dédicace du Temple de Salomon.

11 Voir Annexe 3 : Arbre Généalogique de Jésus de Valtortiste91.

On fait retomber le rideau sur la porte.

Joseph se tient humblement près du Prêtre majestueux.

Un silence et puis il lui dit :

« Marie doit te dire le vœu qu'elle a fait.

Aide sa timidité. Sois bon, avec elle si bonne. »

« Je mettrai à son service toutes mes forces, et pour elle aucun sacrifice ne me pèsera. Sois-en assuré. »

Marie entre avec Zacharie et Anne de Phanuel.

« Viens, Marie » dit le Pontife. « Voici l'époux que Dieu te destine. C'est Joseph de Nazareth. Tu retourneras donc dans ta cité. Maintenant je vous laisse. Dieu vous donne sa bénédiction, que le Seigneur vous garde et vous bénisse, qu'Il vous montre sa face et ait pitié de vous, toujours. Qu'Il tourne vers vous son visage et vous donne la paix » (Nb 6 24-26) .

Zacharie sort pour accompagner le Pontife. Anne se félicite avec l'époux et sort elle aussi.

Les deux fiancés sont en face l'un de l'autre. Marie, toute rouge, a la tête inclinée. Joseph, un peu rouge aussi, l'observe et cherche les paroles à lui dire pour commencer. Il les trouve finalement et un sourire éclaire son visage. Il dit : « Je te salue Marie. Je t'ai vue toute petite alors que tu avais quelques jours... J'étais l'ami de ton père et j'ai un petit-fils de mon frère Alphée qui aimait tant ta mère. C'était pour elle un *petit* ami, car il n'a que dix huit ans et quand tu n'étais pas encore née, c'était un tout petit homme et il réjouissait la tristesse de ta mère qui l'aimait tendrement. Tu ne nous connais pas parce que tu es venue ici toute petite. Mais à Nazareth, tout le monde t'aime bien et parle de la petite Marie de Joachim dont la naissance fut un miracle du Seigneur qui fit reflourir la stérile... Et moi, je me rappelle le soir de ta naissance... Tout le monde s'en souvient à cause du prodige d'une forte pluie qui sauva les récoltes et d'un violent orage dans lequel les coups de foudre ne brisèrent pas même un brin de bruyère sauvage et qui se termina par un arc-en-ciel plus grand et plus beau qu'on n'ait jamais vu. Et puis... qui ne se pas rappelle la joie de Joachim ? Il te balançait en te montrant aux voisins... comme si tu avais été une fleur venue du Ciel, il t'admirait et voulait communiquer à tous son admiration. Heureux et vieux père, qui mourut en parlant de sa Marie, si belle et si bonne et dont les paroles étaient pleines de grâce et de sagesse... Il avait raison de t'admirer et de dire qu'il n'y a pas une plus belle que toi ! Et ta mère ? Elle remplissait de son chant le coin où est ta maison. On aurait dit une alouette au printemps quand elle te portait et après quand elle t'allaitait. C'est moi qui ai fait ton berceau, un petit berceau orné de roses sculptées comme le voulait ta mère. Peut-être est-il encore dans votre demeure fermée... Je suis âgé, moi, Marie. Quand tu es née, je faisais mon apprentissage. Je travaillais déjà... Qui m'aurait dit que je t'aurais eue pour épouse ! Peut-être la mort des tiens aurait été plus heureuse parce que nous étions amis. J'ai enseveli ton père, le pleurant d'un cœur sincère car il avait été un bon maître pour ma vie. »

Marie redresse doucement, doucement le visage, de plus en plus rassurée en entendant Joseph lui parler ainsi. Quand il parle du berceau, elle esquisse un sourire et quand Joseph lui parle de son père, elle lui tend la main et lui dit : « Merci, Joseph. » Un « merci » timide et plein de douceur.

Joseph prend entre ses mains courtes et robustes de charpentier la petite main de jasmin et la caresse avec une affection qui ne cesse de tâcher à la rassurer. Peut-être attend-il d'autres paroles, mais Marie se tait de nouveau. Alors il reprend : « La mai-

son, tu le sais, est intacte, sauf la partie qui a été abattue par ordre du Consul pour transformer le sentier en une route pour les fourgons de Rome. Mais les champs, ce qui t'en est resté parce que tu sais... la maladie de ton père a coûté une grande partie de tes biens, sont un peu négligés. Il y a plus de trois printemps que les arbres et les vignes n'ont pas vu le sécateur du jardinier et la terre est inculte et dure. Mais les arbres qui t'ont vue toute petite sont encore là et, si tu le permets, je m'en occuperai de suite. »

« Merci, Joseph. Mais tu as déjà ton travail... »

« Je travaillerai à ton jardin les premières et les dernières heures du jour. En ce moment les jours allongent. Pour le printemps, je veux que tout soit en ordre pour te faire plaisir. Regarde, c'est un rameau de l'amandier qui touche la maison. J'ai voulu le cueillir...- on entre de tous côtés par la haie éventrée mais je vais la refaire solide et bien fournie - j'ai voulu cueillir ce rameau dans le cas où le choix serait tombé sur moi - mais je ne l'espérais pas parce que je suis naziréen<sup>12</sup> et j'ai obéi à la convocation parce qu'elle émanait du Prêtre, non par désir du mariage - je l'ai donc cueilli, disais-je, en pensant que tu serais contente d'avoir une fleur de ton jardin. Le voilà, Marie. Avec lui je te donne mon cœur qui jusqu'à présent n'a fleuri que pour le Seigneur et maintenant fleurit pour toi, mon épouse. »

Marie prend le rameau. Elle est émue et regarde Joseph d'un air plus rassuré et radieux. Elle se sent sûre de lui, quand ensuite il lui dit : « Je suis naziréen » son visage devient tout lumineux et elle prend courage. « Moi aussi, j'appartiens toute à Dieu, Joseph. Je ne sais si le Grand Prêtre te l'a dit... »

« Il m'a dit seulement que tu es bonne et pure et que tu dois me faire connaître un vœu que tu as fait, et d'être bon avec toi. Parle, Marie. Ton Joseph veut te rendre heureuse en tous tes désirs. Je ne t'aime pas selon la chair. Je t'aime selon mon esprit, sainte enfant que Dieu me donne ! Vois en moi un père et un frère, pas seulement un époux. Confie-toi à moi comme à un père, aie confiance comme en un frère. »

« Toute enfant, je me suis consacrée au Seigneur. Je sais que cela ne se fait pas en Israël, mais j'ai entendu une voix qui me demandait ma virginité en sacrifice d'amour pour l'avènement du Messie. Il y a si longtemps qu'Israël L'attend... Ce n'est pas trop de renoncer pour cela à la joie d'être mère !... »

Joseph la regarde fixement comme s'il voulait lire au fond de son cœur et puis, prenant les deux petites mains qui tiennent encore entre leurs doigts le rameau fleuri, il lui dit : « Moi aussi, j'unirai mon sacrifice au tien et par notre chasteté nous témoignerons tant d'amour à l'Éternel, tant d'amour que Lui donnera plus tôt le Sauveur à toute la terre, nous permettant de voir sa Lumière illuminer le monde. Viens, Marie. Allons devant sa Maison et jurons de nous aimer comme les anges s'aiment entre eux. Puis, j'irai à Nazareth préparer tout pour toi, dans ta maison si tu préfères ou ailleurs si tu veux. »

« Dans ma maison... Il y avait une grotte, au fond... Y est-elle encore ? »

« Elle y est toujours, mais elle ne t'appartient plus... Mais je t'en ferai une tranquille et fraîche où tu pourras te retirer pendant les heures les plus chaudes de la journée. Je la ferai aussi grande. Et puis, dis-moi, qui veux-tu pour te tenir compagnie ? »

« Personne. Je n'ai pas peur. La mère d'Alphée qui vient toujours me voir me tiendra un peu compagnie le jour. La nuit, je préfère être seule. Aucun mal ne peut m'arriver. »

« Et puis, maintenant j'y suis moi... Quand dois-je venir te prendre ? »

---

12 Naziréen : personne qui se séparait des autres par vœu spécial pour se consacrer à Dieu (Nb 6)

« Quand tu veux, Joseph. »

« Alors je viendrai dès que la maison sera bien rangée. Je ne dérangerai rien. Je veux que tu la trouves comme ta mère l'a laissée. Mais je la veux toute ensoleillée et très propre pour qu'elle t'accueille sans tristesse. Viens Marie, allons dire au Très-Haut que nous Le bénissons. »

Marie dit : [...]

« À la vue de Joseph, toute mon inquiétude naturelle disparut comme un nuage qui se dissout pour devenir arc-en-ciel. Il m'a suffi de le regarder dans les yeux pour y lire qu'il était un homme honnête, fidèle, pur, un juste. Son âge, qui était deux fois le mien, lui avait laissé le regard limpide d'un enfant, parce que le Mal avait eu beau s'agiter autour de lui, qui vivait dans le monde, il n'avait pu pénétrer dans son cœur rempli d'amour pour Dieu.

C'est avec une grande confiance que je mis ma main dans la sienne ; je sentais que j'avais trouvé en lui un père aimant, un époux fidèle, un compagnon chaste qui allait être semblable à l'olivier et au figuier qui ombragent la petite maison et la défendent contre les vents et contre l'ardeur du soleil, tout en procurant délasserment et réconfort de douceur et de nourriture !

Mon doux époux qui ne m'a jamais déçue ! Comme il m'aimait réellement, il a cru en moi en dépit des apparences, il m'a caché ses larmes pour ne pas me troubler, il n'eut pour moi que sourires et secours ; il m'a guidée comme sa fille putative, en me tenant par la main pour me faire sentir qu'il m'était tout proche par son amour ; il écartait de moi tout obstacle, il prévenait mes besoins, il était patient, silencieux et chaste, chaste comme seul un ange peut l'être.

Oh oui ! Que le Seigneur en soit béni ! Moi, que l'Éternel avait prédestinée à être Reine de ses anges, j'eus, sur terre déjà, deux anges pour sujets : mon ange gardien dont je sentais l'invisible présence voler continuellement à mes côtés avec des éclairs de lumière et un parfum céleste et mon angélique époux : sa chair n'étant pas obscurcie par un désir de sang, il vivait auprès de la mienne comme si nous étions deux lys épanouis dans un même parterre qui se parfument mutuellement et qui fleurissent pour le Seigneur ; l'un pour l'autre, ils étaient un exemple pour s'élever plus haut vers Dieu, et pour embaumer plus fort par amour de Dieu et de son compagnon, mais sans unir jamais leur bouches fleuries en un baiser qui souille de pollen la soie angélique de leur habit de pureté.

Mon Joseph saint et béni ! Mon cœur n'a jamais cessé de remercier Dieu de me l'avoir donné pour époux car, en Père saint, le Seigneur a pris soin de sa servante ; Il a créé cette vivante défense de ma virginité, tirée du Temple, et le souffle du monde se brisait contre Joseph sans que le fracas ou la puanteur de la méchanceté humaine pénétre là où la Vierge éternelle continuait à louer le Seigneur comme si elle était préposée au service de l'autel, au-delà du Saint des Saints, là où resplendissait la gloire du Dieu éternel. »[...]



## MARIAGE DE LA VIERGE AVEC JOSEPH

Comme elle est belle, Marie, en ses vêtements d'épouse, parmi ses amies et ses maîtresses qui lui font fête ! Il y a aussi parmi elles, Élisabeth.

Toute vêtue de lin d'un blanc éclatant si soyeux et si fin qu'on dirait une soie précieuse. Une ceinture d'or et d'argent travaillée au burin ; elle est faite entièrement de médaillons reliés par des chaînettes et chaque médaillon est une dentelle de fils d'or sur un fond d'argent que le temps a bruni. Elle serre sa taille fine et, sans doute parce qu'elle est trop longue pour elle encore toute jeune, elle pend par devant avec les trois derniers médaillons. Elle descend entre les plis de la robe très ample avec une courte traîne, tellement elle est longue. À ses petits pieds, des sandales de peau très blanche avec des boucles d'argent.

Au cou, la robe est retenue par une chaînette à rosettes d'or avec filigrane d'argent qui reprend en plus petit le motif de la ceinture et passe à travers les larges jours du large décolleté en réunissant les plis qui forment une sorte de petit jabot. Le cou de Marie émerge de la blancheur des plis avec la grâce d'une tige enveloppée d'une gaze précieuse et paraît encore plus mince et plus blanc : une tige de lys qui s'épanouit en un visage lilial encore plus pâle par l'émotion et plus pur. Le visage d'une *hostie* très pure.

Les cheveux ne retombent plus sur les épaules. Ils sont gracieusement disposés en tresses entre-nouées, et des attaches précieuses d'argent bruni toutes faites en broderies à filigrane les maintiennent en place depuis le sommet. Le voile maternel est posé sur ces tresses et retombe en formant des plis agréables au dessous de la lame précieuse qui enserme le front très blanc. Il descend jusqu'aux hanches, parce que Marie n'est pas si grande que sa mère et les dépasse alors que pour Anne il s'arrêtait à la ceinture. Aux mains elle n'a rien. Aux poignets des bracelets, mais ils sont si fins ces poignets que les pesants bracelets de sa mère retombent sur le dessus des mains et peut-être que, si elle les secouait, ils tomberaient par terre.

Ses compagnes la regardent dans tous les sens et l'admirent. C'est un gai gazouillement de passereaux avec leurs demandes et leurs cris d'admiration.

« C'était à ta mère ? »

« Anciens, vraiment ? »

« Comme elle est belle, cette ceinture, Sara ! »

« Et ce voile, Suzanne ? »

Mais regarde quelle finesse et ces lys tissés sur la trame ! »

« Fais-moi voir les bracelets, Marie ! Ils étaient de ta mère ? »

« Elle les mettait. Mais ils sont de la mère de Joachim mon père. »

« Oh ! regarde. Ils ont le sceau de Salomon entrelacé dans des petites branches de palmier et d'olivier avec, parmi elles, des lys et des roses. Oh ! qui a exécuté un travail si parfait, si minutieux ? »

« Ils sont de la maison de David » explique Marie. « D'un siècle à l'autre, les femmes mettent ces bijoux quand elles deviennent épouses et ils se transmettent par héritage. »

« Et oui ! Tu es fille héritière... »

« On t'a tout apporté de Nazareth ? »

« Non. Quand ma mère mourut, ma cousine porta le trousseau dans sa maison pour le conserver intact. Maintenant, elle me l'a apporté. »

« Où est-il ? Où est-il ? Montre-le à tes amies. »

Marie ne sait comment faire... Elle voudrait bien être courtoise mais elle voudrait bien aussi ne pas déranger toutes ses affaires rangées dans trois coffres pesants. Les maîtresses interviennent à son aide : « L'époux est sur le point d'arriver. Ce n'est pas le moment de mettre du désordre. Laissez-la, vous la fatiguez et allez vous préparer. » L'essaim des bavardes s'éloigne, un peu boudeur. Marie peut se réjouir tranquillement avec ses maîtresses qui lui adressent des louanges et des bénédictions.

Élisabeth aussi s'est approchée. Marie, émue, pleure parce que Anne de Phanuel l'appelle : « Ma fille » et la baise avec des sentiments vraiment maternels. Élisabeth lui dit :

« Marie, ta mère n'est pas là, mais pourtant elle y est. Son esprit exulte de joie près de tien. Et regarde : les effets que tu portes te redonnent sa caresse.

Tu y trouves encore la saveur de ses baisers. Il y a longtemps, le jour même où tu es venue au Temple, elle me dit : "Je lui ai préparé ses vêtements et son trousseau d'épouse. Je veux que ce soit moi qui file le lin et qui fasse ses robes d'épouse, pour ne pas être absente le jour de sa joie". Et, sais-tu ? Les derniers temps, quand je prenais soin d'elle, elle voulait chaque soir caresser tes premières robes et celles que tu portes maintenant. Elle disait : "J'y sens l'odeur de jasmin de ma petite et je veux qu'elle y sente le baiser de sa maman". Combien de baisers a ce voile qui t'ombrage le front ! Plus de baisers que de fils !... Et quand tu mettras les linges qu'elle a tissés, pense que c'est moins le métier qui les a formés que l'amour de ta mère. Et ces colliers... Aux heures mêmes de l'épreuve, ils furent sauvés par ton père, pour ton amour, pour te faire belle, comme il convient à une princesse de David, à cette heure-ci. Sois joyeuse, Marie. Tu n'es pas orpheline car les tiens sont avec toi. Et tu as un époux qui est pour toi, père et mère, tant il est parfait... »

« Oh ! oui ! C'est vrai ! De lui je ne puis me plaindre, certainement. En moins de deux mois, il est venu deux fois, et aujourd'hui, c'est pour la troisième fois qu'il vient défiant pluies et vent, pour prendre mes ordres... Pense donc : mes ordres ! À moi qui suis une pauvre femme et de combien plus jeune que lui ! Et il ne m'a rien refusé. Et même, il n'attend pas que je demande. Il semble qu'un ange lui dise mes désirs et il m'en parle avant que j'ouvre la bouche. La dernière fois, il m'a dit : "Marie, je pense que tu préféreras rester dans la maison paternelle. Puisque tu es héritière, tu peux le faire si tu veux. Je viendrai dans ta maison. Mais seulement pour observer le rite, tu iras passer une semaine dans la maison d'Alphée, mon frère. Marie t'aime tant déjà. Et de là partira, le soir des noces, le cortège qui t'emmènera à la maison". N'est-ce pas gentil ? Il ne lui importe aucunement de faire dire aux gens que sa maison ne me plaît pas... À moi, elle aurait toujours plu, à cause de lui, si bon. Mais certainement... Je préfère ma maison... à cause des souvenirs... Oh ! Il est bon, Joseph ! »

« Qu'a-t-il dit de ton vœu ? Tu ne m'en as pas encore parlé. »

« Il n'a pas fait d'objection. Même, quand il a su les raisons, il a dit : "J'unirai mon sacrifice au tien."

« C'est un jeune saint ! » dit Anne de Phanuel.

Le « jeune saint » entre à cet instant accompagné de Zacharie. Il est vraiment splendide. Tout en jaune or, il paraît être un souverain oriental. Une magnifique ceinture porte sa bourse et le poignard, l'une en maroquin avec broderies d'or, l'autre aussi dans une gaine de maroquin à rayures d'or. Sur la tête un turban, la coiffure de toile ordinaire qui sert de capuchon comme en portent encore certains peuples d'Afrique, les

Bédouins par exemple, maintenu en place par un fin cercle d'or auquel sont attachés des petits bouquets de myrte. Il a un manteau tout neuf avec franges où il se drape majestueusement. Ses yeux pétillent de joie. Dans ses mains, des bouquets de myrte en fleurs.

Il salue : « Paix à toi, mon épouse ! Paix à tous. » Et après qu'on lui a répondu :

« J'ai vu ta joie, le jour où je t'ai apporté le rameau de ton jardin. J'ai pensé t'apporter le myrte qui pousse près de la grotte qui t'est si chère. Je voulais t'apporter des roses qui commencent à fleurir contre ta maison. Mais les roses ne durent pas. En plus, les journées de voyage... Je ne t'aurais plus apporté que les épines et à toi, aimée, je ne veux offrir que des roses, et je veux joncher ton chemin de fleurs délicates et parfumées pour que tu puisses y poser le pied sans trouver aucune souillure et désagrément. »

« Oh ! merci, comme tu es bon

Comment as-tu pu l'apporter jusqu'ici, aussi frais ? »

« J'ai attaché un vase à la selle et à l'intérieur j'ai mis les branches des fleurs encore en boutons. Le long du chemin elles ont fleuri. Les voici, Marie, que ton front s'orne de la guirlande, symbole de la pureté et symbole de l'épouse, mais d'une pureté toujours bien inférieure à celle de ton cœur. »

Élisabeth et les maîtresses ornent Marie de la guirlande en fleurs. Elles la forment en fixant au cercle précieux qui ceint le front, les touffes blanches de myrte alternant avec de petites roses blanches prises dans un vase qui se trouve sur un coffre. Marie est pour prendre son ample manteau blanc pour le mettre sur ses épaules, mais son époux devance son geste et l'aide à fixer le manteau en haut des épaules avec deux épingles d'argent. Les maîtresses disposent les plis avec grâce et amour.

Tout est prêt. Pendant qu'on attend je ne sais quoi, Joseph dit en s'écartant un peu avec Marie : « J'ai pensé, ces temps-ci à ton vœu. Je t'ai dit que je le partage, mais plus j'y pense et plus je comprends que le naziréat temporaire, même renouvelé plusieurs fois, ne suffit pas. *Je t'ai comprise*, Marie. Je ne mérite pas encore la parole de Lumière, mais un murmure me vient. Et cela me fait lire ton secret au moins dans ses lignes les plus fortes. Je suis un pauvre ignorant, Marie. Je suis un pauvre artisan. Je ne connais pas les lettres et ne possède pas de trésor. Mais je mets à tes pieds, mon trésor. Pour toujours. Ma chasteté *absolue* pour être digne d'être près de toi, Vierge de Dieu, "sœur mon épouse, jardin fermé, fontaine scellée" comme l'a dit notre Aïeul qui peut-être écrivit le Cantique en te voyant, toi... Je serai le jardinier de ce jardin d'arômes où se trouvent les plus précieux fruits et d'où jaillit une source d'eau vive avec une suave impétuosité : ta douceur, ô épouse, qui par ta candeur a conquis mon esprit, ô toute belle. Belle plus qu'une aurore, soleil resplendissant car c'est ton cœur qui resplendit, ô toi, qui es tout amour pour ton Dieu et pour le monde à qui tu veux donner le Sauveur par ton sacrifice de femme. Viens, mon aimée » et il la prend délicatement par la main en la conduisant vers la porte. Tout le monde les suit et à l'extérieur viennent s'unir ses compagnes en fête, toutes en blanc et revêtues d'un voile.

Ils vont à travers les cours et les portiques, au milieu de la foule qui les observe jusqu'à un endroit qui n'est pas le Temple mais qui paraît être une salle consacrée au culte. Il y a en effet des lampes et des rouleaux de parchemin comme dans les synagogues. Les époux se rendent jusqu'en face d'un pupitre élevé, une sorte de chaire et attendent. Les autres se mettent en rangs par derrière. D'autres prêtres et des curieux s'installent dans le fond.

Entre solennellement le Grand Prêtre.

Il y a du bruit parmi les curieux : « C'est lui qui marie ? » .

« Oui. Elle est de maison royale et sacerdotale, fleur de David et d'Aaron. L'épouse est une vierge du Temple. L'époux est de la tribu de David. »

Le Pontife met la main droite de l'épouse dans celle de l'époux et les bénit solennellement : « Que le Dieu d'Abraham, Isaac et Jacob soit avec vous, qu'Il vous unisse et réalise en vous sa bénédiction en vous donnant sa paix et une nombreuse postérité ainsi qu'une longue vie et une mort bienheureuse dans le sein d'Abraham. » Et puis il se retire, solennellement comme il est entré.

On a échangé la promesse. Marie est l'épouse de Joseph.

Tous sortent et toujours en bon ordre, ils vont dans une salle où est rédigé le contrat de mariage où il est dit que Marie, héritière de Joachim de David et d'Anne d'Aaron apporte en dot à son époux, sa maison avec les biens annexes, son trousseau personnel et d'autres biens qu'elle a hérité de son père.

Tout est fini.

Les époux sortent dans la cour puis se dirigent vers la sortie près du quartier des femmes employées au Temple. Un lourd char bien agencé les attend. Il est recouvert d'une toile et les lourds coffres de Marie s'y trouvent déjà.

Adieux, baisers et larmes, bénédictions, conseils, recommandations et puis Marie monte avec Élisabeth et s'assied à l'intérieur du char. Sur le devant Joseph et Zacharie. Ils ont enlevé les manteaux de fête et sont tous enveloppés dans des pèlerines foncées. Le char part, au trot pesant d'un gros cheval de couleur foncée. Les murs du Temple s'éloignent, puis ceux de la ville et voici la campagne toute renouvelée, fraîche et fleurie par le premier soleil du printemps, les blés hauts d'une palme au moins et paraissant de couleur émeraude avec leurs jeunes feuilles qui ondulent sous une brise légère qui sent les fleurs de pêchers et de pommiers, de trèfles et de menthe sauvage.

Marie pleure doucement, doucement sous son voile et de temps à autre écarte la toile pour regarder le Temple lointain, la cité qu'elle a laissée...

#### « JOSEPH EST PLACÉ COMME UN "SCEAU SUR UN SCEAU" COMME L'ARCHANGE AU SEUIL DU PARADIS »

1-89

Jésus dit :

« Que dit le livre de la Sagesse en chantant ses louanges ? "Dans la Sagesse, se trouve en effet l'esprit d'intelligence, saint, unique, multiple, subtil". Il continue en énumérant ses qualités et termine avec ces paroles : "...Qu'elle peut tout, qu'elle prévoit tout, qu'elle comprend tous les esprits, qu'elle est intelligente, pure, subtile. La sagesse pénètre tout par sa pureté, c'est une émanation de l'Esprit de Dieu... Et donc en elle, il n'y a rien d'impur... C'est une image de la bonté divine. Tout en étant unique, son unité peut tout, immuable comme elle est, elle renouvelle toutes choses. Elle se communique aux âmes saintes et forme les amis de Dieu et les Prophètes" (Sg.7, 22-27) .

Tu as vu comment Joseph, non par culture humaine mais par surnaturelle instruction, sait lire dans le livre scellé de la Vierge sans tache et comment il frôle par sa "vue" les vérités prophétiques en voyant un mystère surhumain là où les autres ne voient qu'une grande vertu. Imprégné de cette sagesse qui s'exhale de la Vertu de Dieu et qui est une émanation certaine de la Toute Puissance, il se dirige d'un esprit tranquille et sûr dans la mer de ce mystère de grâce qu'est Marie, se rencontre avec Elle en des échanges spirituels où, plutôt que les lèvres, ce sont deux esprits qui se parlent dans le silence sacré des âmes où ils n'entendent que la voix de Dieu et ne la reçoivent que ceux qui sont agréables à Dieu, parce qu'ils Le servent fidèlement et sont remplis de Lui.

La Sagesse du Juste qui s'accroît par l'union et la présence de la Toute Grâce, le prépare à pénétrer dans les secrets les plus hauts de Dieu pour pouvoir les protéger et les défendre des pièges humains ou démoniaques. Et tout lui est occasion de renouvellement. D'un juste elle en fait un saint et d'un saint, le gardien de l'Épouse et du Fils de Dieu.

Sans soulever le sceau de Dieu, lui le chaste qui maintenant porte sa chasteté à un héroïsme angélique, peut lire la parole de feu écrite sur le diamant virginal par le doigt de Dieu et il y lit ce que dans sa prudence il ne dit pas, mais qui est bien plus grand que ce que Moïse a lu sur les tables de pierre. Et, pour qu'un œil profane ne défile pas le mystère, il se place, sceau sur le sceau, archange de feu sur le seuil du Paradis, dans lequel l'Éternel prend ses délices "se promenant à la brise du soir" et en parlant avec Celle qui est son amour, Bois de lys en fleurs, Brise parfumée d'arômes, Brise fraîche matinière, belle Étoile, Délices de Dieu. La nouvelle Ève est là, devant lui non pas os de ses os ni chair de sa chair, mais compagne de sa vie. Arche vivante de Dieu dont il en reçoit la tutelle et qu'il doit rendre à Dieu pure comme il l'a reçue.

"Épouse à Dieu" il était écrit dans ce livre mystique aux pages immaculées... Et quand le soupçon de l'épreuve lui souffla son tourment, lui, *comme homme et comme serviteur de Dieu*, souffrit, *comme personne au monde*, pour le sacrilège soupçonné. Mais ce fut là l'épreuve future. À présent, en ce temps de grâce, il *voit* et il se met au service plus vrai de Dieu. C'est ensuite que viendra l'orage de l'épreuve, comme pour tous les saints, pour être éprouvés et pour être rendus coadjuteurs de Dieu.

Que lit-on dans le Lévitique ? "Dis à Aaron, ton frère, de ne pas entrer en tout temps dans le sanctuaire qui se trouve derrière le Voile, devant le Propitiatoire qui couvre l'Arche, pour ne pas mourir lorsque J'apparaîtrai dans la nuée au-dessus de l'oracle, de ne pas entrer sans qu'il n'ait fait d'abord ces choses : il offrira un veau, sacrifice pour le péché et un mouton en holocauste ; il revêtira la tunique de lin et avec les caleçons de lin couvrira sa nudité" (Lv 16,2-4).

Et réellement Joseph entre, quand Dieu le veut et autant que Dieu le veut, dans le sanctuaire de Dieu, au-delà du voile qui cache l'Arche sur laquelle plane l'Esprit de Dieu, et s'offre et offrira l'Agneau, holocauste pour le péché du monde et l'expiation de ce péché. Et cela, il le fait, vêtu de lin avec son corps mortifié par son vœu pour en abolir les instincts qui, un jour, au commencement des temps ont triomphé, lésant les droits de Dieu sur l'homme, et que maintenant il sera piétiné dans le Fils, dans la Mère et dans le père putatif, pour que les hommes retournent à la Grâce et qu'il soit rendu à Dieu son droit sur l'homme. Il fait cela avec sa chasteté perpétuelle.

Joseph n'était pas au Golgotha ? Il vous semble qu'il ne soit pas parmi les co-rédempteurs ? En vérité, Je vous dis qu'il en fut le premier et pour cela il est grand aux yeux de Dieu. Grand par le sacrifice, la patience, la constance, la foi. Quelle foi plus grande que la foi de celui qui a cru sans avoir vu les miracles du Messie ?

Louange à mon père putatif, exemple pour vous de ce qui vous manque le plus : pureté, fidélité, amour parfait. À celui qui a merveilleusement lu le Livre scellé, instruit par la Sagesse, pour savoir comprendre les mystères de la Grâce, à celui que Dieu a choisi pour protéger le Salut du monde contre les embûches de tous ses ennemis. »

Le ciel le plus azuré d'un tiède mois de février s'étend sur les collines de Galilée. Les douces collines que dans ce cycle de la Vierge enfant je n'ai jamais vues et dont l'aspect m'est désormais aussi familier que si j'y étais née.

La route principale, humide par suite d'une pluie récente, tombée peut-être la dernière nuit, n'est ni poussiéreuse, ni non plus boueuse. Elle est régulière et propre comme une rue de ville et elle se déroule entre deux haies d'aubépines en fleurs. C'est comme une surface neigeuse d'où s'exhale un parfum amer et de bois, coupée par d'énormes groupes de cactus aux feuilles grosses et plates, toutes hérissées d'aiguillons et garnies d'énormes groupes de fruits bizarres poussés sans ordre à l'extrémité des feuilles. Leur forme et leur couleur évoquent toujours en moi les profondeurs marines avec les polypiers, les méduses et autres animaux des fonds marins.

Au-delà des haies - qui servent de limites de propriétés, et qui s'allongent en tous sens, en formant un bizarre dessin géométrique avec des courbes et des angles, des rhombes, des losanges, des carrés, des demi-cercles, des triangles aux angles aigus ou obtus les plus invraisemblables, c'est un dessin tout saupoudré de blanc comme un ruban capricieux qu'on aurait ainsi étendu, pour le plaisir, le long des champs et sur lequel volent, piaulent, chantent par centaines, des oiseaux de toutes espèces, dans la joie de l'amour et de la construction des nids - au-delà des haies, les champs avec les blés en herbe qui sont déjà plus hauts que ceux de Judée et des prés tout fleuris et sur eux - en réponse aux légères nuées du ciel auxquelles le crépuscule donne des teintes de rose, de lilas clairs, de violettes, de pervenches, d'opale azurée, d'orange corail - par centaines et centaines les nuées des arbres à fruit : blanches, rosées, rouges avec toutes les nuances intermédiaires.

Avec le léger vent du soir, papillonnent et tombent les premiers pétales des arbres en fleurs. On dirait des essaims de papillons à la recherche du pollen sur les fleurs de la campagne. Et d'un arbre à l'autre des festons de vignes encore dénudées, sauf qu'à leur sommet là où le soleil tape davantage c'est l'ouverture innocente, étonnée, palpitante des premières petites feuilles.

Le soleil se couche tranquille dans le ciel si doux dans son azur que la lumière rend encore plus clair et il fait briller au loin les neiges de l'Hermon et d'autres cimes lointaines.

Un char va sur la route. C'est celui qui porte Joseph et Marie avec ses cousins. Le voyage se termine.

Marie regarde, du regard anxieux de qui veut connaître et même *reconnaître* ce qu'il voit et dont il ne se rappelle pas et elle sourit quand quelque souvenir imprécis revient et s'arrête sur telle et telle chose, sur un point particulier. Elisabeth et avec elle Zacharie et Joseph l'aident à se souvenir en précisant telle ou telle cime, telle ou telle maison. Maisons, désormais, car Nazareth déjà se montre, étendue sur l'ondulation de sa colline.

Frappée à gauche par le soleil couchant, la cité montre ses petites maisons blanches, larges et basses que surmonte une terrasse teintée de rose. Certaines, que le soleil frappe en plein, semblent éclairées par un incendie tant leur façade est rougie par le soleil qui fait briller l'eau des canaux et des puits bas, presque sans parapets, d'où montent les seaux pour la maison et les arrosoirs pour le potager.

Enfants et femmes se mettent sur le bord de la route jetant un coup d'œil dans le char et saluent Joseph, bien connu. Mais après ils restent perplexes et intimidés devant les trois autres.

Mais quand on entre dans la cité proprement dite, il n'y a plus ni perplexité, ni crainte. Beaucoup et beaucoup de tout âge se trouvent au début du pays sous un arc

rustique de fleurs et de feuillage et à peine le char apparaît de derrière le coude de la dernière maison campagnarde qui échappe à l'alignement, c'est une roulade de cris aigus ; les gens agitent des rameaux et des bouquets. Ce sont les femmes, les jeunes filles et les enfants de Nazareth qui saluent l'épouse. Les hommes plus retenus se tiennent en arrière de la haie remuante et bruyante et saluent avec gravité.

Maintenant le char a été découvert avant d'arriver au pays car le soleil n'est plus gênant et permet ainsi à Marie de bien voir la terre natale. Marie apparaît belle comme une fleur. Blanche et blonde comme un ange, elle sourit avec bonté aux enfants qui lui jettent des fleurs et lui envoient des baisers, aux jeunes filles de son âge qui l'appellent par son nom, aux épouses, aux mères, aux vieilles qui la bénissent avec leurs voix chantantes. Elle s'incline devant les hommes et spécialement devant l'un d'eux qui est peut-être le rabbin ou le principal personnage du pays.

Le char avance au pas par la rue principale suivi d'une grande partie de la foule pour laquelle l'arrivée est un événement.

« Voici ta maison, Marie » dit Joseph en indiquant avec le fouet une petite maison qui se trouve exactement au bas d'une ondulation de la colline et qui a par derrière, un beau et vaste jardin tout en fleurs qui se termine avec un tout petit olivier. Plus loin l'habituelle haie d'aubépine et de cactus marque la limite de la propriété. Les champs, autrefois à Joachim, sont plus loin...

« Il t'est resté peu de chose » dit Zacharie. « La maladie de ton père fut longue et coûteuse. Coûteuses aussi les dépenses pour les réparations, les dégâts faits par Rome. Tu vois, la route a supprimé les trois principales dépendances et la maison a été réduite. Pour l'agrandir sans lourdes dépenses, on a utilisé une partie de la colline qui fait grotte. Joachim y gardait les provisions et Anne ses métiers. Tu feras ce qui te semblera bon. »

« Oh ! que ce soit peu de chose, n'importe ! Cela me suffira toujours. Je travaillerai... »

« Non, Marie. » C'est Joseph qui parle. « *C'est moi qui travaillerai.* Tu ne feras que les travaux de lingerie, de couture de la maison. Je suis jeune et fort et je suis ton époux. Ne me mortifie pas avec ton travail. »

« Je ferai comme tu veux. »

« Oui, *pour cette question, c'est ma volonté.* Pour tout le reste tous tes désirs font loi, mais pas pour cela. »

Ils sont arrivés, le char s'arrête.

Deux femmes et deux hommes, respectivement sur les quarante et cinquante ans, sont près de la porte et avec beaucoup de bambins et de jeunes.

« Dieu te donne la paix, Marie » dit l'homme le plus âgé et une femme aborde Marie, l'embrasse et la baise.

« C'est mon frère Alphée<sup>13</sup> et Marie sa femme et ceux-ci sont leurs fils. Ils sont venus exprès pour te fêter et te dire que leur maison est la tienne, si tu veux » dit Joseph.

« Oui, viens Marie, s'il t'est pénible de vivre seule. La campagne est belle au printemps et notre maison est au milieu des champs en fleurs. Là, tu seras la plus belle fleur » dit Marie d'Alphée.

« Je te remercie Marie. Bien volontiers je viendrai. Je viendrai de temps en temps et sans faute pour les noces. Mais je désire *tant* voir, reconnaître ma maison. J'étais toute petite quand je l'ai quittée et j'ai oublié son aspect... Maintenant je le retrouve... et il me semble retrouver ma mère que j'ai perdue, mon père bien aimé, retrouver l'écho de leurs paroles.... et le parfum de leur dernier soupir. Il me semble n'être plus orphe-

13 Voir Annexe 3 : Arbre Généalogique de Jésus.

line puisqu'autour de moi j'ai l'embrassement des murs... Comprends-moi, Marie. » La voix de Marie trahit son émotion et des larmes perlent à ses cils.

Marie d'Alphée répond : « Comme tu veux, aimée. Je veux que tu me sentes comme une sœur et une amie et un peu aussi une mère parce que je suis de beaucoup plus âgée que toi. »

L'autre femme s'avance : « Marie, je te salue. Je suis Sara, l'amie de ta mère. Je t'ai vue naître. Et voilà Alphée, petit-fils d'Alphée et grand ami de ta mère. Ce que j'ai fait pour ta mère, je le ferai pour toi, si tu veux. Vois-tu ? Ma maison est la plus proche de la tienne et tes champs sont maintenant à nous. Mais, si tu veux venir, tu le peux à toute heure. Nous ferons un passage dans la haie et nous serons ensemble, tout en restant chacun chez soi. Voilà mon mari. »

« Je vous remercie tous et *pour tout*. De tout le bien que vous avez voulu faire aux miens et que vous voulez me faire. Que vous bénisse le Dieu Tout-Puissant. »

Les lourdes caisses sont déchargées et portées à la maison. On entre et je reconnaissais la petite maison de Nazareth, telle qu'elle est plus tard, dans la vie de Jésus.

Joseph prend Marie par la main - geste habituel - et il entre ainsi. Sur le seuil, il lui dit : « Et à présent, sur ce seuil, je veux de toi une promesse. Que n'importe quelle chose survienne ou qui t'arrive, tu n'aies d'autre ami, d'autre aide vers qui te tourner que vers Joseph et que, pour aucun motif tu n'aies à t'enfermer dans ta peine. Je suis tout entier à ta disposition, rappelle-toi et ce sera là ma joie, de rendre heureux ton chemin et, puisque le bonheur n'est pas toujours en notre pouvoir, au moins de te le faire paisible et sûr. »

« Je te le promets, Joseph. »

On ouvre portes et fenêtres. Le soleil couchant entre, curieux.

Marie, maintenant a quitté le manteau et le voile parce que, sauf les fleurs de myrte, elle a encore le vêtement de noces. Elle sort dans le jardin en fleurs. Elle regarde et sourit et avec toujours sa main dans celle de Joseph, elle fait le tour du jardin. Elle semble reprendre possession d'un lieu perdu.

Et Joseph lui montre ses travaux : « Tu vois, ici, j'ai fait ce trou pour recueillir l'eau de pluie, car ces vignes ont toujours soif. À cet olivier, j'ai coupé les branches les plus vieilles pour le revigorer. J'ai planté ces pommiers parce que deux étaient morts et là j'ai mis des figuiers. Quand ils auront poussé, ils protégeront la maison d'un soleil trop ardent et des regards curieux. Là est l'ancienne tonnelle, j'ai seulement changé les supports pourris et travaillé avec les ciseaux. Elle donnera beaucoup de raisin, j'espère. Et là, regarde » et, tout fier, il la conduit vers la pente qui se dresse au dos de la maison et qui fait la limite du verger, « et là, j'ai creusé une petite grotte et l'ai étayée, et quand ces petites plantations auront grandi, elle sera à peu près aussi grande que celle que tu avais. Il n'y a plus la source... mais j'espère amener un filet d'eau. Je travaillerai pendant les longues soirées d'été quand je viendrai te voir... »

« Mais, comment ? » dit Alphée. « Vous ne faites pas les noces cet été ? »

« Non, Marie désire filer les draps de laine, unique chose qui manque au trousseau. Et j'en suis heureux. Elle est si jeune, Marie, qu'il n'y a pas d'importance qu'elle attende un an ou plus. En attendant, elle s'habitue à la maison... »

« Ah ! tu as toujours été un peu différent des autres et tu l'es encore maintenant. Je me demande qui n'aurait pas hâte d'avoir pour femme une fleur comme Marie et toi, tu attends des mois !... »

« Joie longuement attendue, joie plus intensément goûtée » répond Joseph avec un fin sourire.

Le frère hausse les épaules et demande :



« Et alors quand penses-tu aux noces ? »

« Quand Marie prendra ses seize ans. Après la fête des Tabernacles. Elles seront douces les soirées d'hiver pour les nouveaux époux !... » Et il sourit encore, en regardant Marie. Un sourire d'entente secrète et pleine de douceur, d'une consolante chasteté fraternelle. Puis il reprend son tour : « Ici, c'est la pièce dans la butte. Si tu veux, j'en ferai mon atelier quand je viendrai. Elle communique mais n'est pas dans la maison. Ainsi il n'y aura ni bruit ni désordre. Si pourtant tu veux autrement... »

« Non, Joseph, ça va très bien ainsi. »

On rentre à la maison et on allume les lampes.

« Marie est fatiguée » dit Joseph. « Laissons-la tranquille avec les cousins. »

Tous saluent et s'en vont. Joseph reste encore quelques minutes et parle à Zacharie à voix basse.

« Ton cousin te laisse Élisabeth quelque temps, es-tu contente ? Moi, oui, parce qu'elle t'aidera à... devenir une parfaite maîtresse de maison. Avec elle tu pourras disposer toutes choses à ton goût et ranger le mobilier et je viendrai tous les soirs t'aider. Avec elle tu pourras te procurer la laine et tout ce qu'il faut. C'est moi qui réglerai les dépenses. Souviens-toi que tu as promis de t'adresser à moi *pour tout*. Adieu, Marie. Dors ton premier sommeil de dame, dans cette maison qui est à toi et que l'ange de Dieu te le rende paisible. Que le Seigneur soit toujours avec toi. »

« Adieu Joseph, que toi aussi tu sois sous l'aile de l'ange de Dieu. Merci, Joseph. Pour tout. Autant que je le puis mon amour répondra au tien. »

Joseph salue les cousins et sort.

Jésus dit :

« Le cycle est terminé... »

## PRÉFACE

Maria Valtorta naquit à Caserte (Italie) le 14 mars 1897. Elle était fille unique d'un sous-officier de cavalerie, Joseph Valtorta, né à Mantoue en 1862 et d'une enseignante de français, Isis Fioravanti, née à Crémone en 1861.

Elle avait à peine dix-huit mois, lorsque ses parents durent s'établir avec leur enfant au nord de l'Italie, se fixant d'abord à Faenza, et après quelques années à Milan, où ils lui firent fréquenter l'école maternelle chez les Ursulines. C'est là qu'elle eut le premier signe de sa vocation : elle voulait s'identifier au Christ dans la douleur volontairement acceptée par amour.

À sept ans, toujours à Milan, elle fréquenta les écoles primaires à l'Institut des sœurs Marcelliennes, où en 1905 elle reçut le sacrement de la Confirmation des mains du saint cardinal André Ferrari. Elle continua ensuite ses études à l'école publique de Voghera où la famille se fixa en 1907. Elle fit sa première Communion à Casteggio en 1908.

C'est sous la contrainte de sa mère, femme très autoritaire, qu'elle dut rentrer en 1909 au Collège Bianconi de Monza, où elle se distingua par son intelligence très vive et son caractère bien trempé. Elle était très douée pour les matières littéraires mais pas du tout pour les mathématiques. C'est à la suite d'efforts constants qu'elle obtint son diplôme d'études techniques, études qui lui furent imposées par sa mère. Malgré cela, elle était satisfaite du Collège ; mais voilà que sa mère, quatre ans après, voulut qu'elle en sortit. Maria alors adressa sa fervente prière à Dieu, qui encore une fois ne manqua pas de l'éclairer sur son avenir.

En attendant, son père prenait sa retraite pour des raisons de santé et la petite famille alla vivre à Florence, où Maria se fiança avec un brave jeune homme qu'elle dut pourtant quitter à cause du mauvais caractère de sa mère. Après une période de grande crise, en 1916 elle eut de la part du Seigneur un autre signe révélateur, et en 1917 elle entra dans les rangs des infirmières "samaritaines" et prodigua, pendant dix-huit mois, tous ses soins aux soldats de l'hôpital militaire de Florence.

Le 17 mars 1920, pendant qu'elle marchait dans la rue en compagnie de sa mère, un extrémiste la frappa aux reins avec une barre de fer qui laissa sur elle les premiers signes de sa future infirmité.

Après avoir gardé le lit pendant trois mois, c'est en octobre de cette même année qu'elle se rendit avec ses parents à Reggio de Calabre, où elle demeura deux ans environ chez ses parents maternels Belfanti, propriétaires d'hôtels. La longue période qu'elle passa dans cette belle ville maritime au sud de l'Italie, fut riche d'expériences fortifiantes pour son esprit, mais elle fut aussi marquée par l'aversion de sa mère, qui s'opposait à de nouvelles offres de mariage. Maria retourna alors à Florence (c'était en 1922) et y séjourna pendant deux autres années parmi des souvenirs douloureux.

En 1924 eut lieu le déplacement définitif à Viareggio, qui marqua le commencement d'une nouvelle vie toute tendue à une continuelle montée vers Dieu. Elle observait en cachette ( à cause de l'intolérance maternelle ) toutes les pratiques religieuses et elle réussit ainsi à s'engager dans l'Action Catholique. Toujours animée du désir de se donner, en 1925 elle s'offrit à l'Amour miséricordieux et en 1931, après avoir prononcé ses vœux, c'est avec une conscience plus résolue qu'elle voulut s'offrir aussi à la Justice divine.

Affligée par des souffrances croissantes, elle ne quitta plus son lit à partir du 1er avril 1934 : la voilà dorénavant instrument docile dans les mains de Dieu. L'année suivante arriva chez elle, Marthe Diciotti qui resta sa fidèle compagne et qui ne la quitta plus

pendant toute sa vie ; c'est à ce moment là que Maria eut la très grande douleur de la mort de son père, qu'elle aimait et considérait le meilleur des hommes.

En 1942 elle reçut la visite d'un pieux prêtre, autrefois missionnaire, le Père Romuald M. Migliorini des Servites de Marie, qui fut son directeur spirituel pendant quatre ans. En 1943, l'année même de la mort de sa mère, Maria Valtorta commençait son activité d'écrivain.

De l'Autobiographie, voulue par le Père Migliorini et écrite selon ses capacités, Maria passa aux "dictées" et aux "visions", qu'elle déclarait recevoir par révélation. Tout en gardant son lit et malgré ses grandes souffrances, elle écrivait de sa propre main et d'un seul jet, à n'importe quelle heure, même pendant la nuit, sans se sentir nullement dérangée par des interruptions occasionnelles, gardant toujours son aspect naturel. Les seuls livres qu'elle pouvait consulter étaient la Bible et le Catéchisme de Pie X.

À partir de 1943 jusqu'en 1947, mais en mesure moindre jusqu'en 1953, Maria écrivit environ quinze mille pages de cahiers. Ce sont des commentaires sur l'Écriture Sainte, des leçons de doctrine, des récits de premiers chrétiens et martyrs, des compositions de piété, sans compter des pages de journal spirituel. Mais les deux tiers à peu près de la production littéraire de Maria Valtorta ont été occupés par l'œuvre monumentale de la vie de Jésus.

Après avoir offert tout à Dieu, jusqu'à sa propre intelligence, Maria commença à se renfermer graduellement, pendant plusieurs années, dans une sorte d'isolement psychique, jusqu'au jour où elle s'éteignit comme si elle obéissait à l'exhortation du prêtre qui, appelé à son chevet de mourante, pria avec les paroles : "Proficiscere, anima christiana, de hoc mundo" (Pars, ô âme chrétienne, de ce monde !). C'était le 12 octobre 1961. Elle avait laissé, comme souvenir, la phrase suivante : "J'ai fini de souffrir, mais je continuerai à aimer".

Ses funérailles eurent lieu à la paroisse de St. Paulin le 14 octobre, de bon matin et très simplement, selon ses volontés, et tout de suite après, sa dépouille mortelle fut enterrée au cimetière de Viareggio. Mais le 2 juillet 1973 les restes mortels de Maria Valtorta purent avoir leur sépulture privilégiée à Florence, dans la Chapelle du Chapitre au Grand Cloître de la "Santissima Annunziata".

Son œuvre la plus importante, celle sur la vie de Jésus, fut écrite à partir de 1944 jusqu'en 1947 à l'exception de quelques chapitres des années suivantes. Elle est publiée en Italie dès 1956 sous le titre "Il poema dell'Uomo-Dio". La première édition parut en quatre grands volumes ; elle fut suivie d'une nouvelle édition critique en dix volumes, avec des notes théologiques et doctrinales du Père Conrad M. Berti des Servites de Marie. L'œuvre, continuellement réimprimée et diffusée sans aucune publicité, est désormais largement connue en Italie et dans le monde entier.

En 1971 un professeur français, Monsieur Félix Sauvage, lut "Il poema dell'Uomo-Dio" et se sentit poussé à le traduire en sa propre langue. De Pont-Audemer, où il habitait, il nous informait continuellement sur les progrès de son travail, et nous sollicitait à prendre nos décisions pour la publication, étant donné son âge bien avancé. Il ne nous parlait jamais de lui-même, sauf lorsqu'il voulut nous assurer sur ses propres capacités, nous déclarant qu'il avait fait ses études de philosophie et de théologie, et qu'il avait passé toute sa vie dans l'enseignement.

Ce fut au mois de décembre 1976 que nous nous rendîmes en Normandie pour retirer la traduction française des dix volumes, que Monsieur Sauvage avait écrite de sa propre main, mais ce n'est qu'après quelque temps que nous commençâmes à l'examiner. Nous nous aperçûmes qu'il fallait la réviser. Cette traduction, bien que corrigée amplement, a le mérite d'avoir été réalisée par un homme âgé, soutenu dans son travail par une foi qui le rajeunissait.

Malheureusement, Félix Sauvage n'a pas pu voir la publication de l'œuvre traduite : il est mort le 16 septembre 1978 à l'âge de 87 ans. Nous avons respecté son ferme désir de ne point ajouter des notes explicatives et de commentaire au texte de Maria Valtorta et de faire rejaillir la nature de l'œuvre de son titre même.

Toutefois, nous prévenons nos lecteurs que pour toute explication et

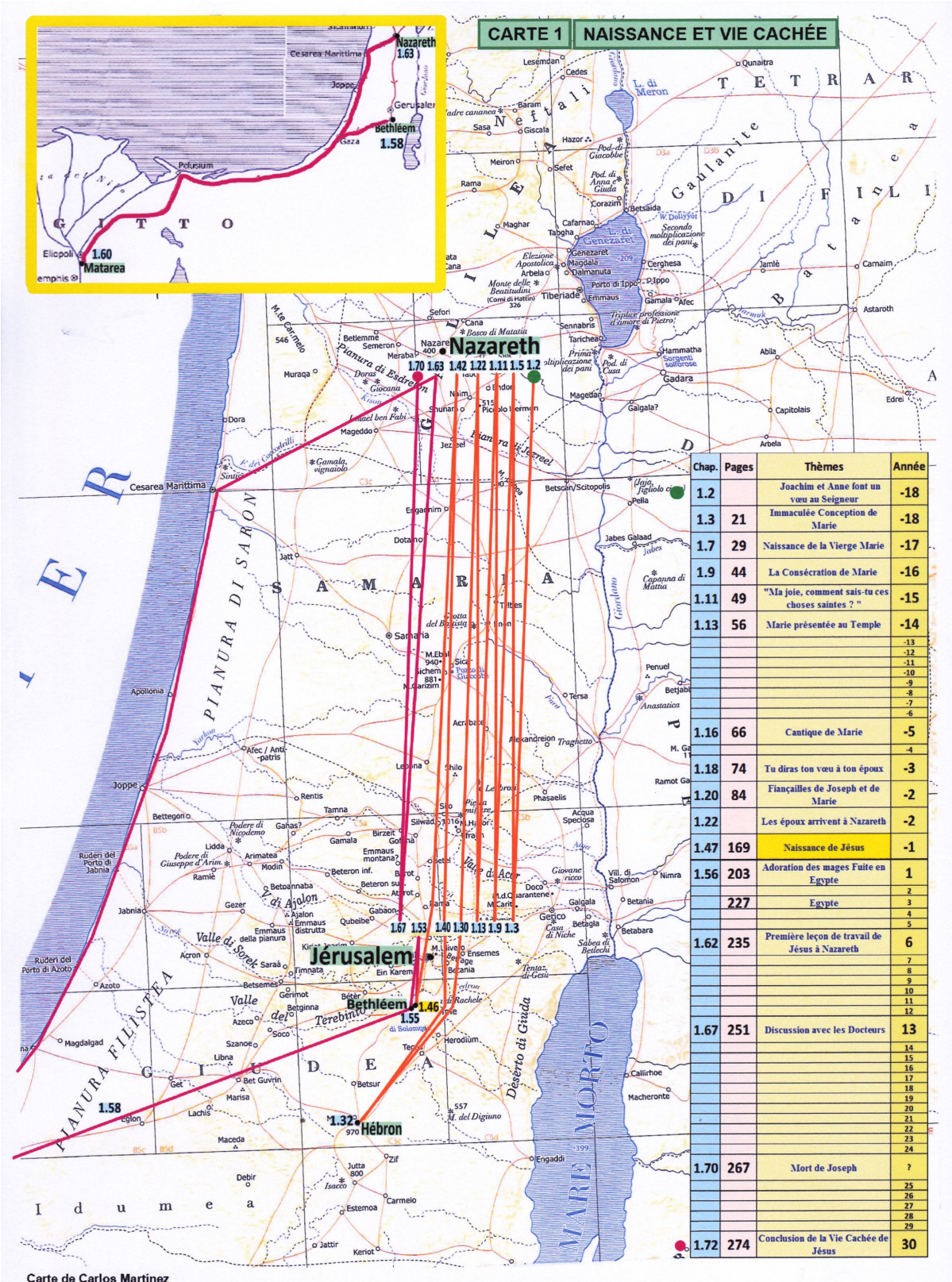
approfondissement restent toujours valables les notes de l'édition italienne. Pour ce qui concerne la nature de l'œuvre, nous sommes convaincus qu'il s'agit d'une des plus grandes révélations privées : elles sont d'ailleurs admises par la théologie catholique comme des manifestations possibles, subordonnées à la Révélation publique et dignes de foi humaine, que Dieu accorde à certaines personnes pour le profit spirituel de tous les hommes.

Nous demandons à nos lecteurs de nous excuser pour quelques imperfections de cette première édition française.

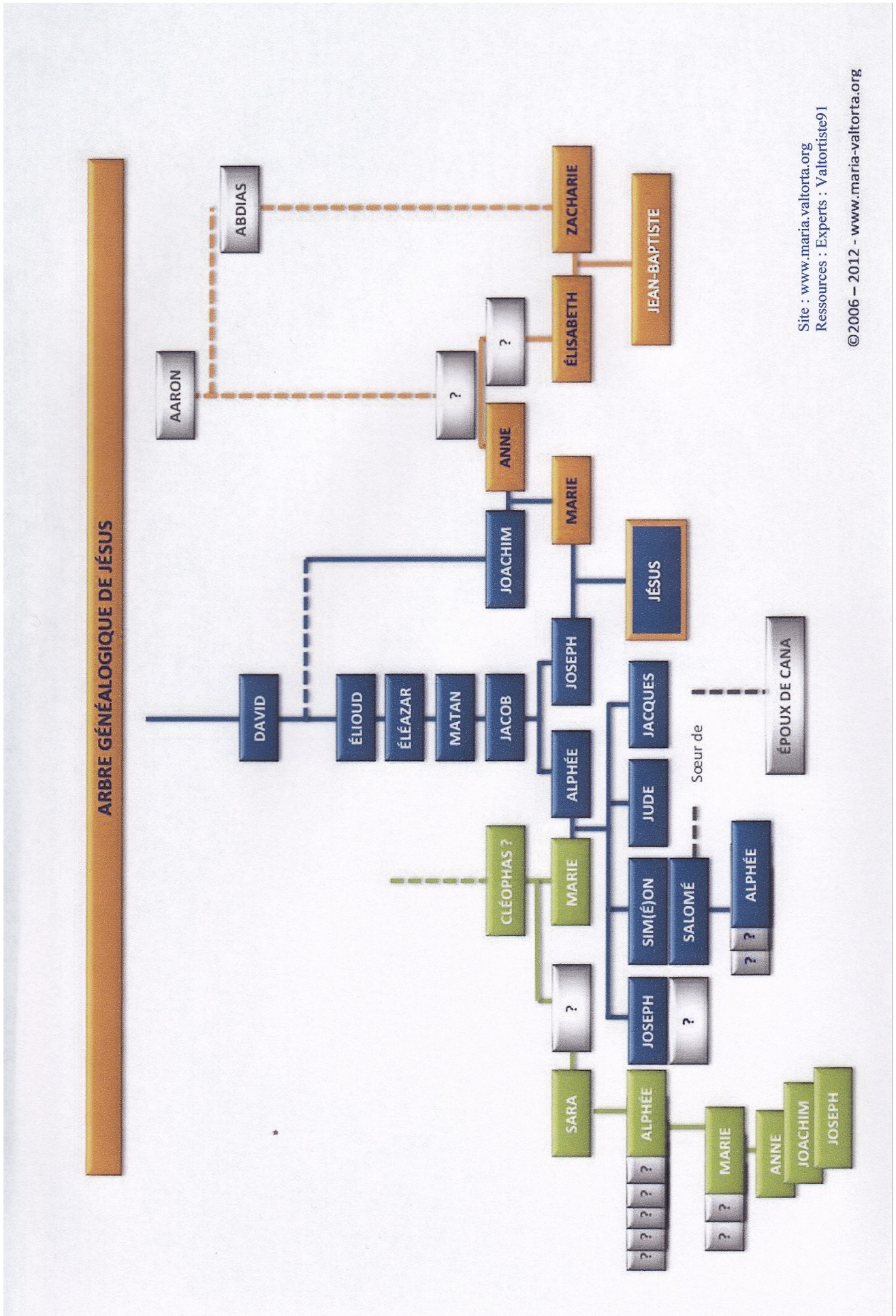
Isola del Liri (Italie), le 12 octobre 1979

Emilio Pisani, éditeur

ANNEXE 2 : Carte 1 : Naissance et vie cachée de Jésus et Marie



ANNEXE 3 : Arbre Généalogique de Jésus et Marie



## Table des matières

Icône de la couverture : Marie « Porte du cœur » écrite par l'auteur

PRÉFACE.....	4
« JOACHIM AVAIT ÉPOUSÉ LA SAGESSE DE DIEU RENFERMÉE AU CŒUR DE LA FEMME JUSTE ».....	8
ANNE AVEC UN CANTIQUÉ, ANNONCE SA MATERNITÉ.....	9
NAISSANCE DE LA VIERGE MARIE.....	12
« SON ÂME APPARAÎT BELLE ET INTACTE COMME QUAND DIEU LA PENSEA ».....	16
« D'ICI TROIS ANNÉES TU SERAS LÀ, MON LYS ».....	22
« VOILA LA PARFAITE ENFANT AU CŒUR DE COLOMBE ».....	24
« MA JOIE, COMMENT SAIS-TU CES CHOSES SAINTES ? QUI DONC TE LES DIT ? ».....	25
« LE FILS N'AURAIT-IL PAS MIS SUR LES LÈVRES DE SA MÈRE SA PROPRE SAGESSE ? ».....	28
MARIE PRÉSENTÉE AU TEMPLE.....	29
« L'ÉTERNELLE VIERGE N'A EU QU'UNE SEULE PENSÉE : ADRESSER VERS DIEU SON CŒUR ».....	33
MORT DE JOACHIM ET D'ANNE.....	33
« TU DEVRAIS ÊTRE LA MÈRE DU CHRIST ».....	36
« ELLE REVOYAIT TOUT CE QUE SON ESPRIT AVAIT VU EN DIEU ».....	39
« DIEU TE DONNERA TON ÉPOUX ET IL SERA SAINT PUISQUE TU T'ES CONFIEE À DIEU. TU LUI DIRAS TON VŒU ».....	41
JOSEPH DÉSIGNÉ COMME ÉPOUX POUR LA VIERGE.....	44
MARIAGE DE LA VIERGE AVEC JOSEPH.....	49
« JOSEPH EST PLACÉ COMME UN "SCEAU SUR UN SCEAU" COMME L'ARCHANGE AU SEUIL DU PARADIS ».....	52
LES ÉPOUX ARRIVENT À NAZARETH.....	54
ANNEXE 1 : Maria Valtorta.-L'Évangile tel qu'il m'a été révélé.- Volume 1er, La Préparation.- Centro Editoriale Valtortino, 2012, Préface d'Emilio Pisani, p.7 et ss.....	58
ANNEXE 2 : Carte 1 : Naissance et vie cachée de Jésus et Marie.....	61
ANNEXE 3 : Arbre Généalogique de Jésus et Marie.....	62